
28626
f. 39





LES JARDINS,

POËME EN QUATRE CHANTS.



LES JARDINS,

SUIVI DE

L'HOMME DES CHAMPS:

POÈMES,

PAR J. DELILLE.

PARIS.
LEBIGRE FRÈRES, LIBRAIRES,
RUE DE LA HARPE, N° 24.

1834.



PRÉFACE.

Plusieurs personnes d'un grand mérite ont écrit en prose sur les jardins. L'auteur de ce poème leur a emprunté quelques préceptes, et même quelques descriptions : dans plusieurs endroits, il a eu le bonheur de se rencontrer avec elles; car son poème a été commencé avant que leurs ouvrages parussent. Il ne dissimulera pas que c'est avec la plus grande défiance qu'il livre à l'impression cet ouvrage, trop attendu, et surtout trop loué. L'indulgence extrême de ceux qui l'ont entendu lui est un garant trop sûr de la rigueur de ceux qui le liront.

Ce poème d'ailleurs a un très grand inconvénient, celui d'être un poème didactique. Ce genre est nécessairement un peu froid, et doit le paraître encore davantage à une nation qui ne supporte guère, comme on l'a souvent remarqué, que les vers composés pour le théâtre, et qui sont la peinture des passions ou des ridicules. Peu de personnes, je dirais même peu de gens de lettres, lisent les *Géorgiques* de Virgile; et tous ceux qui connaissent la langue latine savent par cœur le quatrième livre de l'*Enéide*.

Dans le premier de ces deux poèmes, le poète paraît regretter que les bornes de son sujet ne lui permettent pas de chanter les jardins. Après avoir lutté long-temps contre les détails un peu ingrats de la culture générale des champs, il semble désirer de se reposer sur des objets plus rians; mais, resserré dans les limites de son sujet, il s'en est dédommagé par une

esquisse rapide et charmante des jardins, et par ce touchant épisode d'un vieillard heureux dans son petit enclos cultivé par ses mains.

Ce que le poète romain regrettait de ne pouvoir faire, le P. Rapin l'a exécuté : il a écrit, dans la langue et quelquefois dans le style de Virgile, un poème en quatre chants sur les jardins, qui eut un grand succès dans un temps où on lisait encor les vers latins modernes. Son ouvrage n'est pas sans élégance ; mais on y désirerait plus de précision et des épisodes plus heureux.

Le plan de son poème manque d'ailleurs d'intérêt et de variété. Un chant tout entier est consacré aux eaux, un aux arbres, un aux fleurs. On devine d'avance ce long catalogue et cette énumération fastidieuse qui appartient plus à un botaniste qu'à un poète ; et cette marche méthodique, qui serait un mérite dans un traité en prose, est un très-grand défaut dans un ouvrage en vers, où l'esprit demande qu'on le mène par des routes un peu détournées, et qu'on lui présente des objets inattendus.

De plus, il a chanté les jardins du genre régulier ; et la monotonie attachée à la grande régularité a passé du sujet dans le poème. L'imagination, naturellement amie de la liberté, tantôt se promène péniblement dans les dessins contourés d'un parterre, tantôt va expirer au bout d'une longue allée droite. Partout elle regrette la beauté un peu désordonnée, et la piquante irrégularité de la nature.

Enfin il n'a traité que la partie mécanique de l'art des jardins : il a entièrement oublié la partie la plus essentielle, celle qui cherche dans nos sensations, dans nos sentimens, la source des plaisirs que nous causent les scènes champêtres et les beautés de la

nature perfectionnées par l'art. En un mot, ses jardins sont ceux de l'architecte; les autres sont ceux du philosophe, du peintre et du poète.

Ce genre a beaucoup gagné depuis quelques années; et, si c'est encore un effet de la mode, il faut lui rendre grace. L'art des jardins, qu'on pourrait appeler le luxe de l'agriculture, me paraît un des amusemens les plus convenables, je dirais presque les plus vertueux, des personnes riches. Comme culture, il les ramène à l'innocence des occupations champêtres; comme décorations, il favorise sans danger ce goût de dépenses qui suit les grandes fortunes; enfin il a, pour cette classe d'hommes, le double avantage de tenir à la fois aux goûts de la ville et à ceux de la campagne.

Ce plaisir des particuliers s'est trouvé joint à l'utilité publique: il a fait aimer aux personnes opulentes le séjour de leurs terres. L'argent, qui aurait entretenu les artisans du luxe, va nourrir les cultivateurs; et la richesse retourne à sa véritable source. De plus, la culture s'est enrichie d'une foule de plantes ou d'arbres étrangers ajoutés aux productions de notre sol, et cela vaut bien tout le marbre que nos jardins ont perdu.

Heureux, si ce poème peut répandre encore davantage ces goûts simples et purs! car, comme l'auteur de ce poème l'a dit ailleurs :

Qui fait aimer les champs fait aimer la vertu.

Tel était l'avertissement mis à la tête des premières éditions de cet ouvrage. L'auteur a cru dévoir y ajouter ce qui suit :

Quelques littérateurs anglais ont pensé que j'avais pris l'idée et plusieurs détails de ce poème dans celui

qu'a composé sur le même sujet M. Mason, digne ami de Gray. C'est avec plaisir que je rends justice à quantité de beaux vers qui distinguent cet ouvrage; mais je déclare que, long-temps avant d'avoir lu le poème de M. Mason, j'avais composé le mien, et que je l'avais récité dans plusieurs séances publiques de l'Académie française et du Collège royal, auxquels j'avais l'honneur d'appartenir.

Cette nouvelle édition a été retardée par des obstacles imprévus dont le détail est inutile. La faiblesse de mes yeux et de mes moyens m'ayant empêché de visiter, comme je me l'étais promis, les plus beaux jardins de l'Angleterre, je n'en ai cité qu'un petit nombre, célèbres par leur beauté ou par les souvenirs qu'ils rappellent : tels sont Bleinheim, Stow, et le jardin de Pope, si heureux d'appartenir à un homme plein de goût, qui, en conservant religieusement la demeure et les jardins de ce grand poète, rend à sa mémoire l'hommage à la fois le plus simple et le plus honorable. Les premiers monumens d'un écrivain fameux sont la maison qu'il a bâtie, les jardins qu'il a plantés, la bibliothèque qu'il a formée : c'est là, si l'on croyait encor aux ombres, qu'il faudrait chercher la sienne.

Je ne dois pas oublier d'avertir que, ce poème ayant été publié en 1782, cette époque, à laquelle se rapportent des morceaux les plus distingués de l'ouvrage, m'a imposé la loi de ne rien admettre qui lui fût postérieur dans les additions que j'y ai faites. Ainsi, quand j'ai parlé des jardins d'Allemagne, tout ce que j'en ai dit a dû s'y rapporter. Je ne me suis permis que deux exceptions à cette unité d'époque; l'une dans l'épisode des religieux de la Trappe; l'autre dans quelques vers sur le charmant jardin de la Colline.

J'ai usé, dans ces deux passages, de ce privilège d'esprit prophétique qu'on attribuait autrefois aux poètes, et j'ai présenté les faits qu'ils rappellent, non comme avenus, mais comme pouvant arriver, et par là l'unité d'époque se trouve conservée autant qu'elle pouvait l'être.

Je crois que c'est ici le lieu de rapporter la réponse que j'ai faite, dans la préface de *l'Homme des Champs*, à M. de Maistre, qui a regardé comme peu intéressant le sujet du poème des Jardins. Cette allégation est tellement importante, que je ne dois pas perdre l'occasion de reproduire les réflexions qu'elle a occasionées. M. de Maistre veut-il dire que ce genre de poésie ne peut exciter ces secousses fortes et ces impressions profondes réservées à d'autres genres de poésie? Je suis de son avis. Mais n'y a-t-il que ce genre d'intérêt? Eh quoi! cet art charmant, le plus doux, le plus naturel et le plus vertueux de tous, cet art que j'ai appelé ailleurs le luxe de l'agriculture, que les poètes eux-mêmes ont peint comme le premier plaisir du premier homme, ce doux et brillant emploi de la richesse des saisons et de la fécondité de la terre, qui charme la solitude vertueuse, qui amuse la vieillesse détrompée, qui présente la campagne et les beautés agrestes avec des couleurs plus brillantes, des combinaisons plus heureuses, et change en tableaux enchanteurs les scènes de la nature sauvage et négligée, serait sans intérêt! Milton, le Tasse, Homère, ne pensaient pas ainsi, lorsque, dans leurs poèmes immortels, ils épuisaient sur ce sujet les trésors de leur imagination. Ces morceaux, lorsqu'on les lit, retrouvent ou réveillent dans nos cœurs le besoin des plaisirs simples et naturels. Virgile, dans ses Géorgiques, a fait d'un vieillard qui cultive, au

bord du Galèse, le plus modeste des jardins, un épisode charmant, qui ne manque jamais son effet sur les bons esprits et les ames sensibles aux véritables beautés de l'art et de la nature.

Ajoutons qu'il y a dans tout ouvrage de poésie deux sortes d'intérêt, celui du sujet, et celui de la composition. C'est dans les poèmes du genre de celui que je donne au public que doit se trouver au plus haut degré l'intérêt de la composition. Là vous n'offrez au lecteur ni une action qui excite vivement la curiosité, ni des passions qui ébranlent fortement l'ame. Il faut donc suppléer à cet intérêt par les détails les plus soignés, et par les agrémens du style le plus brillant et le plus pur. C'est là qu'il faut que la justesse des idées, la vivacité du coloris, l'abondance des images, le charme de la variété, l'adresse des contrastes, une harmonie enchanteresse, une élégance soutenue, attachent et réveillent continuellement le lecteur; mais ce mérite demande l'organisation la plus heureuse, le goût le plus exquis, le travail le plus opiniâtre : aussi les chefs-d'œuvre en ce genre sont-ils rares. L'Europe compte deux cents bonnes tragédies : les Géorgiques et les poèmes de Lucrèce, chez les anciens, sont les seuls monumens du second genre; et, tandis que les tragédies d'Ennius, de Pacuvius, la Médée même d'Ovide, ont péri, l'antiquité nous a transmis ces deux poèmes; et il semble que le génie de Rome ait encor veillé sur sa gloire, en nous conservant ces chefs-d'œuvre. Parmi les modernes nous ne connaissons guère que les deux poèmes des *Saisons*, anglais et français, *l'Art poétique* de Boileau, et l'admirable *Essai sur l'Homme*, de Pope, qui aient obtenu et conservé une place distinguée parmi les ouvrages de ce genre de poésie.

Un auteur justement célèbre, dans une épître imprimée long-temps après des lectures publiques de quelques parties de cet ouvrage, a paru vouloir déprécier ce genre de composition: il nous apprend que le sauvage lui-même chante sa maîtresse, ses montagnes, son lac, ses forêts, sa pêche et sa chasse. Quel rapport, bon Dieu! entre la chanson informe de ce sauvage, et le talent de l'homme qui sait voir les beautés de la nature avec l'œil exercé de l'observateur, et les rendre avec la palette de l'imagination; les peindre tantôt avec les couleurs les plus riches, tantôt avec les nuances les plus fines; saisir cette correspondance secrète, mais éternelle, qui existe entre la nature physique et la nature morale, entre les sensations de l'homme et les ouvrages d'un Dieu; quelquefois sortir heureusement de son sujet par des épisodes qui s'élèvent jusqu'à l'intérêt de la tragédie, ou jusqu'à la majesté de l'épopée! C'est ici le lieu de répondre à quelques critiques, au moins rigoureuses, qu'on a faites du poème des Jardins. Peut-être est-il permis, après quinze ans de silence, de chercher à détruire l'impression fâcheuse que ces critiques ont pu faire.

Les uns lui ont reproché le défaut de plan. Tout homme de goût sent d'abord qu'il était impossible de présenter un plan parfaitement régulier en traçant des jardins, dont l'irrégularité pittoresque et le savant désordre font un des premiers charmes. Lorsque Rapin a écrit un poème latin sur les jardins réguliers, il lui a été facile de présenter dans les quatre chants qui le composent, 1° les fleurs; 2° les vergers; 3° les eaux; 4° les forêts. Il n'y a à cela aucun mérite, parce qu'il n'y a aucune difficulté. Mais dans les jardins pittoresques et libres, où tous ces objets sont

souvent mêlés ensemble, où il a fallu remonter aux causes philosophiques du plaisir qu'excite en nous la vue de la nature embellie et non pas tourmentée par l'art, où il a fallu exclure les alignemens, les distributions symétriques, les beautés compassées, un autre plan était nécessaire.

L'auteur a donc montré dans le premier chant l'art d'emprunter à la nature, et d'employer heureusement les riches matériaux de la décoration pittoresque des jardins irréguliers ; de changer les paysages en tableaux ; avec quel soin il faut choisir l'emplacement et le site, profiter de ses avantages, corriger ses inconvéniens ; ce qui, dans la nature, se prête ou résiste à l'imitation ; enfin, la distinction des différens genres de jardins et de paysages, des jardins libres et des jardins réguliers.

Après ces leçons générales viennent les différentes parties de la composition pittoresque des jardins : ainsi le second chant a tout entier pour objet les plantations, la partie la plus importante du paysage, et la beauté des perspectives et des vues étrangères qui dépendent de l'artifice des plantations.

Le troisième renferme des objets dont chacun n'aurait pu remplir un chant sans tomber dans la stérilité et la monotonie : tels sont les gazons, les fleurs, les rochers et les eaux.

Le quatrième chant enfin contient la distribution des différentes scènes majestueuses ou touchantes, voluptueuses ou sévères, mélancoliques ou riantes ; l'artifice avec lequel doivent être tracés les sentiers y conduisent ; enfin ce que les autres arts, et ulièrement l'agriculture et la sculpture, peuvent à l'art des paysages. Ce qu'il y a de remar- c'est que, sans que l'auteur se le soit pro-

posé, ce plan, accusé de désordre, se trouve être parfaitement le même que celui de l'Art poétique, si vanté pour sa régularité. En effet, Boileau, dans son premier chant, traite des talens du poète et des règles générales de la poésie; dans le second et le troisième, des différens genres de la poésie, de l'idylle, de l'ode, de la tragédie, de l'épopée, etc., en donnant, comme j'ai eu soin de le faire, à chaque objet une étendue proportionnée à son importance; enfin le quatrième chant a pour objet la conduite et les mœurs du poète, et le but moral de la poésie.

Des critiques plus sévères encore ont reproché à ce poème le défaut de sensibilité. Je remarquerai d'abord que plusieurs poètes ont été cités comme sensibles pour en avoir imité différens morceaux. Des personnes plus indulgentes ont cru trouver de la sensibilité dans les regrets que le poète a donné à la destruction de l'ancien parc de Versailles, auquel il a rattaché les souvenirs de tout ce qu'offrait de plus majestueux un siècle à jamais mémorable; dans la peinture des impressions que fait sur nous l'aspect des ruines, morceau alors absolument neuf dans la poésie française, et plusieurs fois imité depuis en prose et en vers; elles ont cru en trouver dans la peinture de la mélancolie, naturellement amenée par elle de la dégradation de la nature vers la fin de l'automne; elles ont cru en trouver dans cette plantation sentimentale qui a su faire des arbres, jusqu'alors sans vie et pour ainsi dire sans mémoire, des monumens d'amour, d'amitié, du retour d'un ami, de la naissance d'un fils, idée également neuve à l'époque où le poème des Jardins a été composé, et également imitée depuis par plusieurs écrivains; elles ont cru en trouver dans l'hommage que l'auteur a rendu

à la mémoire du célèbre et malheureux Cook ; elles en ont trouvé enfin dans l'épisode touchant de cet Indien qui, regrettant au milieu des pompes de Paris, les beautés simples des lieux qui l'avaient vu naître, à l'aspect imprévu d'un bananier offert tout à coup à ses yeux dans les jardins du roi, s'élance, l'embrasse en fondant en larmes, et par une douce illusion de la sensibilité, se croit un moment transporté dans sa patrie.

D'ailleurs il est deux espèces de sensibilité : l'une nous attendrit sur le malheur de nos égaux, puise son intérêt dans les rapports du sang, de l'amitié ou de l'amour, et peint les plaisirs ou les peines des grandes passions qui font ou le bonheur ou le malheur des hommes: voilà la seule sensibilité que veulent reconnaître plusieurs écrivains. Il en est une beaucoup plus rare et non moins précieuse : c'est celle qui se répand, comme la vie, sur toutes les parties d'un ouvrage; qui doit rendre intéressantes les choses les plus étrangères à l'homme; qui nous intéresse au destin, au bonheur, à la mort d'un animal, et même d'une plante; aux lieux que l'on a habités, où l'on a été élevé, qui ont été témoins de nos peines ou de nos plaisirs, à l'aspect mélancolique de ruines. C'est elle qui inspirait Virgile lorsque, dans la description d'une peste qui moissonnait tous les animaux, il nous attendrit presque également et sur le taureau qui pleure la mort de son frère et de son compagnon de travail, et sur le laboureur qui laisse en soupirant ses travaux imparfaits.

C'est elle encore qui l'inspire lorsque, au sujet d'un jeune arbuste qui prodigue imprudemment la luxuriance prématurée de son jeune feuillage, il demande grace au fer pour sa frêle et délicate enfance. Ce

genre de sensibilité est rare, parce qu'il n'appartient pas seulement à la tendresse des affections sociales, mais à une surabondance de sentiment qui se répand sur tout, qui anime tout, qui s'intéresse à tout; et tel poète, qui a rencontré des vers tragiques assez heureux, ne pourrait pas écrire six lignes de ce genre.

Des personnes, d'ailleurs très-estimables, ont fait à ce poème un reproche peut-être encore plus sérieux; c'est de n'avoir été écrit que pour les riches. Ainsi l'on s'est armé contre cet ouvrage de l'intérêt qu'inspire la pauvreté, et l'on a prétendu que l'auteur avait donné des préceptes inexécutables pour elle. S'il s'agit de la pauvreté absolue, elle a autre chose à faire que d'embellir des paysages : s'il s'agit de la médiocrité, je répondrai que j'ai vu des jardins charmans, du genre que je recommande, dont la dépense était très-inférieure à celle qu'on nécessité des jardins beaucoup plus magnifiques et moins agréables. La plus grande partie de ces préceptes, ayant pour objet le plus heureux emploi des beautés de la nature, peut être exécuté avec les moyens les plus médiocres lorsque la situation et les accidens du paysage favorisent le goût du propriétaire. D'ailleurs comment peut-on imaginer qu'un poète, pour qui la campagne a eu tant d'attraits qu'elle a été l'objet de ses trois premiers ouvrages, ait dédaigné les hommes utiles à qui l'on doit ses richesses? Il suffirait, pour toute réponse, de citer ces vers du premier chant :

> Mais ce grand art exige un artiste qui pense,
> Prodigue de génie, et non pas de dépense.

On m'a accusé aussi d'avoir exigé du décorateur des jardins l'imitation des grands effets de la nature,

et particulièrement des montagnes, et l'on a oublié que j'ai dit, en parlant des montagnes factices :

Un humble monticule
Veut être pittoresque, et n'est que ridicule.

A l'égard des rochers, on trouvera ma réponse dans ces vers :

Du haut des vrais rochers, sa demeure sauvage,
La nature se rit de ses rocs contrefaits,
D'un travail impuissant avortons imparfaits.

S'il s'agit de ce qu'on appelle des bâtimens ou des *fabriques*, le grand luxe des jardins d'aujourd'hui, on peut se rappeler les vers suivans :

Mais j'en permets l'usage, et j'en proscris l'abus.
Bannissez des jardins tout cet amas confus
D'édifices divers prodigués par la mode,
Obélisque, rotonde, et kioske, et pagode;
Ces bâtimens romains, grecs, arabes, chinois,
Chaos d'architecture, et sans but et sans choix,
Dont la profusion, stérilement féconde,
Enferme en un jardin les quatre parts du monde.

J'avais égalememt proscrit une manie plus ridicule, celle des ruines factices, en disant :

Mais loin ces monumens dont la ruine feinte
Imite mal du temps l'inimitable empreinte,
Tous ces temples anciens récemment contrefaits,
Ces débris d'un château qui n'exista jamais,
Ces vieux ponts nés d'hier, et cette tour gothique
Ayant l'air délabré sans avoir l'air antique;
Simulacre hideux, artifice grossier!
Je crois voir cet enfant tristement grimacier,
Qui jouant la vieillesse et ridant son visage,
Perd, sans paraître vieux, les graces du jeune âge.

Pour ce qui regarde les ruines véritables, on sait

qu'il n'y a qu'à laisser faire au temps, qui les dessine et qui les perfectionne mieux que tous les efforts de l'art.

Enfin la manie dispendieuse des fleurs et de la propriété exclusive des plus rares a trouvé une leçon dans ces vers :

Je sais que dans Harlem plus d'un triste amateur
Au fond d'un cabinet s'enferme avec sa fleur ;
Pour voir sa renoncule avant l'aube s'éveille ;
D'une anémone unique adore la merveille ;
Et, d'un rival heureux enviant le secret,
Achète au poids de l'or les taches d'un œillet.
Laissez-lui sa manie et son amour bizarre ;
Qu'il possède en jaloux, et jouisse en avare.

Je pourrais donc appliquer à ces critiques, qui ont prétendu être d'un avis différent du mien, en disant en prose ce que j'ai dit en vers, ce vers heureux de l'épître sur les Disputes :

Soutenant contre vous ce que vous avez dit.

Mais, si j'ai dû proscrire les fantaisies coûteuses et de mauvais goût, je n'ai pas dû exclure ce que la richesse peut ajouter à la décoration des jardins, pourvu qu'on l'emploie avec goût et avec sobriété. J'ai donc donné des préceptes pour les fortunes médiocres comme pour les grandes ; et j'ai laissé à tout le monde le droit de faire un jardin agréable, sans statue, sans fabrique, et sans tout ce luxe qui n'est point à la portée de la médiocrité, mais qui donne à l'opulence la facilité d'employer les artistes d'une manière utile pour eux et honorable pour elle.

Enfin vingt éditions de ce poëme, des traductions allemandes, polonaises, italiennes, deux anglaises, en vers, répondent suffisamment aux critiques les

plus sévères. L'auteur ne s'est pas dissimulé la défectuosité de plusieurs transitions froides ou parasites : il a corrigé ces défauts dans cette édition,qu'il a augmentée de plusieurs morceaux et de plusieurs épisodes intéressans, qui donneront un nouveau prix à son ouvrage. C'est surtout pour annoncer cette édition avec quelque avantage, qu'il a tâché de réfuter les critiques trop rigoureuses que ce poème a essuyées.

On a vu que,dans la préface de *l'Homme des Champs*, j'avais déjà réfuté quelques-unes de ces critiques: qu'il me soit permis de répondre aux principales objections que l'on a faites sur cette nouvelle production.

On m'a reproché, comme une chose fort grave,de n'avoir pas annoncé dans les premiers vers le plan de cet ouvrage. On pourrait réfuter d'un mot cette critique, en observant que le législateur de la poésie française, dans le plus régulier et le plus justement célèbre des poèmes didactiques, n'a présenté aucun plan. Cette autorité est tellement respectable que je n'en connais pas qu'on puisse lui opposer : mais, ce qui est bien plus extraordinaire, c'est que des censeurs plus sévères encore ont prétendu que ce plan n'existait pas, parce qu'il n'était pas annoncé. Je me crois donc obligé de rappeler ici que le poème a pour objet, 1° l'art de se rendre heureux à la campagne, et de répandre le bonheur autour de soi par tous les moyens possibles; 2° de cultiver la campagne de cette culture que j'ai appellée merveilleuse; 3° de voir la campagne et les phénomènes de la nature avec des yeux observateurs; 4° enfin de répandre et d'entretenir le goût de ces occupations et de ces plaisirs champêtres en les peignant d'une manière intéressante. Ainsi le sage, l'agriculteur, le naturaliste, le paysagiste, sont les quatre divisions de ce poème. Cette

seule exposition doit suffire à ceux qu'il n'est pas impossible de contenter.

On a prétendu que ces divisions ne tenaient pas essentiellement les unes aux autres. Si on a voulu dire que chacune pouvait être traitée séparément, on a eu raison, sans rien prouver contre le plan de l'auteur. Virgile aurait pu faire un poème sur les vignes, un autre sur les moissons, d'autres encore sur les vergers et sur les abeilles. Quoique ces objets puissent se séparer, cela ne prouve point qu'il ait eu tort de les réunir dans ses Géorgiques.

C'est surtout du quatrième chant que l'on a dit qu'il était étranger à l'ouvrage : mais, quand on a intitulé un poème *l'Homme des Champs*, on a le droit d'y rassembler tout ce que le titre peut admettre; et le poète champêtre ne devait pas y être oublié. Si j'avais omis cette dernière partie, n'entendez-vous pas les critiques s'écrier : Quoi! vous parlez de l'art de se rendre heureux dans les champs, d'en perfectionner la culture, d'en observer les beautés et les richesses, et vous oubliez celui de les chanter! vous oubliez les Virgile, les Thomson, les Gessner, qui ont fait des peintures si intéressantes et si délicieuses, que sans elles il semblerait manquer quelque chose à la nature! C'est faire injure à la fois à la campagne et à la poésie.

Au lieu de multiplier ainsi ces sortes de critiques, dont je crois avoir prouvé l'injustice sans être aigri contre leurs auteurs, peut-être eût-il été plus équitable et plus naturel de remarquer que tous les chants de ce poème sont parfaitement distincts les uns des autres, et que le sujet en est absolument neuf dans toutes les langues, et particulièrment dans la nôtre.

Au reste, je ne suis pas étonné de la sévérité avec

laquelle cet ouvrage a été traité par une partie de la société. On sait que les derniers ouvrages d'un auteur sont toujours l'objet de la critique; mais, par une sorte de compensation, les premiers obtiennent alors un degré d'estime qu'on leur avait refusé à leur première apparition. Ce n'est point un effet de la justice ni de la bienveillance; c'est la malveillance au contraire qui, des premiers ouvrages d'un écrivain, fait les accusateurs des derniers. Il semble que, dans l'empire des lettres, les premières productions naissent déshéritées, jusqu'à ce qu'un nouvel ouvrage leur ait rendu leur droit d'aînesse. Lorsque la traduction des Géorgiques parut, elle fut accueillie par une foule de critiques. La publication du poème des *Jardins* rendit à cet ouvrage une estime qu'on ne lui accordait que pour la refuser au poème qui le suivit. L'envie aime à trouver la dégénération et l'affaiblissement du talent dans les nouveaux écrits d'un auteur qui a quelque célébrité. *L'Homme des Champs*, à son tour, valut au poème qui l'avait précédé cette sorte d'indulgence malveillante. Lui-même a besoin d'être suivi d'un autre ouvrage, condamné par sa nouveauté à réunir sur lui toute la sévérité des critiques.

On a souvent observé qu'un des grands malheurs de la littérature et de ceux qui la cultivent, c'est l'animosité qui marche toujours à leur suite. Ce qu'il y a de plus déplorable, c'est qu'on la rencontre le plus souvent dans ceux qui courent la même carrière. Malheur à ceux dont l'imagination peut descendre des objets les plus élevés aux tracas des petites passions indignes d'un homme de lettres! je crois voir ces mouches brillantes de toutes les couleurs de la lumière, qui, après s'être jouées aux rayons du soleil, descendent dans la fange, et salissent elles-mêmes

tout ce qu'elles touchent. L'abeille ne fait que de la cire et du miel, et ne se repose que sur des fleurs.

Au reste, si l'on a pu diminuer le faible mérite de cet ouvrage, on n'a pu me priver du plaisir extrême que j'ai goûté en le composant. Mon imagination, entourée de tout ce que la nature a de plus doux, de plus brillant et de plus riche, s'est reposée avec délices sur les idées consolantes qu'elle inspire. Voilà la jouissance que tout le monde m'envie, et la seule qu'on ne puisse m'ôter.

On pardonnera cette justification de *l'Homme des Champs* au souvenir des ressources et des consolations que je lui ai dues dans l'adversité. La plupart des autres arts, qui se montrent comme un luxe et un amusement, se présentent dans un jour de malheur avec moins de décence. La poésie est amusante dans les temps de prospérité, vertueuse dans les temps de dépravation, et consolante dans les temps de tyrannie; d'ailleurs, à ces époques malheureuses, des distractions ordinaires ne suffisent pas; il faut des occupations passionnées qui s'emparent fortement des facultés de l'esprit et de l'ame : la poésie a cet avantage; elle a encore celui de s'élever par les charmes de l'imagination au-dessus des scènes de la vie ordinaire, et du spectacle affligeant d'un siècle dépravé : elle crée à son gré d'autres mondes, en choisit les habitans, et place cette population imaginaire, ces meilleurs mondes entre elle et le malheur ou le crime; surtout elle ramène ceux qui la cultivent dans la solitude et la retraite, les asiles les plus sûrs contre la tyrannie : c'est là seulement qu'on peut retenir quelques restes de liberté, et qu'on peut du moins espérer l'oubli. Ce moyen n'a pas toujours réussi : à l'époque horrible dont je parle, l'obscurité et la

solitude elle-même avaient leurs dangers. Mais mon existence dépose en leur faveur; et c'est aux délices inexprimables de la poésie que je dois le goût de la vie retirée à laquelle je suis tant redevable. Cet art charmant avait été mon amusement : il est devenu ma consolation et mon asile.

Je ne puis finir ces observations sans remercier M. David, qui, sans avoir aucune liaison avec moi, m'a dédommagé de la sévérité des critiques par les réponses pleines de goût, d'esprit et d'élégance qu'il a bien voulu y faire (1). De nombreuses éditions sont venues à l'appui du jugement qu'il a porté de cet ouvrage, et cette réponse est d'un genre à ne pouvoir être réfuté. Je dois les mêmes remercîmens à ceux qui, dans des vers charmans, ont exprimé tant d'indulgence pour mon ouvrage, et tant de bienveillance pour ma personne. C'est par le plus doux des sentimens, celui de la reconnaissance qu'ils m'ont ramené, au moins en imagination, dans ma patrie, dont j'ai vivement senti les malheurs, et qui m'a laissé un profond souvenir de ses délices et de ses bienfaits (2).

---

(1) Dans le *Moniteur* des années 1800 et 1801.

(2) Delille écrivait ceci à Londres en 1801; il ne revint à Paris que l'année suivante.

LES JARDINS.

CHANT PREMIER.

Le doux printemps revient, et ranime à la fois
Les oiseaux, les zéphyrs, et les fleurs, et ma voix.
Pour quel sujet nouveau dois-je monter ma lyre?
Ah! lorsque d'un long deuil la terre enfin respire;
Dans les champs, dans les bois, sur les monts d'alentour,
Quand tout rit de bonheur, d'espérance et d'amour;
Qu'un autre ouvre aux grands noms les fastes de la
[gloire,
Sur son char foudroyant qu'il place la victoire;
Que la coupe d'Atrée ensanglante ses mains:
Flore a souri; ma voix va chanter les jardins.
Je dirai comment l'art embellit les ombrages,
L'eau, les fleurs, les gazons, et les rochers sauvages;
Des sites, des aspects sait choisir la beauté,
Donne aux scènes la vie et la variété:
Enfin l'adroit ciseau, la noble architecture,
Des chefs-d'œuvre de l'art vont parer la nature.

Toi donc, qui, mariant la grace à la vigueur,
Sais du chant didactique animer la langueur,
O muse! si jadis, dans les vers de Lucrèce,
Des austères leçons tu polis la rudesse;

Si par toi, sans flétrir le langage des dieux,
Son rival a chanté le soc laborieux,
Viens orner un sujet plus riche, plus fertile,
Dont le charme autrefois avait tenté Virgile [1].
N'empruntons point ici d'ornement étranger;
Viens, de mes propres fleurs mon front va s'ombrager;
Et, comme un rayon pur colore un beau nuage,
Des couleurs du sujet je teindrai mon langage;

L'art innocent et doux que célèbrent mes vers
Remonte aux premiers jours de l'antique univers.
Dès que l'homme eut soumis les champs à la culture,
D'un heureux coin de terre il soigna la parure;
Et plus près de ses yeux il rangea sous ses lois
Des arbres favoris et des fleurs de son choix.
Du simple Alcinoüs le luxe encor rustique [2]
Décorait un verger. D'un art plus magnifique [3],
Babylone éleva des jardins dans les airs.
Quand Rome au monde entier eut envoyé des fers [4],
Les vainqueurs, dans des parcs ornés par la victoire,
Allaient calmer la foudre et reposer leur gloire.
La Sagesse autrefois habitait les jardins,
Et d'un air plus riant instruisait les humains.
Et quand les dieux offraient un Elysée aux sages,
Etaient-ce des palais? c'étaient de verts bocages.
C'étaient des prés fleuris, séjour des doux loisirs,
Où d'une longue paix ils goûtaient les plaisirs.

Ouvrons donc, il est temps, ma carrière nouvelle:
Philippe m'encourage, et mon sujet m'appelle [5].

Pour embellir les champs simples dans leurs attraits,

Gardez-vous d'insulter la nature à grands frais;
Ce noble emploi demande un artiste qui pense,
Prodigue de génie, et non pas de dépense.
Moins pompeux qu'élégant, moins décoré que beau,
Un Jardin, à mes yeux, est un vaste tableau.
Soyez peintre. Les champs, leurs nuances sans nombre,
Les jets de la lumière et les masses de l'ombre,
Les heures, les saisons variant tour à tour
Le cercle de l'année et le cercle du jour,
Et des prés émaillés les riches broderies,
Et des rians coteaux les vertes draperies,
Les arbres, les rochers, et les eaux, et les fleurs,
Ce sont là vos pinceaux, vos toiles, vos couleurs :
La nature est à vous; et votre main féconde
Dispose, pour créer, des élémens du monde.

Mais, avant de planter, avant que du terrain
Votre bêche imprudente ait entamé le sein,
Pour donner aux jardins une forme plus pure,
Observez, connaissez, imitez la nature.
N'avez-vous pas souvent, aux lieux infréquentés,
Rencontré tout à coup ces aspects enchantés
Qui suspendent vos pas, dont l'image chérie
Vous jette en une douce et longue rêverie?
Saisissez, s'il se peut, leurs traits les plus frappans,
Et des champs apprenez l'art de parer les champs.

Voyez aussi les lieux qu'un goût savant décore :
Dans ces tableaux choisis vous choisirez encore.
Dans sa pompe élégante admirez Chantilli,
De héros en héros, d'âge en âge embelli.
Belœil, tout à la fois magnifique et champêtre[e],

Chanteloup, fier encor de l'exil de son maître,
Nous plairont tour à tour. Tel que ce frais bouton [7],
Timide avant-coureur de la belle saison,
L'aimable Tivoli d'une forme nouvelle
Fit le premier en France entrevoir le modèle.
Les Graces en riant dessinèrent Montreuil [8].
Maupertuis, le Désert, Rincy, Limours, Auteuil,
Que dans vos frais sentiers doucement on s'égare!
L'ombre du grand Henri chérit encor Navarre.
Semblable à son auguste et jeune déité [9],
Trianon joint la grace avec la majesté.
Pour elle il s'embellit, et s'embellit par elle.

Et toi, d'un prince aimable ô l'asile fidèle [10],
Dont le nom trop modeste est indigne de toi,
Lieu charmant! offre-lui tout ce que je lui doi,
Un fortuné loisir, une douce retraite.
Bienfaiteur de mes vers, ainsi que du poète,
C'est lui qui, dans ce choix d'écrivains enchanteurs,
Dans ce jardin, paré de poétiques fleurs,
Daigne accueillir ma muse. Ainsi du sein de l'herbe,
La violette croît auprès du lis superbe.
Compagnon inconnu de ces hommes fameux,
Ah! si ma faible voix pouvait chanter comme eux,
Je peindrais tes jardins, le dieu qui les habite,
Les arts et l'amitié qu'il y mène à sa suite;
Beau lieu, fais son bonheur; et moi, si quelque jour,
Grace à lui, j'embellis un champêtre séjour,
De mon illustre appui j'y placerai l'image.
De mes premières fleurs je lui promets l'hommage:
Pour elle je cultive et j'enlace en festons
Le myrte et le laurier, tous deux chers aux Bourbons,

Et, si l'ombre, la paix, la liberté m'inspire,
A l'auteur de ces dons je dévoûrai ma lyre.

Riche de ses forêts, de ses prés, de ses eaux,
Le Germain offre encor des modèles nouveaux.
Qui ne connaît Rhinsberg, qu'un lac immense arrose.
Où se plaisent les arts, où la valeur repose;
Potsdam, de la victoire héroïque séjour,
Potsdam, qui, pacifique et guerrier tour à tour,
Par la paix et la guerre a pesé sur le monde.
Bellevue, où, sans bruit, roule aujourd'hui son onde
Ce fleuve dont l'orgueil aimait à marier
A ses tresses de jonc des festons de laurier;
Gosow, fier de ses plans; Cassel, de ses cascades:
Et du charmant Vorlitz les fraîches promenades?
L'eau, la terre, les monts, les vallons et les bois,
Jamais d'aspects plus beaux n'ont présenté le choix.

Dans les champs des Césars, la maîtresse du monde
Offre sous mille aspects sa ruine féconde:
Partout entremêlés d'arbres pyramidaux,
Marbres, bronzes, palais, urnes, temples, tombeaux,
Parlent de Rome antique; et la vue abusée
Croit, au lieu d'un jardin, parcourir un musée.

L'Ibère avec orgueil dans leur luxe royal
Vante son Aranjuez, son vieil Escurial;
Toi surtout, Ildephonse, et tes fraîches délices.
Là ne sont point ces eaux dont les sources factices,
Se fermant tout à coup, par leur morne repos
Attristent le bocage, et trompent les échos:
Sans cesse résonnant dans ces jardins superbes,
D'intarissables eaux, en colonnes, en gerbes,

S'élancent, fendent l'air de leurs rapides jets,
Et des monts paternels égalent les sommets;
Lieu superbe où Philippe avec magnificence,
Défiait son aïeul, et retraçait la France.

Le Batave à son tour, par un art courageux,
Sut changer en jardins son sol marécageux :
Mais dans le choix des fleurs une recherche vaine,
Des bocages couvrant une insipide plaine,
Sont leur seule parure; et notre œil attristé
Y regrette des monts la sauvage âpreté :
Mais ses riches canaux et leur rive féconde,
De ses moulins dans l'air, de ses barques sur l'onde,
Des troupeaux dans ses prés les mobiles lointains,
Ses fermes, ses hameaux, voilà ses vrais jardins.

Des arbres résineux la robuste verdure,
Les mousses, les lichens, qui bravent la froidure,
Du Russe, presque seuls, parent le long hiver,
Mais l'art subjugue tout: le feu, vainqueur de l'air,
De Flore dans ces lieux entretient la couronne,
Et Vulcain y présente un hospice à Pomone.
Par ses hardis travaux, tel le plus grand des czars
Sut chez un peuple inculte acclimater les arts.
Heureux si des méchans l'absurde frénésie
Ne vient pas en poison changer leur ambroisie;
Et si de Pierre un jour quelque heureux successeur,
Sans craindre leur danger, sait goûter leur douceur!

Le Chinois offre aux yeux des beautés pittoresques,
Des contrastes frappans et quelquefois grotesques,
Ses temples, ses palais richement colorés,
Leurs murs de porcelaine, et leurs globes dorés.

Vous dirai-je quel luxe, aux rives ottomanes,
Charme dans leurs jardins les beautés musulmanes?
Là les arts enchanteurs prodiguent les berceaux,
Le marbre des bassins, le murmure des eaux,
Les kioskes élégans, les fleurs toujours écloses;
L'empire d'Orient est l'empire des roses.

Sous un ciel moins heureux, le Sarmate, à son tour,
Présente aux yeux ravis plus d'un riant séjour.
Tel brille ce superbe et riche paysage
Qui fuit de Radzivil l'ingénieux ouvrage:
Là tout plaît à nos yeux, le coteau, le vallon,
Et la belle Arcadie a mérité son nom.

Et pourrais-je oublier ta pompe enchanteresse,
Toi dans qui l'élégance est jointe à la richesse,
Fortuné Pulhavi, qui seul obtins des dieux
Les charmes que le ciel partage à d'autres lieux?
Quel tableau ravissant présentent tes campagnes!
De quel cadre pompeux l'entourent ces montagnes
Où du grand Casimir, seul, sans garde et sans cour,
Le palais règne encor sur les champs d'alentour!
Détours mystérieux, magnifiques allées,
Bois charmans, verts coteaux, agréables vallées,
Les aspects étrangers, et tes propres trésors,
Tout enchante au dedans, tout invite au dehors.
Dirai-je les forêts dont tes monts se couronnent,
Ou ce chêne, géant des bois qui l'environnent,
Ou ce beau peuplier, de qui l'énorme tronc,
Lorsque de cent hivers il a bravé l'affront;
Se festonnant de nœuds d'où sort un vert feuillage,
Semble orné par le temps, et rajeuni par l'âge?

Pour mieux charmer les yeux, au pied de tes coteaux,
La Vistule pour toi roule ses vastes eaux,
Pour toi son sein blanchit sous des barques agiles ;
Elle baigne tes bois, elle embrasse tes îles.
Quel plaisir, quand le soir jette ses derniers feux,
De voir peints à la fois dans ses flots radieux
Qu'un beau pourpre colore, et qu'un blanc pur argente,
Le soleil expirant et la lune naissante !
Là d'un chemin public c'est l'aspect animé ;
Du plus loin qu'il te voit, le voyageur charmé
S'arrête, admire, et part emportant ton image ;
Le fleuve, le ruisseau, la forêt, le bocage,
Les arcs lointains des ponts, la flèche des clochers,
Me frappent tour à tour ; tes grottes, tes rochers,
Sont de vastes palais voûtés par la nature ;
D'autres, enfans de l'art, ont chacun leur parure.
Là les fleurs, l'oranger, les myrtes toujours verts,
Jouissent du printemps, et trompent les hivers ;
D'un portique pompeux leur abri se décore,
Et leur parfum trahit la retraite de Flore.

Ailleurs c'est un musée, asile studieux ;
Livres, bronzes, tableaux, là tout charme les yeux ;
Là, même après Mérope, Athalie et Zaïre,
Mes faibles vers peut-être obtiennent un sourire.

Rome, Athène, en ces lieux quel art vous imita ?
Je reconnais de loin le temple de Vesta.
Voici la roche auguste où tonnait la Sibylle ;
Sa main n'y trace plus sur la feuille mobile
Ces arrêts fugitifs, tableaux de l'avenir ;
Ici c'est le passé qui parle au souvenir.

Ses nombreux monumens enrichissent l'histoire,
Et ce temple est pour nous le temple de mémoire.
J'y trouve le bon roi, l'usurpateur cruel,
Et les traits de Henri près de ceux de Cromwell;
La chaîne de Stuart, ce livre d'Antoinette,
Par qui montait vers Dieu sa prière secrète.
Ah! couple infortuné, sujet de tant de pleurs,
Vos noms seuls prononcés attendrissent les cœurs.

Au sortir de ce temple où revivent les âges,
Un autre va des lieux me montrer les images.
Imagination, pouvoir que j'ai chanté,
Conduis-moi, porte-moi dans ce temple enchanté,
Où des murs byzantins, d'un temple où le druide
Souillait de sang humain son autel homicide,
D'un palais de l'Ecosse, et d'un fort de Paris,
S'assemblent les fragmens, l'un de l'autre surpris.
Rome, Rome elle-même, en ravages féconde,
Mêle ici sa ruine aux ruines du monde:
Un roc du Capitole y venge l'univers;
Mais un temple est formé de ces débris divers;
Il peint le monde entier, il orne le bocage,
Et le temps destructeur méconnaît son ouvrage.

Au fond de ce bosquet, vers ce lieu retiré,
J'avance, et je découvre un débris plus sacré.
Venez ici, vous tous dont l'ame recueillie
Vit des tristes plaisirs de la mélancolie;
Voyez ce mausolée, où le bouleau pliant,
Lugubre imitateur du saule d'Orient,
Avec ses longs rameaux et sa feuille qui tombe,
Triste, et les bras pendans, vient pleurer sur la tombe.

Et toi, dont le génie orna ce lieu charmant,
Que ce lieu pour toi-même est un doux monument!
Il te vit, fille heureuse, adorer un bon père,
Te vit heureuse épouse, et bienheureuse mère.
Ta fille à ces beautés prête un charme nouveau :
Elle embellit les fleurs, le bosquet, le ruisseau,
Te rend plus chers les bois chéris de tes ancêtres.
Là vos plus doux plaisirs sont des plaisirs champêtres;
Là communs sont vos vœux, votre bonheur commun;
Vos parcs sont séparés, et vos cœurs ne sont qu'un.

Et moi, peintre des champs, moi, qui ferai peut-être
Vivre ces beaux jardins que vos mains ont fait naître,
Mon nom du moins, mon nom habite donc ces lieux!
La pierre qui l'honore est donc chère à vos yeux!
Des groupes de bergers et des chœurs de bergères
Viennent donc quelquefois de leurs danses légères
Animer la prairie où gît modestement,
Au bord d'un clair ruisseau, mon humble monument!
Ah! que ne peut ma voix s'y faire un jour entendre!
Mes chants vous rendraient grace; et, pour une ame [tendre,
Quels sons harmonieux, quels accords ravissans,
De la reconnaissance égalent les accens!
Entendez donc sa voix; et que son doux langage
Pour moi soit un plaisir, et pour vous un hommage.

Enfin je viens à toi, florissante Albion,
Au bel art des jardins instruite par Bacon.
De Pope, de Milton, les chants le secondèrent;
A leurs voix, des vieux parcs les terrasses tombèrent,
Le niveau fut brisé, tout fut libre; et tes mains

Ont, comme tes cités, affranchi tes jardins.
Un goût plus pur orna, dessina les bocages.
Eh! qui pourait compter les parcs, les paysages,
Les sites enchanteurs qu'arrose, dans son cours,
Ce fleuve impérieux qui, dans ses longs détours,
Parmi des prés fleuris, des campagnes fécondes,
Marche vers l'Océan, en souverain des ondes,
Plus riche que l'Hermus, plus vaste que le Rhin,
Et dont l'urne orgueilleuse est l'urne du destin?

Combien j'aime Parkplace, où, content d'un boçage,
L'ambassadeur des rois se plaît à vivre en sage;
Leasowe, de Shenstone autrefois le séjour,
Où tout parle de vers, d'innocence et d'amour;
Hagley, nous déployant son élégance agreste;
Et Pain'shill, si charmant dans sa beauté modeste;
Et Bowton, et Foxly, que le bon goût planta,
Fier d'obéir lui-même aux lois qu'il nous dicta;
Tous deux voisins, tous deux aimés des dieux cham-
[pêtres,
Et, malgré leur contraste, amis comme leurs maîtres!

Toi-même, viens enfin prendre place en mes chants,
Chiswick, plein des trésors de la ville et des champs;
Soit que dans tes bosquets j'admire la nature,
Soit que ton élégante et noble architecture,
Dans ce beau pavillon, dont l'œil est amoureux,
Du grand Palladio m'offre l'ouvrage heureux;
Soit que, dans ce salon où la toile respire,
La Flandre et l'Ausonie offrant à Devonshire
D'innombrables beautés, qu'efface un de ses traits,
Charmez donc ses loisirs, beaux lieux, asiles frais:

l son goût vous prête une grace nouvelle,
..., ombragez-vous, et fleurissez pour elle.

J'ai dit les lieux charmans que l'art peut imiter;
Mais il est des écueils que l'art doit éviter.
L'esprit imitateur trop souvent nous abuse.
Ne prêtez point au sol les beautés qu'il refuse.
Avant tout, connaissez votre site; et du lieu
Adorez le génie, et consultez le dieu.
Ses lois impunément ne sont pas offensées.
Cependant, moins hardi qu'étrange en ses pensées,
Tous les jours, dans les champs, un artiste sans goût
Change, mêle, déplace, et dénature tout,
Et, par l'absurde choix des beautés qu'il allie,
Revient gâter en France un site d'Italie.

Ce que votre terrain adopte avec plaisir,
Sachez le reconnaître, osez vous en saisir.
C'est mieux que la nature, et cependant c'est elle:
C'est un tableau parfait qui n'a point de modèle.
Ainsi savaient choisir les Berghems, les Poussins.
Voyez, étudiez leurs chefs-d'œuvre divins:
Et ce qu'à la campagne emprunta la peinture,
Que l'art reconnaissant le rende à la nature.

Maintenant des terrains examinons le choix,
Et quels lieux se plairont à recevoir vos lois.
Il fut un temps funeste où, tourmentant la terre,
Aux sites les plus beaux l'art déclarait la guerre,
Et, comblant les vallons, et rasant les coteaux,
D'un sol heureux formait d'insipides plateaux.
Par un contraire abus, l'art, tyran des campagnes,
...d'hui veut créer des vallons, des montagnes,

Evitez ces excès : vos soins infructueux
Vainement combattraient un terrain montueux ;
Et dans un sol égal un humble monticule
Veut être pittoresque, et n'est que ridicule.

Désirez-vous un lieu propice à vos travaux?
Loin des champs trop unis, des monts trop inégaux,
J'aimerais ces hauteurs où, sans orgueil, domine
Sur un riche vallon une belle colline.
Là le terrain est doux sans insipidité,
Elevé sans raideur, sec sans aridité.
Vous marchez ; l'horizon vous obéit : la terre
S'élève ou redescend, s'étend ou se resserre.
Vos sites, vos plaisirs, changent à chaque pas.

Qu'un obscur arpenteur, armé de son compas,
Au fond d'un cabinet, d'un jardin symétrique
Confie au froid papier le plan géométrique :
Vous, venez sur les lieux. Là, le crayon en main,
Dessinez ces aspects, ces coteaux, ce lointain ;
Devinez les moyens, pressentez les obstacles :
C'est des difficultés que naissent les miracles.
Le sol le plus ingrat connaîtra la beauté.
Est-il nu? que des bois parent sa nudité :
Couvert? portez la hache en ses forêts profondes :
Humide? en lacs pompeux, en rivières fécondes,
Changez cette onde impure; et, par d'heureux travaux,
Corrigez à la fois l'air, la terre et les eaux :
Aride enfin? cherchez, sondez, fouillez encore ;
L'eau, lente à se trahir, peut-être est près d'éclore.
Ainsi, d'un long effort moi-même rebuté,
Quand j'ai d'un froid détail maudit l'aridité,

Soudain un trait heureux jaillit d'un fond stérile,
Et mon vers ranimé coule enfin plus facile.

Il est des soins plus doux, un art plus enchanteur.
C'est peu de charmer l'œil, il faut parler au cœur.
Avez-vous donc connu ces rapports invisibles
Des corps inanimés et des êtres sensibles?
Avez-vous entendu des eaux, des prés, des bois,
La muette éloquence et la secrète voix?
Rendez-nous ces effets. Que du riant au sombre,
Du noble au gracieux, les passages sans nombre
M'intéressent toujours. Simple et grand, fort et doux,
Unissez tous les tons pour plaire à tous les goûts.
Là que le peintre vienne enrichir sa palette;
Que l'inspiration y trouble le poète;
Que le sage du calme y goûte les douceurs;
L'heureux ses souvenirs, le malheureux ses pleurs.

Mais l'audace est commune, et le bon sens est rare.
Au lieu d'être piquant, souvent on est bizarre.
Gardez que, mal unis, ces effets différens
Ne forment qu'un chaos de traits incohérens.
Les contradictions ne sont pas des contrastes.

D'ailleurs à ces tableaux il faut des toiles vastes.
N'allez pas resserrer dans des cadres étroits
Des rivières, des lacs, des montagnes, des bois.
On rit de ces jardins, absurde parodie
Des traits que jette en grand la nature hardie;
Où l'art, invraisemblable à la fois et grossier,
Enferme en un arpent un pays tout entier.

Au lieu de cet amas, de ce confus mélange,

Variez les sujets, ou que leur aspect change :
Rapprochés, éloignés, entrevus, découverts,
Qu'ils offrent tour à tour vingt spectacles divers :
Que de l'effet qui suit l'adroite incertitude
Laisse à l'œil curieux sa douce inquiétude ;
Qu'enfin les ornemens avec goût soient placés,
Jamais trop imprévus, jamais trop annoncés.

Surtout du mouvement : sans lui, sans sa magie,
L'esprit désoccupé retombe en léthargie ;
Sans lui, sur vos champs froids mon œil glisse au hasard.
Des grands peintres alors faut-il attester l'art ?
Voyez-les prodiguer de leur pinceau fertile
De mobiles objets sur la toile immobile,
L'onde qui fuit, le vent qui courbe les rameaux,
Les globes de fumée exhalés des hameaux,
Les troupeaux, les pasteurs, et leurs jeux et leur danse;
Saisissez leur secret, plantez en abondance
Ces souples arbrisseaux, et ces arbres mouvans,
Dont la tête obéit à l'haleine des vents ;
Quels qu'ils soient, respectez leur flottante verdure,
Et défendez au fer d'outrager la nature.
Voyez-la dessiner ces chênes, ces ormeaux ;
Voyez comment sa main, du tronc jusqu'aux rameaux,
Des rameaux au feuillage, augmentant leur souplesse,
Des ondulations leur donna la mollesse.
Mais les ciseaux cruels..... Prévenez ce forfait,
Nymphes des bois ! courez. Que dis-je ? c'en est fait :
L'acier a retranché leur cime verdoyante !
Je n'entends plus au loin sur leur tête ondoyante
Le rapide Aquilon légèrement courir,
Frémir dans leurs rameaux, s'éloigner, et mourir :

Froids, monotones, morts, du fer qui les mutile
Ils semblent avoir pris la raideur immobile.

Vous donc, dans vos tableaux amis du mouvement,
A vos arbres laissez leur doux balancement.
Qu'en mobiles objets la perspective abonde:
Faites courir, tomber et rejaillir cette onde.
Vous voyez ces vallons et ces coteaux déserts;
Des différens troupeaux dans les sites divers
Envoyez, répandez les peuplades nombreuses.
Là, du sommet lointain des roches buissonneuses,
Je vois la chèvre pendre; ici de mille agneaux
L'écho porte les cris de coteaux en coteaux.
Dans ses prés abreuvés des eaux de la colline,
Couché sur ses genoux, le bœuf pesant rumine,
Tandis qu impétueux, fier, inquiet, ardent,
Cet animal guerrier qu'enfanta le trident
Déploie, en se jouant dans un gras pâturage,
Sa vigueur indomptée et sa grace sauvage.
Que j'aime et sa souplesse et son port animé!
Soit que dans le courant du fleuve accoutumé
En frissonnant il plonge, et, luttant contre l'onde,
Batte du pied le flot qui blanchit et qui gronde;
Soit qu'à travers les prés il s'échappe par bonds,
Soit que, livrant aux vents ses longs crins vagabonds,
Superbe, l'œil en feu, les narines fumantes,
Beau d'orgueil et d'amour, il vole à ses amantes!
Quand je ne le vois plus, mon œil le suit encor.

Ainsi, de la nature épuisant le trésor,
Le terrain, les aspects, les eaux et les ombrages
Donnent le mouvement, la vie aux paysages.

Voulez-vous mieux encor fixer l'œil enchanté?
Joignez au mouvement un air de liberté;
Et, laissant des jardins la limite indécise,
Que l'artiste l'efface, ou du moins la déguise.
Où l'œil n'espère plus le charme disparaît.
Aux bornes d'un beau lieu nous touchons à regret:
Bientôt il nous ennuie, et même nous irrite:
Au-delà de ces murs, importune limite,
On imagine encor de plus aimables lieux;
Et l'esprit inquiet désenchante les yeux.

Quand, toujours guerroyant, vos gothiques ancêtres
Transformaient en champs clos leurs asiles champêtres,
Chacun dans son donjon, de murs environné,
Pour vivre sûrement, vivait emprisonné.
Mais que fait aujourd'hui cette ennuyeuse enceinte
Que conserve l'orgueil et qu'inventa la crainte?
A ces murs qui gênaient, attristaient les regards,
Le goût préférerait ces verdoyans remparts,
Ces murs tissus d'épine, où votre main tremblante
Cueille ou la rose inculte, ou la mûre sanglante.

Mais les jardins bornés m'importunent encor.
Loin de ce cercle étroit prenons enfin l'essor
Vers un genre plus vaste et ces formes plus belles,
Dont seul Ermenonville offre encor des modèles.
Les jardins appelaient les champs dans leur séjour;
Les jardins dans les champs vont entrer à leur tour.

Du haut de ces coteaux, de ces monts d'où la vue
D'un vaste paysage embrasse l'étendue,
La Nature au Génie a dit : Ecoute-moi :
Tu vois tous ces trésors; ces trésors sont à toi.

Dans leur pompe sauvage et leur brute richesse,
Mes travaux imparfaits implorent ton adresse.»
Elle dit. Il s'élance; il va de tous côtés
Fouiller dans cette masse où dorment cent beautés;
Des vallons aux coteaux, des bois à la prairie,
Il retouche en passant le tableau qui varie;
Il sait, au gré des yeux, réunir, détacher,
Eclairer, rembrunir, découvrir ou cacher.
Il ne compose pas; il corrige, il épure,
Il achève les traits qu'ébaucha la nature.
Le front des noirs rochers a perdu sa terreur;
La forêt égayée adoucit son horreur;
Un ruisseau s'égarait, il dirige sa course;
Il s'empare d'un lac, s'enrichit d'une source.
Il veut, et des sentiers courent de toutes parts
Chercher, saisir, lier, tous ces membres épars,
Qui, surpris, enchantés du nœud qui les rassemble,
Forment de cent détails un magnifique ensemble.

Ces grands travaux peut-être épouvantent votre art.
Rentrez dans nos vieux parcs, et voyez d'un regard
Ces riens dispendieux, ces recherches frivoles,
Ces treillages sculptés, ces bassins, ces rigoles.
Avec bien moins de frais qu'un art minutieux
N'orna ce seul réduit qui plaît un jour aux yeux,
Vous allez embellir un paysage immense.
Tombez devant cet art, fausse magnificence;
Et qu'un jour, transformée en un nouvel Eden,
La France à nos regards offre un vaste jardin.

Dans mes leçons encor je voudrais vous apprendre
L'art d'avertir les yeux, et l'art de les surprendre.

Mais, avant de dicter des préceptes nouveaux,
Deux genres, dès long-temps ambitieux rivaux,
Se disputent nos vœux. L'un à nos yeux présente
D'un dessin régulier l'ordonnance imposante,
Prête aux champs des beautés qu'ils ne connaissent [pas,
D'une pompe étrangère embellit leurs appas,
Donne aux arbres des lois, aux ondes des entraves,
Et, despote orgueilleux, brille entouré d'esclaves;
Son air est moins riant et plus majestueux.
L'autre de la nature amant respectueux,
L'orne sans la farder, traite avec indulgence
Ses caprices charmans, sa noble négligence,
Sa marche irregulière, et fait naître avec art
Des beautés du désordre, et même du hasard.

Chacun d'eux a ses droits; n'excluons l'un ni l'autre;
Je ne décide point entre Kent et Le Nôtre 11.
L'un, content d'un verger, d'un bocage, d'un bois,
Dessine pour le sage, et l'autre pour les rois.
Les rois sont condamnés à la magnificence :
On attend autour d'eux l'effort de la puissance ;
On y veut admirer, enivrer ses regards
Des prodiges du luxe, et du faste des arts.
L'art peut donc subjuguer la nature rebelle ;
Mais c'est toujours en grand qu'il doit triompher d'elle.
Son éclat fait ses droits; c'est un usurpateur
Qui doit obtenir grace à force de grandeur.
Loin donc ces froids jardins, colifichet champêtre,
Insipides réduits, dont l'insipide maître
Vous vante, en admirant, ses arbres bien peignés,
Ses petits salons verts bien tondus, bien soignés ;

Son plan bien symétrique, où, jamais solitaire,
Chaque allée a sa sœur, chaque berceau son frère;
Ses sentiers, ennuyés d'obéir au cordeau;
Son parterre brodé, son maigre filet d'eau,
Ses buis tournés en globe, en pyramide, en vase,
Et ses petits bergers bien guindés sur leur base.
Laissez-le s'applaudir de son luxe mesquin;
Je préfère un champ brut à son triste jardin.

Loin de ces vains apprêts, de ces petits prodiges,
Venez, suivez mon vol au pays des prestiges,
A ce pompeux Versaille, à ce riant Marli,
Que Louis, la nature, et l'art, ont embelli.
C'est là que tout est grand, que l'art n'est point timide;
Là tout est enchanté, c'est le palais d'Armide;
C'est le jardin d'Alcine, ou plutôt d'un héros
Noble dans sa retraite, et grand dans son repos,
Qui cherche encore à vaincre, à dompter des obsta-
Et ne marche jamais qu'entouré de miracles. [cles,
Voyez-vous et les eaux, et la terre, et les bois,
Subjugués à leur tour, obéir à ses lois;
A ces douze palais d'élégante structure
Ces arbres marier leur verte architecture,
Ces bronzes respirer, ces fleuves suspendus,
En gros bouillons d'écume à grand bruit descendus,
Tomber, se prolonger dans des canaux superbes,
Là s'épancher en nappe, ici monter en gerbes,
Et, dans l'air s'enflammant aux feux d'un soleil pur,
Pleuvoir en gouttes d'or, d'émeraude, et d'azur?
Si j'égare mes pas dans ces bocages sombres,
Des Faunes, des Silvains, en ont peuplé les ombres;
Et Diane et Vénus enchantent ce beau lieu;

Tout bosquet est un temple, et tout marbre est un dieu :
Et Louis, respirant du fracas des conquêtes,
Semble avoir invité tout l'Olympe à ses fêtes.
C'est dans ces grands effets que l'art doit se montrer.

Mais l'esprit aisément se lasse d'admirer.
J'applaudis l'orateur dont les nobles pensées
Roulent pompeusement, avec soin cadencées :
Mais ce plaisir est court. Je quitte l'orateur
Pour chercher un ami qui me parle du cœur [12].
Du marbre, de l'airain, qu'un vain luxe prodigue,
Des ornemens de l'art l'œil bientôt se fatigue ;
Mais les bois, mais les eaux, mais les ombrages frais,
Tout ce luxe innocent ne fatigue jamais.
Aimez donc des jardins la beauté naturelle ;
Dieu lui-même aux mortels en traça le modèle.
Regardez dans Milton [13], quand ses puissantes mains
Préparent un asile au premier des humains :
Le voyez-vous tracer des routes régulières,
Contraindre dans leur cours des ondes prisonnières?
Le voyez-vous parer d'étrangers ornemens
L'enfance de la terre et son premier printemps ?
Sans contrainte, sans art, de ses douces prémices
La nature épuisa les plus pures délices.
Des plaines, des coteaux le mélange charmant,
Les ondes à leur choix errantes mollement,
Des sentiers sinueux les routes indécises,
Le désordre enchanteur, les piquantes surprises,
Des aspects où les yeux hésitaient à choisir,
Variaient, suspendaient, prolongaient leur plaisir.
Sur l'émail velouté d'une fraîche verdure,
Mille arbres, de ces lieux ondoyante parure,

Charme de l'odorat, du goût et des regards,
Élégamment groupés, négligemment épars,
Se fuyaient, s'approchaient, quelquefois à leur vue
Ouvraient dans le lointain une scène imprévue;
Ou, tombant jusqu'à terre, et recourbant leurs bras,
Venaient d'un doux obstacle embarrasser leurs pas;
Ou pendaient sur leur tête en festons de verdure,
Et de fleurs en passant, semaient leur chevelure.
Dirai-je ces forêts d'arbustes, d'arbrisseaux,
Entrelaçant en voûte en alcôve, en berceaux,
Leurs bras voluptueux et leurs tiges fleuries?

C'est là que, les yeux pleins de tendres rêveries,
Eve à son jeune époux abandonna sa main,
Et rougit comme l'aube aux portes du matin.
Tout les félicitait dans toute la nature,
Le ciel par son éclat, l'onde par son murmure.
La terre en tressaillant ressentit leurs plaisirs;
Zéphire aux autres vents redisait leurs soupirs;
Les arbres frémissaient, et la rose inclinée
Versait tous ses parfums sur le lit d'hyménée.
O bonheur ineffable! ô fortunés époux!
Heureux dans ses jardins, heureux qui, comme vous,
Vivrait loin des tourmens où l'orgueil est en proie,
Riche de fruits, de fleurs, d'innocence et de joie!

Ah! si la paix des champs, si leurs heureux loisirs
N'étaient pas le plus pur, les plus doux des plaisirs,
D'où viendrait sur nos cœurs leur secrète puissance?
Tout regrette ou chérit leur paisible innocence.
Le sage à son jardin destine ses vieux ans,
Un grand fait son palais pour sa maison des champs,

Le poète recherche un bosquet solitaire;
A son triste bureau le marchand sédentaire,
Lassé de ses calculs, lassé de son comptoir,
D'avance se promet un champêtre manoir,
Rêve ses boulingrins, ses arbres, son bocage,
Et d'un verger futur se peint déjà l'image.
Que dis-je? au doux repos invitant de grands cœurs,
Un jardin quelquefois fut le prix des vainqueurs.
Là le terrible Mars, sans glaive, sans tonnerre,
Las de l'ensanglanter, fertilise la terre;
Au lieu de ses soldats, il compte ses troupeaux:
Au chêne du bocage il suspend ses drapeaux:
Sur ses foudres éteints je vois s'asseoir Pomone;
Palès ceint en riant les lauriers de Bellone;
Et l'airain, désormais fatal aux daims légers,
A rendu les échos aux chansons des bergers.

Tel est Bleinheim, Bleinheim, la gloire de ses maîtres [44],
Plein des pompes de Mars et des pompes champêtres;
En vain ce nom fameux atteste nos revers:
Monument d'un grand homme, il a droit à mes vers.
Si des arts créateurs j'y cherche les prodiges,
Partout l'œil est charmé de leurs brillans prestiges,
Et l'on doute, à l'aspect de ces nobles travaux,
Qui doit frapper le plus, du peuple ou du héros.
Si j'y viens des vieux temps retrouver la mémoire,
Je songe, ô Rosamonde! à ta touchante histoire [45];
De Rose, mieux que toi, qui mérita le nom?
En vain de la beauté le ciel t'avait fait don;
Tendre et fragile fleur, flétrie en ton jeune âge,
Tu ne vécus qu'un jour, ce fut un jour d'orage.
Dans ce nouveau dédale, où te cacha Merlin,

Ta rivale en fureur pénètre, un fil en main.
Et, livrant Rosamonde à sa rage inhumaine,
Ce qui servit l'amour fait triompher la haine.

Ah! malheureux objet et de haine et d'amour,
Tu n'es plus; mais ton ombre habite ce séjour :
Chacun vient t'y chercher de tous les coins du monde.
Chacun grossit de pleurs le puits de Rosamonde;
Ton nom remplit encor ce bosquet enchanté;
Et pour comble de gloire, Addison t'a chanté.
Mais ces tendres amours et ce récit antique,
Qu'ont-ils de comparable au vœu patriotique
Qui, gravé sur l'airain par un don glorieux,
Acquitta de Malbrough les faits victorieux?

Je ne décrirai point ce palais qui présente
La solide beauté de sa masse imposante,
Et promet de porter aux siècles à venir
D'un bienfait immortel l'immortel souvenir;
Ni ces riches tapis où combattent entre elles
La palme de Bleinheim et la palme d'Arbelles;
Ni du triomphateur le bronze colossal,
Du prodige de Rhode audacieux rival;
Ni ce pont, monument de tendresse et de gloire,
Que l'hyménée en deuil offrit à la victoire;
Ce pont digne de Rome, et tel que dans son sein
Aurait pu s'épancher l'urne immense du Rhin.

Ah! dans cette héroïque et riante retraite,
O champs! d'autres beautés frappent votre poète.
Assez long-temps de l'art les fastueux apprêts,
Et le bronze immobile, et les marbres muets,
De tant d'autres vainqueurs furent le prix vulgaire;

Il faut d'autres honneurs à ce foudre de guerre.
Par un don plus nouveau, mais non moins solennel,
Grand comme ses desseins, et comme eux éternel,
La nature elle-même, avec magnificence,
Consacre le bienfait et la reconnaissance :
Dans un jardin superbe, à fêter un héros
Elle-même elle invite et la terre et les flots :
Pour chanter ses exploits les bois ont leurs Orphées ;
Leur ombrage est son dais, leurs festons ses trophées.
Le ciel à son triomphe enchaîne les saisons ;
De leurs fruits tous les ans son char reçoit les dons ;
Tous les ans de leurs fleurs les brillantes prémices
Reviennent de son front parer les cicatrices :
L'été conte à l'été, le printemps au printemps,
Sa journée immortelle et ses faits éclatans :
La veillée en redit l'histoire triomphante :
Le hameau les apprend, la bergère les chante ;
Point de terme au bienfait, un peuple généreux
Paîra le sang du père à ses derniers neveux ;
Et, sur eux étendant sa longue bienfaisance,
Comme le ciel punit, Albion récompense.

Ah ! pour comble d'honneur, puisse un Spencer
[nouveau [16]
Par un chant de famille honorer son tombeau !
Malbrough! Spencer! l'honneur du moderne Elysée!
Malbrough en est l'Achille, et Spencer le Musée ;
Mais, dans la douce paix des bois élysiens,
Malbrough, heureux Bleinheim, regrette encor
[les tiens ;
Tant ce prix glorieux fut cher à sa grande ame !

Vous donc, fiers de leurs noms, vous que leur gloire
[enflamme,
Vous serez dignes d'eux, vous serez les Spencers
Qui chérissent les arts, et commendent aux mers;
Bienfaitrice sévère, Albion vous contemple;
Salaire des vertus, Bleinheim en doit l'exemple :
Oui, s'il ne reproduit un exemple si beau,
Le temple de la gloire en devient le tombeau.
Mais que dis-je? aux talens, au vieil honneur fidèle,
Bleinheim au monde encore en offre le modèle;
L'immortelle Uranie en habite les tours;
Là de plus d'une étoile Herschell traça le cours,
Herschell qui de Newton agrandit l'héritage.
Un jour peut-être, un jour, par un nouvel hommage,
Malbrough, astre nouveau, prendra sa place aux cieux;
Herschell lui marquera son chemin radieux.
Jadis craint sur la terre, aujourd'hui sur les ondes,
Ses feux à nos vaisseaux montreront les deux mondes:
Mais quels lieux verront-ils? quel climat reculé,
Où du fameux Malbrough le nom n'ait pas volé,
Et ne se mêle pas, sur ces plages lointaines,
Aux grands noms des Condés, aux grands noms des
[Turennes ?

A ces noms mon cœur bat, des pleurs mouillent
[mes yeux :
O France! ô doux pays, berceau de nos aïeux!
Si je puis t'oublier, si tu n'as pas sans cesse
Le sujet de mes chants, l'objet de ma tendresse,
Que de te voir jamais je perde le bonheur,
Que mon nom soit sans gloire, et mes chants sans
[honneur!

Adieu, Bleinheim : Chambord à son tour me rappelle,
Chambord qu'obtint, pour prix de sa palme immor-
[telle,
Ce Saxon, ce héros adopté par mon roi,
Par qui Bleinheim peut-être envia Fontenoi.
Là ne s'élèvent point des tours si magnifiques,
D'aussi riches palais, d'aussi vastes portiques :
Mais sa gloire l'y suit; mais à de feints combats
Lui-même, en se jouant, conduit ses vieux soldats.
Tels au bord du Léthé, les héros du vieil âge
De la guerre, dit-on, aiment toujours l'image;
Et, dans ces lieux de paix trouvant les champs de
[Mars,
Dardent encor la lance, et font voler des chars.

CHANT DEUXIÈME.

Oh ! si j'avais ce luth dont le charme autrefois
Entraînait sur l'Hémus les rochers et les bois,
Je le ferais parler ; et sur les paysages
Les arbres tout à coup déploîraient leurs ombrages,
Le chêne, le tilleul, le cèdre et l'oranger,
En cadence viendraient dans mes champs se ranger.
Mais l'antique harmonie a perdu ses merveilles :
La lyre est sans pouvoir, les rochers sans oreilles ;
L'arbre reste immobile aux sons les plus flatteurs,
Et l'art et le travail sont les seuls enchanteurs.

Apprenez donc de l'art quel soin et quelle adresse
Prête aux arbres divers la grace ou la richesse.

Par ses fruits, pas ses fleurs, par son beau vêtement,
L'arbre est de nos jardins le plus bel ornement :
Pour mieux plaire à nos yeux combien il prend de formes !
Là s'étendent ses bras pompeusement informes ;
Sa tige ailleurs s'élance avec légèreté.
Ici j'aime sa grace, et là sa majesté :
Il tremble au moindre souffle, ou contre la tempête
Raidit son tronc noueux et sa robuste tête ;
Rude ou poli, baissant ou dressant ses rameaux,
Véritable Protée entre les végétaux,
Il change incessamment, pour orner la nature,
Sa taille, sa couleur, ses fruits et sa verdure.

Ces effets variés sont des trésors de l'art,
Que le goût lui défend d'employer au hasard.

Des divers plans encor la forme et l'étendue
Sous des aspects divers viennent charmer la vue.
Tantôt un bois profond, sauvage, ténébreux,
Epanche une ombre immense; et tantôt, moins
[nombreux,
Un plant d'arbres choisis forme un riant bocage:
Plus loin, distribués dans un frais paysage,
Des pourpres élégans frappent l'œil enchanté;
Ailleurs, se confiant à sa propre beauté,
Un arbre seul se montre, et seul orne la terre.
Tels, si la paix des champs peut rappeler la guerre,
Une nombreuse armée étale à nos regards
Des bataillons épais, des pelotons épars;
Et là, fier de sa force et de sa renommée,
Un héros seul avance, et vaut seul une armée.
Tous ces plants différens suivent diverses lois.

Dans les jardins de l'art, notre luxe autrefois
Des arbres isolés dédaignait la parure:
Ils plaisent aujourd'hui dans ceux de la nature.
Par un caprice heureux, par de savans hasards,
Leurs plants désordonnés charmeront nos regards.
Qu'ils diffèrent d'aspect, de forme, de distance!
Que toujours la grandeur, ou du moins l'élégance,
Distingue chaque tige, ou que l'arbre honteux
Se cache dans la foule et disparaisse aux yeux.
Mais lorsqu'un chêne antique, ou lorsqu'un viel érable,
Patriarche des bois, lève un front vénérable,
Que toute sa tribu, se rangeant à l'entour,

S'écarte avec respect, et compose sa cour;
Ainsi l'arbre isolé plaît aux champs qu'il décore.

Avec bien plus de choix et plus de goût encore
Les groupes offriront mille tableaux heureux.
D'arbres plus ou moins forts, et plus ou moins
[nombreux,
Formez leur masse épaisse, ou leurs touffes légères :
De loin l'œil aime à voir tout ce peuple de frères.
C'est par eux que l'on peut varier ses dessins,
Rapprocher, et tantôt repousser les lointains,
Réunir, séparer, et sur les paysages
Etendre ou replier le rideau des ombrages.
Vos groupes sont formés : il est temps que ma voix
A connaître un peu d'art accoutume les bois.

Bois augustes, salut! Vos voûtes poétiques
N'entendent plus le barde et ses affreux cantiques;
Un délire plus doux habite vos déserts;
Et vos antres encor nous instruisent en vers.
Vous inspirez les miens, ombres majestueuses!
Souffrez donc qu'aujourd'hui mes mains respectueu-
[ses
Viennent vous embellir, mais sans vous profaner;
C'est de vous que je veux apprendre à vous orner.

Les bois peuvent s'offrir sous des aspects sans nombre;
Ici des troncs pressés rembruniront leur ombre;
Là de quelques rayons égayant ce séjour,
Formez un doux combat de la nuit et du jour;
Plus loin, marquant le sol de leurs feuilles légères,
Quelques arbres épars joûront dans les clairières,
Et, flottant l'un vers l'autre, et n'osant se toucher,
Paraîtront à la fois se fuir et se chercher.

Ainsi le bois par vous perd sa rudesse austère;
Mais n'en détruisez pas le grave caractère :
De détails trop fréquens, d'objets minutieux,
N'allez pas découper son ensemble à nos yeux;
Qu'il soit un, simple et grand, et que votre art lui
[laisse,
Avec toute sa pompe, un peu de sa rudesse.
Montrez ces troncs brisés; je veux des noirs torrens
Dans les creux des ravins suivre les flots errans.
Du temps, des eaux, de l'air, n'effacez point la trace;
De ces rochers pendans respectez la menace;
Et qu'enfin dans ces lieux empreints de majesté
Tout respire une mâle et sauvage beauté.

Mais tel est des humains l'instinct involontaire;
Le désert les effraie. En ce bois solitaire
Placez donc, s'il se peut, pour consoler le cœur,
L'asile du travail ou celui du malheur.

Il est des temps affreux, où des champs de leurs pères;
Des proscrits sont jetés aux terres étrangères :
Ah ! plaignez leur destin, mais félicitez-vous;
De vos riches tableaux le tableau le plus doux,
A ces infortunés vous le devez peut-être !
Que dans l'immensité de votre enclos champêtre
Un coin leur soit gardé; donnez à leurs debris,
Au fond de vos forêts, de tranquilles abris;
A vos palais pompeux opposez leurs cabanes;
Peuplés par eux, vos biens ne seront plus profanes,
Et leur touchant aspect consacrera ces lieux.
Mais surtout, si l'exil de leur cloître pieux
A banni ces reclus qui sous des lois austères

Dérobent aux humains leurs tourmens volontaires,
Ces enfans de Bruno, ces enfans de Rancé,
Qui tous, morts au présent, expiant le passé,
Entre le repentir et la douce espérance,
Vers un monde à venir prennent leur vol immense,
Accueillez leur malheur, et que sous d'humbles toits,
Paisible colonie, ils habitent vos bois.
A peine on aura su le sort qui les exile,
Vos soins hospitaliers, et leur modeste asile,
Des hameaux d'alentour femmes, enfans, vieillards,
Vers ces hôtes sacrés courront de toutes parts;
La richesse y viendra visiter l'indigence;
L'orgueil, l'humilité, le plaisir, la souffrance:
Vous-même, abandonnant pour leurs âpres forêts
Et vos salons dorés, et vos ombrages frais,
Viendrez au milieu d'eux dans une paix profonde
Désenchanter vos cœurs des voluptés du monde;
Loin de ce monde où règne un air contagieux,
Vous aimerez ce bois sombre et religieux,
Ses pâles habitans, leur rigide abstinence,
Leur saint recueillement, leur éternel silence,
Et, la bêche à la main, la pénitence en deuil,
Anticipant la mort, et creusant son cercueil.
La terre sentira leur présence féconde:
Pour vous, pour vos moissons, vers le maître du monde
Ils lèveront leurs mains; vous devrez à leurs vœux
Et les biens d'ici-bas, et les trésors des cieux;
Et, lorsqu'à la lueur des lampes sépulcrales,
De silences profonds coupés par intervalles,
Du sein de la forêt leurs nocturnes concerts
En sons lents et plaintifs monteront dans les airs,
Peut-être à ces accens vous trouverez des charmes;

Vous envîrez leurs pleurs, vous y joindrez vos lar-
[mes;
Et, le corps sur la terre, et l'esprit dans le ciel,
Vos vœux iront ensemble aux pieds de l'Eternel.
Aninsi votre forêt prend un aspect moins rude;
Vous charmez son effroi, peuplez sa solitude,
Animez son silence, et goûtez à la fois
Les charmes d'un bienfait et le charme des bois;
Mais sans nuire à sa pompe égayez sa tristesse.

Le bocage, moins fier, avec plus de mollesse
Déploie à nos regards des tableaux plus rians,
Veut un site agréable et des contours lians,
Fuit, revient, et s'égare en routes sinueuses,
Promène entre des fleurs des eaux voluptueuses;
Et j'y crois voir encore, ivre d'un doux loisir,
Epicure dicter les leçons du plaisir.

Mais c'est peu qu'en leur sein les bois ou le bocage
Renferment leur richesse élégante ou sauvage;
Dans l'art d'orner les champs, comme dans nos écrits,
A la variété le goût donne le prix:
Cette variété, séduisante déesse,
Qui, flattant de nos cœurs l'inconstante faiblesse,
Un prisme dans les mains, colore l'univers,
Et fait, d'un seul tableau, mille tableaux divers.
Dans vos heureux travaux rendez-lui donc hommage;
Le chef-d'œuvre des dieux vous en offre l'image.
Regardez cette tête où la divinité
Semble imprimer ses traits; quelle variété!
Des sentimens du cœur majestueux théâtre,
Le front s'épanouit en ovale d'albâtre,
Et, doublant son éclat par un contraste heureux,

S'entoure et s'embellit de l'ombre des cheveux :
L'œil ardent réunit des faisceaux de lumière;
Deux noirs sourcils en arc protègent sa paupière ;
Et la lèvre, où s'empreint la rougeur du corail,
De la blancheur des dents relève encor l'émail;
Le nez, dans sa longueur dessinant le visage,
Par une ligne droite avec art le partage,
Tandis que, déployant ses contours gracieux,
La joue au teint vermeil s'arrondit à nos yeux.
Voyez le pied, la main, dont la structure étale
De ses doigts variés la longueur inégale;
Voilà votre modèle. Heureux imitateur,
Suivez dans ses dessins la main du Créateur;
Et d'objets en objets promené dans l'espace,
Que l'œil toujours jouisse, et jamais ne se lasse.

N'allez donc pas, des bois symétrisant les bords,
D'un coup d'œil uniforme attrister les dehors.
Que vos murs de verdure et vos tristes charmilles
Ne cachent point aux yeux leurs nombreuses famil-
[les :
Je veux les voir; je veux, dans ces bocages verts,
Sous leurs divers aspects voir ces arbres divers :
Les uns tout vigoureux et tout frais de jeunesse,
D'autres tout décrépits, tout noueux de vieillesse;
Ceux-ci rampans, ceux-là, fiers tyrans des forêts,
Des tributs de la séve épuisant leurs sujets :
Vaste scène où des mœurs, de la vie et des âges,
L'esprit avec plaisir reconnaît les images.

Près de ces grands effets, que sont ces verts remparts
Dont la forme importune attriste les regards,
Forme toujours la même, et jamais imprévue?

Riche variété, délices de la vue,
Accours; viens rompre enfin l'insipide niveau,
Brise la triste équerre et l'ennuyeux cordeau.
Par un mélange heureux de golfes, de saillies,
Les lisières des bois veulent être embellies.
L'œil, qui des plants tracés par l'uniformité
Se fatigue et s'élance à leur extrémité,
Se plaît à parcourir, dans sa vaste étendue,
De ces bords ondoyans la forme inattendue;
Il s'égare, il se joue en ces replis nombreux;
Tour à tour il s'enfonce, il ressort avec eux;
Sur les tableaux divers que leur chaîne compose,
De distance en distance avec plaisir repose:
Le bois s'en agrandit, et, dans ses longs retours,
Varie à chaque pas son charme et ses détours.
Dessinez donc sa forme, et d'abord qu'on choisisse
Les arbres dont le goût prescrit le sacrifice:
Mais ne vous hâtez point; condamnez à regret,
Avant d'exécuter un rigoureux arrêt.
Ah! songez que du temps ils ont le lent ouvrage,
Que tout votre or ne peut racheter leur ombrage,
Que de leur frais abri vous goûtiez la douceur.

Quelquefois cependant un ingrat possesseur,
Sans besoin, sans remords, les livre à la cognée.
Renversés sur le sein de la terre indignée,
Ils meurent: de ces lieux s'exilent pour toujours
La douce rêverie et les discrets amours.
Ah! par ces bois sacrés dont le feuillage sombre
Aux danses du hameau prêta souvent son ombre;
Par ces dômes touffus qui couvraient vos aïeux,
Profanes! respectez ces troncs religieux;

Et, quand l'âge leur laisse une tige robuste,
Gardez-vous d'attenter à leur vieillesse auguste!
Trop tôt le jour viendra que ces bois languissans,
Pour céder leur empire à de plus jeunes plants,
Tomberont sous le fer, et de leur tête altière
Verront l'antique honneur flétri dans la poussière!

O Versaille! ô regrets! ô bosquets ravisssans!
Chefs-d'œuvre d'un grand roi, de LeNôtre et des ans!
La hache est à vos pieds, et votre heure est venue.
Ces arbres, dont l'orgueil s'élançait dans la nue,
Frappés dans leur racine et balançant dans l'air
Leurs superbes sommets ébranlés par le fer,
Tombent, et de leurs troncs jonchent au loin ces routes
Sur qui leurs bras pompeux s'arrondissaient en voûtes:
Ils sont détruits ces bois dont le front glorieux
Ombrageait de Louis le front victorieux;
Ces bois où, célébrant de plus douces conquêtes,
Les arts voluptueux multipliaient les fêtes!
Amour, qu'est devenu cet asile enchanté
Qui vit de Montespan soupirer la fierté?
Qu'est devenu l'ombrage où, si belle et si tendre,
A son amant, surpris et charmé de l'entendre,
La Valière apprenait le secret de son cœur,
Et, sans se croire aimée, avouait son vainqueur?
Tout périt, tout succombe: au bruit de ce ravage
Voyez-vous point s'enfuir les hôtes du bocage?
Tout ce peuple d'oiseaux, fiers d'habiter ces bois,
Qui chantaient leurs amours dans l'asile des rois,
S'exilent à regret de leurs berceaux antiques.
Ces dieux, dont le ciseau peupla ces verts portiques,
D'un voile de verdure autrefois habillés,

Tout honteux aujourd'hui de se voir dépouillés,
Pleurent leur doux ombrage; et, redoutant la vue,
Vénus même une fois s'étonna d'être nue.
Croissez, hâtez votre ombre, et repeuplez ces champs,
Vous, jeunes arbrisseaux : et vous, arbres mourans,
Consolez-vous ! témoins de la faiblesse humaine,
Vous avez vu périr et Cornéille et Turenne :
Vous comptez cent printemps, hélas! et nos beaux jours
S'envolent les premiers, s'envolent pour toujours.

Mais, tandis que ma voix déplorait ces ravages,
Quel bruit vient consoler l'ami des vieux ombrages?
Que béni soit ton art, toi, qui dans leur langueur
Sus des plants décrépits ranimer la vigueur!
A peine un frais enduit couvre un bois sans écorce,
Le suc régénéré reprend toute sa force;
Il court, il pousse en l'air de nouveaux rejetons;
Rend aux bosquets leur ombre, au printemps ses fes-
[tons :
Des arbres long-temps nus admirent leur parure;
Leur front chauve a repris sa verte chevelure,
Et joint avec orgueil, grace à tes soins puissans,
Le charme du jeune âge, et l'honneur des vieux ans.

Heureux donc qui jouit d'un bois formé par l'âge;
Mais plus heureux celui qui créa son bocage,
Ces arbres dont le temps prépare la beauté;
Il dit comme Cyrus : « C'est moi qui les plantai. »
De leur premier printemps il goûte les délices,
De leur premier bouton il bénit les prémices.
Ainsi naquit Pearfield : tel de ces bois nouveaux
Le feuillage naissant se pencha sur les eaux;

Telle, au sortir des mains dont est sorti le monde,
Jadis Eve se vit, et s'admira dans l'onde,
Le jeune plant courut ombrager les vallons,
Habiller les rochers, et flotter sur les monts;
Et, fier de sa beauté, content de son ouvrage,
Son heureux créateur rêva sous son ombrage.

Au lieu de vous traîner sur les dessins d'autrui,
Voulez-vous donc créer et jouir comme lui?
Suspendez vos travaux impatiens d'éclore :
Méditez-les long-temps, méditez-les encore :
Tel qu'un peintre, arrêtant les indiscrets pinceaux,
D'avance en sa pensée ébauche ses tableaux;
Ainsi de vos dessins méditez l'ordonnance.
Des sites, des aspects, connaissez la puissance,
Et le charme des bois aux coteaux suspendus,
Et la pompe des bois dans la plaine étendus.

Ainsi que les couleurs et les formes amies,
Connaissez les couleurs, les formes ennemies.
Le frêne aux longs rameaux dans les airs élancés
Repousserait le saule aux longs rameaux baissés ;
Le vert du peuplier combat celui du chêne :
Mais l'art industrieux peut adoucir leur haine,
Et, de leur union, médiateur heureux,
Un arbre mitoyen les concilie entre eux.
Ainsi, par une teinte avec art assortie,
Vernet de deux couleurs éteint l'antipathie.
Tu connus ce secret, ô toi dont le coteau [2],
Dont la verte *Colline* offre un si doux tableau,
Qui, des bois par degrés nuançant la verdure,
Surpassas le Lorrin, et vainquis la nature.

Toi qui, de ce bel art nous enseignant les lois,
As donné le précepte et l'exemple à la fois,
Ah! puisses-tu long-temps jouir de tes ouvrages,
Et garder dans ton cœur la paix de tes ombrages!
Je ne sais quel instinct me dit que quelque jour,
Entraîné malgré toi de tes champs à la cour,
Tes mains cultiveront une plante plus chère.
Puisse être cet enfant l'image de son père!
Et que jamais n'arrive à cette tendre fleur
Le souffle de la haine et le vent du malheur!
Achève cependant d'embellir tes bocages.

Et vous qu'il instruisit dans l'art des paysages,
Observez comme lui tous ces différens verts,
Plus sombres ou plus gais, plus foncés ou plus clairs.
Remarquez-les surtout, lorsque le pâle automne,
Près de la voir flétrie, embellit sa couronne;
Que de varieté! que de pompe et d'éclat!
Le pourpre, l'orangé, l'opale, l'incarnat,
De leurs riches couleurs étalent l'abondance.
Hélas! tout cet éclat marque leur décadence.
Tel est le sort commun. Bientôt les aquilons
Des dépouilles des bois vont joncher les vallons:
De moment en moment la feuille sur la terre
En tombant interrompt le rêveur solitaire.
Mais ces ruines même ont pour moi des attraits.
Là si mon cœur nourrit quelques profonds regrets,
Si quelque souvenir vient rouvrir ma blessure,
J'aime à mêler mon deuil au deuil de la nature;
De ces bois desséchés, de ces rameaux flétris,
Seul, errant, je me plais à fouler les débris.
Ils sont passés les jours d'ivresse et de folie.

Viens, je me livre à toi, tendre mélancolie;
Viens, non le front chargé de nuages affreux
Dont marche enveloppé le chagrin ténébreux,
Mais l'œil demi-voilé, mais telle qu'en automne
A travers des vapeurs un jour plus doux rayonne;
Viens, le regard pensif, le front calme, et les yeux
Tout prêts à s'humecter de pleurs délicieux.

Ainsi je nourrissais mes tristes rêveries,
Quand de mille arbrisseaux les familles fleuries
Tout à coup m'ont offert leur plant voluptueux :
Adieu, vastes forêts, cèdres majestueux,
Adieu, pompeux ormeaux, et vous, chênes augustes.
Moins fiers, plus élégans, ces modestes arbustes
M'appellent à leur tour. Venez, peuple enchanteur!
Vous êtes la nuance entre l'arbre et la fleur;
De vos traits délicats venez orner la scène.
Oh! que si, moins pressé du sujet qui m'entraîne,
Vers le but qui m'attend je ne hâtais mes pas,
Que j'aurais de plaisir à diriger vos bras!
Je vous reproduirais sous cent formes fécondes;
Ma main sous vos berceaux ferait rouler les ondes;
En dômes, en lambris j'unirais vos rameaux;
Mollement enlacés autour de ces ormeaux,
Vos bras serpenteraient sur leur robuste écorce,
Emblème de la grace unie avec la force :
Je fondrais vos couleurs, et du blanc le plus pur,
Du plus tendre incarnat jusqu'au plus sombre azur,
De l'œil rassasié variant les délices,
Vos panaches, vos fleurs, vos boules, vos calices,
A l'envi s'uniraient dans mes brillans travaux,
Et Van-Huysum lui-même envîrait mes tableaux.

Pour vous, à qui le ciel prodigua leur richesse,
Ménagez avec art leur pompe enchanteresse;
Partagez aux saisons leurs brillantes faveurs;
Que chacun, apportant ses parfums, ses couleurs,
Reparaisse à son tour, et qu'au front de l'année
Sa guirlande de fleurs ne soit jamais fanée.
Ainsi votre jardin varie avec le temps :
Tout mois a ses bosquets, tout bosquet son printemps;
Printemps bientôt flétri! Toutefois votre adresse
Peut consoler encor de sa courte richesse.
Que par de soins prudens tous ces arbres plantés,
Quand ils seront sans fleurs, ne soient pas sans beauté :
Ainsi l'adroite Eglé, prolongeant son empire,
Au déclin des beaux ans sait encor nous séduire.

Le ciel même, malgré l'inclémence de l'air,
N'a pas de tous ses dons déshérité l'hiver.
Alors, des vents jaloux défiant les outrages,
Plusieurs arbres encor retiennent leurs feuillages.
Voyez l'if et le lierre, et le pin résineux,
Le houx luisant, armé de ses dards épineux;
Et, du laurier divin l'immortelle verdure,
Dédommager la terre et venger la nature;
Voyez leurs fruits de pourpre et leurs glands de corail,
Au vert de leurs rameaux mêler un vif émail :
Au milieu des champs nus leur parure m'enchante,
Et, plus inespérée, en paraît plus touchante.
De vos jardins d'hiver qu'ils ornent le séjour,
Là vous venez saisir les rayons d'un beau jour;
Là l'oiseau, quand la terre ailleurs est dépouillée,
Vole, et s'égaie encor sous la verte feuillée,
Et, trompé par les lieux, ne connaît plus les temps,

Croit revoir les beaux jours, et chante le printemps.

Toutefois de vos plants quels que soient les prodiges,
L'habitude souvent en détruit les prestiges,
Et le triste dégoût les voit sans intérêt.
N'est-il pas des moyens dont le charme secret
Vous rende leur beauté toujours plus attachante ?

Oh! combien des Lapons l'usage heureux m'enchante!
Qu'ils savent bien tromper leurs hivers rigoureux!
Nos superbes tilleuls, nos ormeaux vigoureux,
De ces champs ennemis redoutent la froidure:
De quelques noirs sapins l'indigente verdure
Par intervalle à peine y perce les frimas :
Mais le moindre arbrisseau qu'épargnent ces climats,
Par des charmes plus doux, à leurs regards sait plaire;
Planté pour un ami, pour un fils, pour un père,
Pour un hôte qui part emportant leurs regrets,
Il en reçoit le nom, le nom cher à jamais.

Vous, dont un ciel plus pur éclaire la patrie,
Vous pouvez imiter cette heureuse industrie :
Elle aimera tout ; vos arbres, vos bosquets
Dès lors ne seront plus ni déserts, ni muets;
Il seront habités de souvenirs sans nombre,
Et vos amis absens embelliront leur ombre.

Qui vous empêche encor, quand les bontés des dieux
D'un enfant désiré comblent enfin vos vœux,
De consacrer ce jour par les tiges naissantes
D'un bocage, d'un bois?... Mais, tandis que tu chantes,
Muse, quels cris dans l'air s'élancent à la fois?
Il est né l'héritier du sceptre de nos rois!

Il est né! dans nos murs, dans nos champs, sur les ondes,
Nos foudres triomphans l'annoncent aux deux mondes.
Pour parer son berceau, c'est trop peu que de fleurs;
Apportez les lauriers, les palmes des vainqueurs.
Qu'à ses premiers regards brillent des jours de gloire;
Qu'il entende en naissant l'hymne de la victoire;
C'est la fête qu'on doit au pur sang des Bourbons.

Et toi, par qui le ciel nous fit cet heureux don,
Toi, qui, le plus beau nœud, la chaîne la plus chère,
Des Germains, des Français, d'un époux et d'un frère,
Les unis comme on voit de deux pompeux ormeaux
Une guirlande en fleurs enchaîner les rameaux :
Sœur, mère, épouse auguste, enfin la destinée
Joint au deuil du trépas les fruits de l'hyménée;
Et, mêlant dans tes yeux les larmes et les ris,
Quand tu perds une mère, elle te donne un fils.
D'autres, dans les transports que ce beau jour inspire,
Animeront la toile, ou le marbre, ou la lyre;
Moi, l'humble ami des champs, j'irai dans ce séjour
Où Flore et les Zéphirs composent seuls ta cour;
J'irai dans Trianon, là pour unique hommage,
Je consacre à ton fils des arbres de son âge,
Un bosquet de son nom. Ce simple monument,
Ces tiges, de tes bois le plus cher ornement,
Tes yeux les verront croître, et, croissant avec elles,
Ton fils viendra chercher leurs ombres fraternelles.

Enfin vous jouissez; et le cœur et les yeux
Chérissent de vos bois l'abri délicieux.
Au plaisir voulez-vous unir encor la gloire?
Voulez-vous de votre art remporter la victoire?

Déjà de nos jardins heureux décorateur,
Ajoutez à ces noms le nom du créateur.
Voyez comme en secret la nature fermente,
Quel besoin d'enfanter sans cesse la tourmente.
Et vous ne l'aidez pas! Qui sait dans son trésor
Quels biens à l'industrie elle réserve encor?
Comme l'art à son gré guide le cours de l'onde,
Il peut guider la sève; à sa liqueur féconde
Montrez d'autres chemins, ouvrez d'autres canaux;
Dans vos champs, enrichis par des hymens nouveaux,
Des sucs vierges encor essayez le mélange;
De leurs dons mutuels favorisez l'échange.
Combien d'arbres, de fruits, de plantes et de fleurs,
Dont l'art changea le goût, les parfums, les couleurs!
La pêche a dû sa gloire à ces métamorphoses.
D'un triple diadème ainsi brillent les roses;
De son panache ainsi l'œillet s'enorgueillit.
Osez: Dieu fit le monde, et l'homme l'embellit.

Que si vous n'osez pas essayer ces conquêtes,
Combien sous d'autres cieux de richesses sont prêtes!
Usurpez ces trésors. Ainsi le fier Romain,
Et ravisseur plus juste, et vainqueur plus humain,
Conquit des fruits nouveaux, porta dans l'Ausonie
Le poirier de Damas, l'abricot d'Arménie,
Le prunier des Gaulois, tant d'autres fruits divers:
C'est ainsi qu'il fallait s'asservir l'univers.
Quand Lucullus vainqueur triomphait de l'Asie,
L'airain, le marbre et l'or, frappaient Rome éblouie;
Le sage dans la foule aimait à voir ses mains
Porter le cerisier en triomphe aux Romains.
Et ces mêmes Romains, n'ont-ils pas vu nos pères,

En bataillons armés, sous des cieux plus prospères,
Aller chercher la vigne, et vouer à Bacchus
Leurs étendards rougis du nectar des vaincus?
Du fruit de leurs exploits leurs troupes échauffées
Rapportaient, en chantant, ces précieux trophées:
Du pampre triomphal ils couronnaient leurs fronts;
Le pampre sur leurs dards s'élançait en festons.
Tel revint sur son char le dieu vainqueur du Gange:
Les vallons, les coteaux célébraient la vendange;
Et partout où coula le nectar enchanté
Coururent les plaisirs, l'audace et la gaîté.

Enfans de ces Gaulois, imitons nos ancêtres,
Disputons, enlevons ces dépouilles champêtres.
Voyez dans ces jardins, fiers de se voir soumis
A la main qui porta le sceptre de Thémis,
Le sang des Lamoignons, l'éloquent Malhesherbes
Enrichir notre sol de cent tiges superbes,
Nourrissons inconnus de vingt climats divers,
De la cime des monts, de la rive des mers.
Je voyage entouré de leur foule choisie,
D'Amérique en Europe, et d'Afrique en Asie:
Tous, parmi nos vieux plants charmés de se ranger,
Chérissent notre ciel; et l'heureux étranger,
Des bords qu'il a quittés reconnaissant l'ombrage,
Doute de son exil à leur touchante image,
Et d'un doux souvenir sent son cœur attendri.

Je t'en prends à témoin, jeune Potaveri [3].
Des champs d'O-Taïti, si chers à son enfance,
Où l'amour sans pudeur n'est pas sans innocence [4],
Ce sauvage ingénu, dans nos murs transporté,

Regrettait dans son cœur sa douce liberté,
Et son île riante, et ses plaisirs faciles.
Ebloui, mais lassé de l'éclat de nos villes,
Souvent il s'écriait : «Rendez-moi mes forêts !»
Un jour, dans ces jardins où Louis, à grands frais,
Des quatre points du monde en un seul lieu rassemble
Ces peuples végétaux surpris de croître ensemble,
Qui, changeant à la fois de saison et de lieu,
Viennent tous à l'envi rendre hommage à Jussieu,
L'Indien parcourait leurs tribus réunies,
Quand tout à coup, parmi ces vertes colonies,
Un arbre qu'il connut dès ses plus jeunes ans
Frappe ses yeux : soudain avec des cris perçans
Il s'élance, il l'embrasse, il le baigne de larmes,
Le couvre de baisers. Mille objets pleins de charmes,
Ces beaux champs, ce beau ciel, qui le virent heureux,
Le fleuve qu'il fendait de ses bras vigoureux,
La forêt dont ses traits perçaient l'hôte sauvage,
Ces bananiers chargés et de fruits et d'ombrage,
Et le toit paternel, et les bois d'alentour,
Ces bois qui répondaient à ses doux chants d'amour,
Il croit les voir encore, et son ame attendrie
Du moins pour un instant retrouva sa patrie.

Quels que soient vos bosquets, vos bois et vos vergers,
Enfans de votre sol ou des champs étrangers,
L'art brillant des jardins, s'il veut long-temps nous [plaire,
Exige encor de vous un soin plus nécessaire.
Quelquefois, en plantant, des artistes sans art
Entre eux et la campagne élèvent un rempart;
Leurs arbres sont un voile, et non une parure :

Vous, sachez avec goût disposer leur verdure;
Que vos arbres divers, adroitement plantés,
Des plus vastes lointains vous livrent les beautés;
Par elle de vos parcs augmentez l'étendue,
Possédez par les yeux, jouissez par la vue.
Eh! qui peut dédaigner ces aspects abondans
En tableaux variés, en heureux accidens!
Par eux l'œil est charmé, la campagne est vivante.

Là d'un chemin public c'est la scène mouvante:
C'est le bœuf matinal que suit le soc tranchant;
C'est le fier cavalier qui, distrait en marchant,
Du coursier, dont sa main abandonnait l'allure,
A l'aspect d'un passant relève l'encolure;
C'est le piéton modeste, un bâton à la main,
A qui la rêverie abrège le chemin;
C'est le pas grave et lent de la riche fermière;
C'est le pas leste et vif de la jeune laitière,
Qui, l'habit retroussé, le corps droit, va trottant,
Son vase en équilibre, et chemine en chantant:
C'est le lourd chariot, dont la marche bruyante
Fait crier le pavé sous sa charge pesante;
Le char léger du fat, qui vole en un instant
De l'ennui qui le chasse à l'ennui qui l'attend.

Regardez ce moulin, où tombent en cascades
Sur l'arbre de Cérès les ondes des naïades;
Tandis qu'au gré d'Eole, un autre avec fracas
Tourne en cercle sans fin ses gigantesques bras.

Plus loin, c'est un vieux bourg que des bois envi-
[ronnent:
Là de leurs longs créneaux les cités se couronnent,

Et le clocher, où plane un coq audacieux,
Court en sommet aigu se perdre dans les cieux.

Plus heureux si de loin commande au paysage
Quelque temple fameux, monument du vieil âge,
Dont les royales tours se prolongent dans l'air;
Royaumont, Saint-Denis,ou le vieux Westminster,
Où dorment confondus le guerrier, le poète,
Les grands hommes d'état, et Chatham à leur tête;
L'éloquent Westminster, où tout parle à l'orgueil
De grandeur, de néant, et de gloire, et de deuil.

Oublîrai-je ce fleuve, et ses bords, et ses îles?
Et, si la vaste mer entoure vos asiles,
Quel tableau peut valoir son courroux,son repos,
Et ces vaisseaux lointains qui volent sur les flots?

Ô Nice! heureux séjour, montagnes renommées,
De lavande, de tyhm, de citron parfumées;
Que de fois sous tes plants d'oliviers toujours verts,
Dont la pâleur s'unit au sombre azur des mers,
J'égarai mes regards sur ce théâtre immense!
Combien je jouissais! soit que l'onde en silence
Mollement balancée, et roulant sans efforts,
D'une frange d'écume allât ceindre ses bords;
Soit que son vaste sein se gonflât de colère;
J'aimais à voir le flot, d'abord ride légère,
De loin blanchir, s'enfler, s'allonger et marcher,
Bondir tout écumant de rocher en rocher;
Tantôt se déployer comme un serpent flexible,
Tantôt, tel qu'un tonnerre avec un bruit horrible,
Précipiter sa masse, et de ses tourbillons
Dans les rocs caverneux engloutir les bouillons.

Ce mouvement, ce bruit, cette mer turbulente,
Roulant, montant, tombant en montagne écumante,
Enivraient mon esprit, mon oreille, mes yeux ;
Et le soir me trouvait immobile en ces lieux.

Donc, si ce grand spectacle entoure vos domaines,
Montrez, mais variez ces magnifiques scènes :
Ici que la mer brille à travers les rameaux ;
Là, dans l'enfoncement de ces profonds berceaux,
Comme au bout d'un long tube, une voûte la montre;
Au détour d'un bosquet ici l'œil la rencontre,
La perd encore; enfin la vue en liberté
Tout à coup la découvre en son immensité.

Sur ces aspects divers fixez l'œil qui s'égare ;
Mais, il faut l'avouer, c'est d'une main avare
Que les hommes, les arts, la nature et le temps,
Sèment autour de nous de riches accidens.

O plaines de la Grèce! ô champs de l'Ausonie!
Lieux toujours inspirans, toujours chers au génie!
Que de fois arrêté dans un bel horizon,
Le peintre voit, s'enflamme, et saisit son crayon ;
Dessine ces lointains, et ces mers, et ces îles,
Ces ports, ces monts brûlans et devenus fertiles ;
Des laves de ces monts encor tout menaçans,
Sur des palais détruits d'autres palais naissans,
Et, dans ce long tourment de la terre et de l'onde,
Un nouveau monde éclos des débris du vieux monde!

Hélas ! je n'ai point vu ce séjour enchanté,
Ces beaux lieux où Virgile a tant de fois chanté ;
Mais j'en jure et Virgile et ses accords sublimes,
J'irai ! de l'Apennin je franchirai les cimes ;

J'irai, plein de son nom, plein de ses vers sacrés,
Les lire aux mêmes lieux qui les ont inspirés.

Vous, au lieu des beautés qu'étalent ces rivages,
N'avez-vous au dehors que de froids paysages?
Formez-vous au dedans un asile enchanteur;
Tel le sage dans lui sait trouver son bonheur.
A vos scènes donnez l'air piquant du mystère :
Que votre art les promette, et que l'œil les espère[5].
Promettre, c'est donner; espérer, c'est jouir.

D'un vain luxe non plus n'allez pas m'éblouir.
L'utile a sa beauté, gardez-vous de l'exclure.
La richesse du luxe appauvrit la nature :
Ses plants infructueux un moment flattent l'œil;
Mais Vertumne et Palès, exilés par l'orgueil,
Maudissent ces bosquets et ces fleurs inutiles,
De leur fécond domaine usurpateurs stériles;
Bientôt le soc vengeur y revient sur leurs pas,
Et Cérès en triomphe a repris ses états.

Plantez donc pour cueillir. Que la grappe pendante,
La pêche veloutée, et la poire fondante,
Tapissant de vos murs l'insipide blancheur,
D'un suc délicieux vous offrent la fraîcheur :
Que sur l'ognon du Nil, et sur la verte oseille,
En globes de rubis descende la groseille;
Que l'arbre offre à vos mains la pomme au teint [vermeil,
Et l'abricot doré par les feux du soleil.
A côté de vos fleurs, aimez à voir éclore,
Et le chou panaché que la pourpre colore,
Et les navets sucrés que Freneuse a nourris,

Pour qui mon dur censeur m'accusa de mépris.
Ma muse aux dieux des champs ne fit point cette injure.
Hôte aimable des bois, ami de la nature,
L'art des vers orne tout, et ne dédaigne rien;
Tout plaît mis à sa place : aussi gardez-vous bien
D'imiter le faux goût qui mêle en son ouvrage
L'inculte, l'élégant, le peigné, le sauvage;
Que tout soit près de vous, fraîcheur, graces, attraits;
Et qu'ailleurs, au hasard désordonnant ses traits,
La nature reprenne une marche plus fière.

Enfin, pour vous donner un conseil moins vulgaire,
Toujours l'art de planter ne dicte pas des lois
Pour les vergers du sage, et les jardins des rois.

Il est des lieux publics où le peuple s'assemble,
Charmé de voir, d'errer et de jouir ensemble;
Tant l'instinct social dans ses nobles désirs
Veut comme ses travaux partager ses plaisirs!
Là nos libres regards ne souffrent point d'obstacle.
Ils veulent embrasser tout ce riche spectacle;
Ces panaches flottans, ces perles, ces rubis,
L'orgueil de la coiffure et l'éclat des habits;
Ces voiles, ces tissus, ces étoffes brillantes,
Et leurs reflets changeans, et leurs pompes mouvantes:
Tels, si dans ces jardins où la fable autrefois
A caché des héros, des belles et des rois,
Dans la tige des lis, des œillets et des roses,
Les dieux mettaient un terme à leurs métamorphoses,
Tout à coup nous verrions, par un contraire effet,
S'animer, se mouvoir l'hyacinthe et l'œillet,
Le lis en blancs atours, la jonquille dorée,

Et la tulipe errante en robe bigarrée.
Tels nous plaisent ces lieux ; aux champs élysiens
Tel Paris réunit ses nombreux citoyens ;
Au retour du printemps, tels viennent se confondre
Au parc de Kensington les fiers enfans de Londre ;
Vaste et brillante scène, où chacun est acteur,
Amusant, amusé, spectacle et spectateur.

Muse, quitte un instant les rives paternelles ;
Revole vers ces lieux que tu pris pour modèles :
Chante ce Kensington qui retrace à la fois
Et la main de Le Nôtre, et les parcs de nos rois,
Où dans toute sa pompe, un grand peuple s'étale.

A peine l'alouette, à la voix matinale,
A du printemps dans l'air gazouillé le retour,
Soudain, du long ennui de ce pompeux séjour
Où la vie est souffrante, où des foyers sans nombre.
Mêlant aux noirs brouillards leur vapeur lente et sombre,
Par ces canaux fumeux élancés dans les airs,
S'en vont noircir le ciel de la nuit des enfers,
Tout sort : de Kensington tout cherche la montagne;
La splendeur de la ville étonne la campagne ;
Tout ce peuple paré, tout ce brillant concours,
Le luxe du commerce, et le faste des cours ;
Les harnais éclatans, ces coursiers dont l'audace
Du barbe généreux trahit la noble race,
Mouillant le frein d'écume, inquiets, haletans,
Pleins des feux du jeune âge et des feux du printemps;
Le hardi cavalier, qui, plus prompt que la foudre,
Part, vole, et disparaît dans des torrens de poudre;

Les rapides wiskis, les magnifiques chars ;
Ces essaims de beautés, dont les groupes épars,
Tels que dans l'Elysée, à travers les bocages,
Des fantômes légers glissent sous les ombrages,
D'un long et blanc tissu rasent le vert gazon ;
L'enfant, emblême heureux de la jeune saison,
Qui, gai comme Zéphire, et frais comme l'Aurore,
Des roses du printemps en jouant se colore ;
Le vieillard, dont le cœur se sent épanouir,
Et d'un beau jour encor se hâte de jouir ;
La jeunesse en sa fleur, et la santé riante,
Et la convalescence à la marche tremblante,
Qui, pâle et faible encor, vient sous un ciel vermeil,
Pour la première fois, saluer le soleil.
Quel tableau varié! Je vois sous ces ombrages
Tous les états unis, tous les rangs, tous les âges.
Ici marche, entouré d'un murmure d'amour,
Ou l'orateur célèbre, ou le héros du jour :
Là c'est le noble chef d'une illustre famille ;
Une mère superbe et sa modeste fille,
Qui, mêlant à la grâce un trouble intéressant,
Semble rougir de plaire, et plaît en rougissant ;
Tandis que, tressaillant dans l'ame maternelle,
L'orgueil jouit tout bas d'être éclipsé par elle :
Plus loin, un digne Anglais, bon père, heureux époux,
Chargé de son enfant, et fier d'un poids si doux,
Le dispute aux baisers d'une mère chérie,
Et semble avec orgueil l'offrir à la patrie.

Voyez ce couple aimable enfoncé dans ces bois ;
Là tous deux ont aimé pour la première fois,
Et se montrent la place où, dans son trouble extrême,

L'un d'eux, en palpitant, prononça : Je vous aime.
Là deux bons vieux amis vont discourant entre eux;
Ailleurs un étourdi, qu'emporte un char poudreux,
Jette, en courant, un mot que la rapide roue
Laisse bientôt loin d'elle, et dont Zéphyr se joue.
On se cherche, on se mêle, on se croise au hasard;
On s'envoie un salut, un sourire, un regard.
Cependant, à travers le tourbillon qui roule,
Plus d'un grave penseur, isolé dans la foule,
Va poursuivant son rêve; ou peut-être un banni,
A l'aspect de ce peuple heureux et réuni,
Qu'un beau site, un beau jour, un beau spectacle [attire,
Se souvient de Longchamps, se recueille, et soupire.

CHANT TROISIÈME.

Je chantais les jardins, les vergers et les bois;
Quand le cri de Bellone a retenti trois fois.
A ces cris, arrachés des foyers de leurs pères,
Nos guerriers ont volé sur des mers étrangères,
Et Mars a de Vénus déserté les bosquets.
Dieux des champs! dieux! amis de l'innocente paix,
Ne craignez rien : Louis, au lieu de vous détruire,
Veut, sur des bords lointains, étendre votre empire;
Il veut qu'en liberté les heureux Pensylvains
Puissent cueillir les fruits qu'ont cultivés leurs mains.
Et vous, jeunes guerriers qu'admire un autre monde,
Je ne puis vers York, sur les gouffres de l'onde,
Suivre votre valeur; mais, pour votre retour,
Ma muse des jardins embellit le séjour.
Pour vous de myrtes verts des couronnes sont prêtes:
Je prépare pour vous le murmure des eaux,
Les tapis des gazons, les abris des berceaux,
Où, mollement assis, oubliant les alarmes,
Tranquilles, vous direz la gloire de nos armes,
Tandis qu'entre la crainte et l'espoir suspendus,
Vos enfans frémiront d'un danger qui n'est plus.

Achevons cependant d'orner ces frais asiles.
Jadis dans nos jardins les sables infertiles,

Tristes, secs, et du jour réfléchissant les feux,
Importunaient les pieds, et fatiguaient les yeux;
Tout était nu, brûlant : mais enfin l'Angleterre
Nous apprit l'art d'orner et d'habiller la terre.
Soignez donc ces gazons déployés sur son sein :
Sans cesse l'arrosoir ou la faux à la main,
Désaltérez leur soif, tondez leur chevelure;
Que le roulant cylindre en foule la verdure;
Que, toujours bien choisis, bien unis, bien serrés,
De l'herbe usurpatrice avec soin délivrés,
Du plus tendre duvet ils gardent la finesse,
Et quelquefois enfin réparez leur vieillesse.
Réservez toutefois aux lieux moins éloignés
Ce luxe de verdure et ces gazons soignés.
Du reste composez une riche pâture,
Et que vos seuls troupeaux en fassent la culture.
Ainsi vous formerez des nourrissons nombreux,
Des engrais pour vos champs, des tableaux pour vos yeux :
Ne rougissez donc point, quoique l'orgueil en gronde,
D'ouvrir vos parcs au bœuf, à la vache féconde,
Qui ne dégradent plus ni vos parcs, ni mes vers.

Sur le climat encor réglez vos plants divers.
N'allez pas des gazons prodiguer la parure
Aux lieux où la chaleur dévore la verdure;
La terre s'en attriste, et de ces prés flétris
Les yeux avec regret parcourent les débris.
Ah! quand le ciel brûlant sèche nos paysages,
Que ne puis-je, Albion, errer sur ces rivages
Où la beauté, foulant le tendre émail des fleurs,
Promène en paix ses yeux innocemment rêveurs!

Belle et fraîche Albion, fille aimable des ondes,
Qui nourris tes tapis de leurs vapeurs fécondes!
Là, même dans l'été, l'horizon le plus pur
D'un rideau nébuleux voile encor son azur;
Par un soleil plus doux les plantes épargnées
D'une pluie insensible en tout temps sont baignées;
Sa secrète influence en nourrit la fraîcheur;
L'herbe tendre y renaît sous la main du faucheur;
Et l'Anglais sérieux à son ciel chargé d'ombres
Doit des gazons plus gais, et des pensers plus sombres.

Quel que soit le climat, dans vos jardins rians
C'est peu de déployer ces tapis verdoyans;
Il en faut avec goût savoir choisir les formes.
Craignez pour eux l'ennui des cadres uniformes:
En d'insipides ronds, ou d'ennuyeux carrés,
Je ne veux point les voir tristement resserrés;
Un air de liberté fait leur première grace:
Que tantôt dans les bois, dont l'ombre les embrasse,
D'un air mystérieux ils aillent se cacher,
Et que tantôt les bois les reviennent chercher.
Telle est d'un beau gazon la force simple et pure.

Voulez-vous mieux l'orner? imitez la nature:
Elle émaille les prés des plus riches couleurs.
Hâtez-vous, vos jardins vous demandent des fleurs.
Fleurs charmantes! par vous la nature est plus belle.
Dans ses brillans travaux l'art vous prend pour mo-
[dèle.
Simples tributs du cœur, vos dons sont chaque jour
Offerts par l'amitié, hasardés par l'amour.
D'embellir la beauté vous obtenez la gloire;
Le laurier vous permet de parer la victoire:

Plus d'un hameau vous donne en prix à la pudeur;
L'autel même où de Dieu repose la grandeur
Se parfume au printemps de vos douces offrandes;
Et la religion sourit à vos guirlandes.
Mais c'est dans nos jardins qu'est votre heureux
(séjour.
Filles de la rosée et de l'astre du jour,
Venez donc de nos champs décorer le théâtre.

N'attendez pas pourtant qu'amateur idolâtre,
Au lieu de vous jeter par touffes, par bouquets,
J'aille de lits en lits, de parquets en parquets,
De chaque fleur nouvelle attendre la naissance,
Observer ses couleurs, épier leur nuance.
Je sais que dans Harlem plus d'un triste amateur [1]
Au fond de ses jardins s'enferme avec sa fleur,
Pour voir sa renoncule avant l'aube s'éveille,
D'une anémone unique adore la merveille,
Ou, d'un rival heureux enviant le secret,
Achète au poids de l'or les taches d'un œillet.
Laissez-lui sa manie et son amour bizarre;
Qu'il possède en jaloux, et jouisse en avare.

Sans obéir aux lois d'un art capricieux,
Fleurs, parure des champs, et délices des yeux,
De vos riches couleurs venez peindre la terre:
Venez; mais n'allez pas dans les buis d'un parterre
Renfermer vos appas tristement relégués;
Que vos heureux trésors soient partout prodigués.
Tantôt de ces tapis émaillez la verdure;
Tantôt de ces sentiers égayez la bordure.
Serpentez en guirlande; entourez ces berceaux;
En Méandres brillans courez au bord des eaux,

Ou tapissez ces murs, ou, dans cette corbeille,
Du choix de vos parfums embarrassez l'abeille.
Que Rapin, vous suivant dans toutes les saisons,
Décrive tous vos traits, rappelle tous vos noms;
A de si longs détails le dieu du goût s'oppose.
Mais qui peut refuser un hommage à la rose,
La rose, dont Vénus compose ses bosquets,
Le Printemps sa guirlande, et l'Amour ses bouquets;
Qu'Anacréon chanta, qui formait avec grace
Dans les jours de festin la couronne d'Horace;
La rose au doux parfum de qui l'extrait divin,
Goutte à goute versé par une avare main,
Parfume, en s'exhalant, tout un palais d'Asie,
Comme un doux souvenir remplit toute la vie?
Mais ce riant sujet plaît trop à mes pinceaux,
Destinés à tracer de plus mâles tableaux.
Cette variété, charme de la nature,
Dont ma muse tantôt vous traçait la peinture,
Et dont elle dictait les charmantes leçons,
Pour un autre sujet demande d'autres tons.

O vous, dont je foulais les pelouses fleuries,
Il faut donc vous quitter, agréables prairies!
Un site plus sévère appelle mes regards.

Voyez de loin ces rocs confusément épars:
De nos jardins, voués à la monotonie,
Leur sublime âpreté jadis était bannie;
Depuis qu'enfin le peintre, y prescrivant des lois,
Sur l'arpenteur timide a repris tous ses droits,
Nos jardins plus hardis de ces effets s'emparent;
Mais, de quelque beauté que ces masses les parent,

Si le sol n'offre point ces blocs majestueux,
De la nature en vain rival présomptueux,
L'art en voudrait tenter une infidèle image.
Du haut des vrais rochers, sa demeure sauvage [2],
La nature se rit de ces rocs contrefaits,
D'un travail impuissant avortons imparfaits.

Loin de ces froids essais qu'un vain effort étale,
Aux champs de Midleton, aux monts de Dovedale[3],
Whâteli, je te suis; viens, j'y monte avec toi.
Que je m'y sens saisi d'un agréable effroi!
Tous ces rocs, variant leurs gigantesques cimes,
Vers le ciel élancés, roulés dans des abîmes,
L'un par l'autre appuyés, l'un sur l'autre étendus,
Quelquefois dans les airs hardiment suspendus;
Les uns taillés en tours, en arcades rustiques;
Quelques-uns, à travers leurs noirâtres portiques,
Du ciel dans le lointain laissant percer l'azur;
Des sources, des ruisseaux le cours brillant et pur;
Tout rappelle à l'esprit ces magiques retraites,
Ces romantiques lieux qu'ont chantés les poètes.
Heureux, si ces grands traits embellissent vos [champs!

Mais dans votre tableau leurs tons seraient tranchans;
C'est là, c'est pour dompter leur inculte énergie,
Qu'il faut d'un enchanteur le charme et la magie.
Cet enchanteur, c'est l'art; ces charmes sont les bois.
Il parle; les rochers s'ombragent à sa voix,
Et semblent s'applaudir de leur pompe étrangère,
Quand vous ornez ainsi leur sécheresse austère,
Variez bien vos plants; offrez aux spectateurs

Des contrastes de tons, de formes, de couleurs;
Que les plus beaux rochers sortent par intervalles.
N'interromprez-vous point ces masses trop égales?
Cachez ou découvrez, variez à la fois
Les bois par les rochers, les rochers par les bois.

N'avez-vous pas encor, pour former leur parure,
Des arbustes rampans l'errante chevelure?
J'aime à voir ces rameaux, ces souples rejetons,
Sur leurs arides flancs serpenter en festons;
J'aime à voir leurs fronts nus, et leurs têtes sauvages,
Se coiffer de verdure, et s'entourer d'ombrages.
C'est peu: parmi ces rocs un vallon précieux,
Un terrain moins ingrat vient-il rire à vos yeux?
Saisissez ce bienfait; déployez à la vue
D'un sol favorisé la richesse imprévue.
C'est un contraste heureux: c'est la stérilité
Qui cède un coin de terre à la fertilité.
Ainsi vous subjuguez leur âpre caractère.

Non qu'il faille toujours les orner pour vous plaire;
Votre art, qui doit toujours en adoucir l'horreur,
Leur permet quelquefois d'inspirer la terreur.
Lui-même il les seconde. Au bord d'un précipice,
D'une simple cabane il pose l'édifice:
Le précipice encore en paraît agrandi.
Tantôt d'un roc à l'autre il jette un pont hardi.
A leur terrible aspect je tremble, et de leur cime
L'imagination me suspend sur l'abîme.
Je songe à tous ces bruits du peuple répétés,
De voyageurs perdus, d'amans précipités;
Vieux récits, qui, charmant la foule émerveillée,

Des crédules hameaux abrègent la veillée,
Et que l'effroi du lieu persuade un moment.
Mais de ces grands effets n'usez que sobrement;
Notre cœur, dans les champs, à ces rudes secousses
Préfère un calme heureux, des émotions douces.
Moi-même, je le sens, de la cime des monts
J'ai besoin de descendre en mes rians vallons.
Je les ornai de fleurs, les couvris de bocages;
Il est temps que des eaux roulent sous leurs ombrages.

Eh bien! si vos sommets, jadis tout dépouillés,
Sont, grace à mes leçons, richement habillés,
O rochers! ouvrez-moi vos sources souterraines;
Et vous, fleuves, ruisseaux, beaux lacs, claires [fontaines,
Venez, portez partout la vie et la fraîcheur.
Ah! qui peut remplacer votre aspect enchanteur?
De près il nous amuse, et de loin nous invite:
C'est le premier qu'on cherche, et le dernier qu'on [quitte.
Vous fécondez les champs; vous répétez les cieux;
Vous enchantez l'oreille, et vous charmez les yeux.
Venez! puissent mes vers, en suivant votre course,
Couler plus abondans encor que votre source,
Plus légers que les vents qui courbent vos roseaux,
Doux comme votre bruit, et purs comme vos eaux!

Et vous, qui dirigez ces ondes bienfaitrices,
Respectez leurs penchans, et même leurs caprices.
Dans la facilité de ses libres détours
Voyez l'eau de ses bords embrasser les contours.
De quel droit osez-vous, captivant sa souplesse,

De ses plis sinueux contraindre la mollesse ?
Que lui fait tout le marbre où vous l'emprisonnez ?
Voyez-vous, les cheveux aux vents abandonnés,
Sans gêne, sans apprêt, sans parure étrangère,
Marcher, courir, bondir la folâtre bergère ?
Sa grace est dans l'aisance et dans la liberté.
Mais au fond d'un sérail contemplez la beauté :
En vain elle éblouit : vainement elle étale
De ses atours captifs la pompe orientale ;
Je ne sais quoi de triste, empreint dans tous ses traits,
Décèle la contrainte, et flétrit ses attraits.

Que l'eau conserve donc la liberté qu'elle aime,
Ou changez en beauté son esclavage même.
Ainsi, malgré Morel, dont l'éloquente voix
De la simple nature a su plaider les droits,
J'aime ces jeux où l'onde, en des canaux pressée,
Part, s'échappe, et jaillit avec force élancée.
A l'aspect de ces flots qu'un art audacieux
Fait sortir de la terre, et lance jusqu'aux cieux,
L'homme se dit : « C'est moi qui créai ces prodiges. »
L'homme admire son art dans ces brillans prestiges :
Qu'ils soient donc déployés chez les grands et les rois ;
Mais, je le dis encor : loin le luxe bourgeois,
Dont le jet d'eau honteux, n'osant quitter la terre,
S'élève à peine, et meurt à deux pieds du parterre.

C'est peu : tout doit répondre à ce riche ornement ;
Que tout prenne à l'entour un air d'enchantement.
Persuadez aux yeux que d'un coup de baguette
Une fée, en passant, s'est fait cette retraite.
Tel j'ai vu de Saint-Cloud le bocage enchanteur ;

L'œil de son jet hardi mesure la hauteur;
Aux eaux qui sur ses eaux retombent et bondissent,
Les bassins, les bosquets, les grottes applaudissent;
Le gazon est plus vert, l'air plus frais; des oiseaux
Le chant s'anime au bruit de la chute des eaux;
Et les bois, inclinant leurs têtes arrosées,
Semblent s'épanouir à ces douces rosées.

Plus simple, plus champêtre, et non moins belle aux [yeux,
La cascade ornera de plus sauvages lieux.
De près est admirée, et de loin entendue,
Cette eau toujours tombante et toujours suspendue;
Variée, imposante, elle anime à la fois
Les rochers et la terre, et les eaux et les bois.
Employez donc cet art; mais loin l'architecture
De ces tristes gradins, où, tombant en mesure,
D'un mouvement égal les flots précipités
Jusque dans leur fureur marchent à pas comptés.
La variété seule a le droit de vous plaire.

La cascade d'ailleurs a plus d'un caractère.
Il faut choisir. Tantôt d'un cours tumultueux
L'eau, se précipitant dans son lit tortueux,
Court, tombe et rejaillit, retombe, écume et gronde:
Tantôt, avec lenteur développant son onde,
Sans colère, sans bruit, un ruisseau doux et pur
S'épanche, se déploie en un voile d'azur.
L'œil aime à contempler ces frais amphithéâtres,
Et l'or des feux du jour sur les nappes bleuâtres,
Et le noir des rochers, et le vert des roseaux,
Et l'éclat argenté de l'écume des eaux.

Consultez donc l'effet que votre art veut produire ;
Et ces flots, toujours prompts à se laisser conduire,
Vont vous offrir, plus lents ou plus impétueux,
Des tableaux gais ou fiers, grands ou voluptueux.
Tableaux toujours puissans ! Eh ! qui n'a pas de l'onde
Eprouvé sur son cœur l'impression profonde ?
Toujours, soit qu'un courant vif et précipité
Sur des cailloux bondisse avec agilité,
Soit que sur le limon une rivière lente
Déroule en paix les plis de son onde indolente,
Soit qu'à travers les rocs un torrent en courroux
Se brise avec fracas ; triste ou gai, vif ou doux,
Leur cours excite, apaise, ou menace, ou caresse.
De Vénus, nous dit-on, l'écharpe enchanteresse
Renfermait les amours, et les tendres désirs,
Et la joie, et l'espoir, précurseur des plaisirs.
Les eaux sont ta ceinture, ô divine Cybèle !
Non moins impérieuse, elle renferme en elle
La gaîté, la tristesse, et le trouble, et l'effroi.
Eh ! qui l'a mieux connu, l'a mieux senti que moi ?
Souvent, je m'en souviens, lorsque les chagrins sombres,
Que de la nuit encore avaient noircis les ombres,
Accablaient ma pensée et flétrissaient mes sens,
Si d'un ruisseau voisin j'entendais les accens,
J'allais, je visitais ses consolantes ondes ;
Le murmure, le frais de ses eaux vagabondes,
Suspendaient mes chagrins, endormaient ma douleur,
Et la sérénité renaissait dans mon cœur ;
Tant du doux bruit des eaux l'influence est puissante !

Pour prix de ce bienfait, toi, dont le cours m'enchante,
Ruisseau, permets que l'art, sans trop t'enorgueillir,

T'embellisse à nos yeux, si l'art peut t'embellir.

Un ruisseau siérait mal dans une vaste plaine;
Son lit n'y tracerait qu'une ligne incertaine.
Modestes, au grand jour se montrant à regret,
Ses flots veulent baigner un bocage secret;
Son cours orne les bois; les bois sont ses délices:
Là je puis à loisir suivre tous ses caprices,
Son embarras charmant, sa pente, ses replis,
Le courroux de ses flots par l'obstacle embellis.
Tantôt dans un lit creux, qu'un noir taillis ombrage,
Cachant son onde agreste et sa course sauvage;
Tantôt à plein canal présentant son miroir,
Je le vois sans l'entendre, et l'entends sans le voir.
Là ses flots amoureux vont embrasser des îles;
Plus loin il se sépare en deux ruisseaux agiles,
Qui, se suivant l'un l'autre avec rapidité,
Disputent de vitesse et de limpidité;
Puis, rejoignant tous deux le lit qui les rassemble,
Murmurent enchantés de voyager ensemble.
Ainsi, toujours errant de détour en détour,
Muet, bruyant, paisible, inquiet tour à tour,
Sous mille aspects divers son cours se renouvelle.

Mais vers ses bords rians la rivière m'appelle.
Dans un champ plus ouvert, noble et pompeux tableau,
Son onde, moins modeste, en larges nappes d'eau
Roule, des feux du jour au loin étincelante.
Elle laisse au ruisseau sa gaîté pétulante.
Et son inquiétude et ses plis tortueux,
Son lit, en longs courans, des vallons sinueux
Suivra les doux contours et la molle courbure.

Si le ruisseau des bois emprunte sa parure,
La rivière aime aussi que des arbres divers,
Les pâles peupliers, les saules demi-verts,
Ornent souvent son cours. Quelle source féconde
De scènes, d'accidens! Là j'aime à voir dans l'onde
Se renverser leur cime, et leurs feuillages verts
Trembler du mouvement et des eaux et des airs.
Ici le flot bruni fuit sous leur voûte obscure;
Là le jour par filets pénètre leur verdure;
Tantôt dans le courant ils trempent leurs rameaux,
Et tantôt leur racine embarrasse les flots.
Souvent, d'un bord à l'autre étendant leur feuillage,
Ils semblent s'élancer et changer de rivage.
Ainsi l'arbre et les eaux se prêtent leurs secours:
L'onde rajeunit l'arbre, et l'arbre orne son cours;
Et tous deux, s'alliant sous des formes sans nombre,
Font un échange aimable et de fraîcheur et d'ombre.
Sachez donc les unir; ou, si dans de beaux lieux,
La nature sans vous fit cet hymen heureux,
Respectez-la. Malheur à qui ferait mieux qu'elle!
Tel est, cher Watelet[4], mon cœur me le rappelle,
Tel est le simple asile où, suspendant son cours,
Pure comme tes mœurs, libre comme tes jours,
En canaux ombragés la Seine se partage,
Et visite en secret la retraite d'un sage.
Ton art la seconda; non cet art imposteur,
Des lieux qu'il croit orner hardi profanateur:
Digne de voir, d'aimer, de sentir la nature,
Tu traitas sa beauté comme une vierge pure
Qui rougit d'être nue, et craint les ornemens.
Je crois voir le faux goût gâter ces lieux charmans.
Ce moulin, dont le bruit nourrit la rêverie,

N'est qu'un songe importun, qu'une meule qui crie ;
On l'écarte. Ces bords doucement contournés,
Par le fleuve lui-même en roulant façonnés,
S'alignent tristement. Au lieu de la verdure
Que renferme le fleuve en sa molle ceinture,
L'eau dans des quais de pierre accuse sa prison ;
Le marbre fastueux outrage le gazon,
Et des arbres tondus la famille captive
Sur ces saules vieillis ose usurper la rive.
Barbares, arrêtez, et respectez ces lieux!
Et vous, fleuve charmant, vous, bois délicieux,
Si j'ai peint vos beautés, si dès mon premier âge,
Je me plus à chanter les prés, l'onde et l'ombrage,
Beaux lieux, offrez long-temps à votre possesseur
L'image de la paix qui règne dans son cœur!

Au défaut des courans formés par la nature,
L'art pourra vous prêter son heureuse imposture,
Sans doute, mais cet art veut un œil exercé.
Que les flots bien conduits, que leur cours bien tracé,
M'offrent de la rivière un portrait véritable,
Son lit, ses eaux, ses bords, que tout soit vraisemblable.
De ta rivière ainsi le cours fut façonné,
O toi, d'un couple auguste asile fortuné,
Délicieux Oatlands! ta plus riche parure [5],
Ce n'est point ton palais, tes fleurs et ta verdure,
Ni tes vastes lointains, ni cet antre charmant
Qui d'une nuit arabe offre l'enchantement;
Mais ces superbes eaux, qu'en un fleuve factice
Le goût fit serpenter avec tant d'artifice :
L'œil charmé s'y méprend : dans ces nombreux détours
De la Tamise encore il croit suivre le cours ;

Et par l'illusion d'une savante optique,
Qui confond les lointains dans sa vapeur magique,
D'un vieux pont suspendu sur ce fleuve royal
Montre de loin la voûte embrassant ton canal :
Tant l'art a de pouvoir, et tant la perspective
Qui prête à vos tableaux sa beauté fugitive,
Par sa douce féerie et ses charmes secrets,
Colorant, approchant, éloignant les objets,
De son brillant prestige embellit les campagnes,
Comble ici les vallons, là baisse les montagnes,
Déguise les objets, les distances, les lieux,
Et, pour les mieux charmer en impose à nos yeux !

Autant que la rivière, et sa molle souplesse,
D'un rivage anguleux redouble la rudesse ;
Autant les bords aigus, les longs enfoncemens,
Sont d'un lac étendu les plus beaux ornemens.
Que la terre tantôt s'avance au sein des ondes ;
Tantôt qu'elle ouvre aux flots des retraites profondes;
Et qu'ainsi, s'appelant d'un mutuel amour,
Et la terre et les eaux se cherchent tour à tour.
Ces aspects variés amusent votre vue.

L'œil aime dans un lac une vaste étendue :
Cependant offrez-lui quelques points de repos ;
Si vous n'interrompez l'immensité des flots,
Mes yeux sans intérêt glissent sur leur surface.
Ainsi, pour abréger leur insipide espace,
Ou qu'un frais bâtiment, des chaleurs respecté,
Se présente de loin dans les flots répété ;
Ou bien faites éclore une île de verdure :
Les îles sont des eaux la plus riche parure.

Ou relevez leurs bords, ou qu'en bouquets épars
Des masses d'arbres verts arrêtent vos regards.
Par un contraire effet, si vous voulez l'entendre,
Aux bords trop exhaussés ordonnez de descendre;
Ou reculez vos bois, ou commandez que l'eau
Se perde en un bosquet, tourne au pied d'un coteau;
A travers ces rideaux où l'eau fuit et se plonge,
L'imagination la suit et la prolonge.
Ainsi votre œil jouit de ce qu'il ne voit pas;
Ainsi le goût savant prête à tout des appas,
Et des objets qu'il crée, et de ceux qu'il imite,
Resserre, étend, découvre, ou cache la limite.

Du frais miroir des eaux, de leurs nombreux reflets
Sachez aussi connaître et saisir les effets.
Quelle que soit leur forme, étang, lac, ou rivière,
Qu'ils soient pour vos bosquets un centre de lumière,
Un foyer éclatant d'où les rayons du jour
Pénètrent doucement dans les bois d'alentour,
Et de l'onde au bocage, et du bocage à l'onde,
Promènent en jouant leur lueur vagabonde;
L'œil aime à voir glisser à travers les rameaux
Et leur clarté tremblante et leurs jours inégaux:
Là leur teinte est plus claire, ici plus rembrunie,
Et de leurs doux combats résulte l'harmonie.

Or, maintenant que l'art dans ses jardins pompeux
Insulte à mes travaux, dans mes jardins heureux
Partout respire un air de liberté, de joie;
La pelouse riante à son gré se déploie;
Les bois indépendans relèvent leurs rameaux,
Les fleurs bravent l'équerre, et l'arbre les ciseaux;

L'onde chérit ses bords, la terre sa parure ;
Tout est beau, simple et grand; c'est l'art de la nature.

Que dis-je? vos travaux sont encore imparfaits ;
Ces étangs sont déserts, et ces lacs sont muets.
Eh bien! pour animer leur surface immobile,
L'art vous présente encor plus d'un moyen utile.
Pourquoi sur ces flots morts ne déployez-vous pas
Le flottant appareil des rames et des mâts?
Leur aspect vous amuse, et des barques légères
Votre œil de loin poursuit les traces passagères ;
Zéphire de la toile enfle les plis mouvans,
Et chaque banderole est le jouet des vents.
Faites plus; que la tanche, et la perche et l'anguille,
Y propagent en paix leur nombreuse famille.
Donnez-leur quelques soins ; que, docile à vos lois,
Leur troupe familière accoure à votre voix.
Joignez-y ces oiseaux qui, d'une rame agile,
Navigateurs ailés, fendent l'onde docile :
A leur tête s'avance, et nage avec fierté,
Le cygne au cou superbe, au plumage argenté,
Le cygne, à qui l'erreur prêta des chants aimables,
Et qui n'a pas besoin du mensonge des fables ;
A sa suite un essaim de ces oiseaux rameurs,
Tous différens de voix, de plumage, de mœurs,
Fend les eaux, bat les airs de ses ailes bruyantes ;
Tout jouit, tout s'anime, et les eaux sont vivantes.

Et, si des faits anciens, des traits miraculeux,
Des amours, des combats, ou vrais ou fabuleux,
Créés par les romans, ou vivans dans l'histoire,
D'un ruisseau, d'une source ont consacré la gloire,

De leur antique honneur ces flots énorgueillis
Par d'heureux souvenirs sont assez embellis.
Quel cœur sans être ému trouverait Aréthuse,
Alphée, ou le Lignon; toi, surtout, toi, Vaucluse,
Vaucluse, heureux séjour, que sans enchantement
Ne peut voir nul poète, et surtout nul amant?
Dans ce cercle de monts qui, recourbant leur chaîne,
Nourrissent de leurs eaux ta source souterraine,
Sous la roche voûtée, antre mystérieux,
Où ta nymphe, échappant aux regards curieux,
Dans un gouffre sans fond cache sa source obscure,
Combien j'aimais à voir ton eau, qui, toujours pure,
Tantôt dans son bassin renferme ses trésors,
Tantôt en bouillonnant s'élève, et de ses bords
Versant parmi des rocs ses vagues blanchissantes,
De cascade en cascade au loin rejaillissantes,
Tombe et roule à grand bruit; puis, calmant son
[courroux,
Sur un lit plus égal répand des flots plus doux,
Et, sous un ciel d'azur, coule, arrose et féconde
Le plus riant vallon qu'éclaire l'œil du monde!
Mais ces eaux, ce beau ciel, ce vallon enchanteur,
Moins que Pétrarque et Laure intéressaient mon cœur.
La voilà donc, disais-je, oui, voilà cette rive
Que Pétrarque charmait de sa lyre plaintive!
Ici Pétrarque, à Laure exprimant son amour,
Voyait naître trop tard, mourir trop tôt le jour.
Retrouverai-je encor sur ces rocs solitaires
De leurs chiffres unis les tendres caractères?
Une grotte écartée avait frappé mes yeux:
Grotte sombre, dis-moi si tu les vis heureux!
M'écriais-je. Un vieux tronc bordait-il le rivage?

Laure avait reposé sous son antique ombrage :
Je redemandais Laure à l'écho du vallon ;
Et l'écho n'avait point oublié ce doux nom.
Partout mes yeux cherchaient, voyaient Pétrarque
[et Laure,
Et par eux ces beaux lieux s'embellissaient encore.

Ah ! si dans vos travaux est toujours respecté
Le lieu par un grand homme autrefois habité,
Combien doit l'être un sol embelli par lui-même !
Dans ces sites fameux, c'est leur maître qu'on aime.
Eh ! qui, du Tusculum de l'orateur romain,
Du Tivoli, si cher au Pindare latin,
Aurait osé changer la forme antique et pure ?
Tout ornement l'altère, et l'art lui fait injure.
Loin donc l'audacieux qui, pour le corriger,
Profane un lieu célèbre, en voulant le changer !
Le grand homme au tombeau se plaint de cet outrage,
Et les ans seuls ont droit d'embellir son ouvrage.
Gardez donc d'attenter à ces lieux révérés ;
Leurs débris sont divins, leurs défauts sont sacrés.
Conservez leurs enclos, leurs jardins, leurs murailles :
Tel on laisse sa rouille au bronze des médailles,
Tel j'ai vu ce Twickenham, dont Pope est créateur[6] ;
Le goût le défendit d'un art profanateur ;
Et ses maîtres nouveaux, révérant sa mémoire,
Dans l'œuvre de ses mains ont respecté sa gloire.
Ciel ! avec quel transport j'ai visité ce lieu
Dont Mindipe est le maître, et dont Pope est le dieu !
Le plus humble réduit avait pour moi des charmes,
Le voilà ce musée où, l'œil trempé de larmes,
De la tendre Héloïse il soupirait le nom ;

Là sa muse évoquait Achille, Agamemnon,
Célébrait Dieu, le monde, et ses lois éternelles,
Ou les règles du goût, ou les cheveux des belles;
Je reconnais l'alcôve où, jusqu'à son réveil,
Les doux rêves du sage amusaient son sommeil;
Voici le bois secret, voici l'obscure allée
Où s'échauffait sa verve, en beaux vers exhalée.
Approchez, contemplez ce monument pieux,
Où pleurait en silence un fils religieux:
Là repose sa mère; et des touffes plus sombres
Sur ce saint mausolée ont redoublé leurs ombres;
Là du Parnasse anglais le chantre favori
Se fit porter mourant sous son bosquet chéri;
Et son œil, que déjà couvrait l'ombre éternelle,
Vint saluer encor la tombe maternelle.
Salut, saule fameux que ses mains ont planté!
Hélas! tes vieux rameaux dans leur caducité
En vain sur leurs appuis reposent leur vieillesse,
Un jour tu périras; ses vers vivront sans cesse.
Console-toi pourtant; celui qui, dans ses vers,
D'Homère, le premier, vit ouïr les concerts,
Bienfaiteur des jardins ainsi que du langage,
Le premier sur les eaux suspendit ton ombrage:
A peine le passant voit ce tronc respecté,
La rame est suspendue, et l'esquif arrêté;
Et, même en s'éloignant, vers ce lieu qu'il adore
Ses regards prolongés se retournent encore.
Mon sort est plus heureux; par un secret amour
Près de ces bois sacrés j'ai fixé mon séjour.
Eh! comment résister au charme qui m'entraîne?
Par plus d'un doux rapport mon penchant m'y ramène.
Le chantre d'Ilion fut embelli par toi;

Virgile, moins heureux, fut imité par moi.
Comme toi je chéris ma noble indépendance;
Comme toi des forêts je cherche le silence.
Aussi, dans ces bosquets par ta muse habités,
Viennent errer souvent mes regards enchantés:
J'y crois entendre encor ta voix mélodieuse;
J'interroge tes bois, ta grotte harmonieuse;
Je plonge sous sa voûte avec un saint effroi,
Et viens lui demander des vers dignes de toi.
Protège donc ma muse; et si ma main fidèle
Jadis à nos Français te montra pour modèle,
Inspire encor mes chants; c'est toi dont le flambeau
Guida l'art des jardins dans un chemin nouveau:
Ma voix t'en fait hommage, et, dans ce lieu champêtre,
Je viens t'offrir les fleurs que toi-même as fait naître.

CHANT QUATRIÈME.

Non, je ne puis quitter le spectacle des champs.
Eh! qui dédaignerait ce sujet de mes chants?
Il inspirait Virgile, il séduisait Homère :
Homère, qui d'Achille a chanté la colère,
Qui nous peint la terreur attelant ses coursiers,
Le vol sifflant des dards, le choc des boucliers,
Le trident de Neptune ébranlant les murailles,
Se plaît à rappeler, au milieu des batailles,
Les bois, les prés, les champs; et de ces frais tableaux
Les riantes couleurs délassent ses pinceaux.
Et lorsque pour Achille il prépare des armes,
S'il y grave d'abord les sièges, les alarmes,
Le vainqueur tout poudreux, le vaincu tout sanglant,
Sa main trace bientôt, d'un burin consolant,
La vigne, les troupeaux, les bois, les pâturages :
Le héros se revêt de ces douces images,
Part, et porte à travers les affreux bataillons
L'innocente vendange et les riches moissons.

Chantre divin, je laisse à tes muses altières
Le soin de diriger ces phalanges guerrières;
Diriger les jardins est mon paisible emploi.
Déjà le sol docile a reconnu ma loi;
Des gazons l'ont couvert: et, de sa main vermeille,
Flore sur leur tapis a versé sa corbeille;

Des bois ont couronné les rochers et les eaux.
Maintenant, pour jouir de ces brillans tableaux,
Dans ces champs découverts, sous ces obscures voûtes,
D'agréables sentiers vont me frayer des routes.
Des scènes à ma voix naîtront de toutes parts;
Pour les orner enfin j'y conduirai les arts;
Et le ciseau divin, la noble architecture,
Vont de ces lieux charmans achever la parure.

Les sentiers, de nos pas guides ingénieux,
Doivent, en les montrant, nous embellir ces lieux.
Dans vos jardins naissans je défends qu'on les trace.
Dans vos plants achevés l'œil choisit mieux leur place.
Vers les plus beaux aspects sachez les diriger.
Voyez, lorsque vous-même, aux yeux de l'étranger,
Vous montrez vos travaux, votre art avec adresse
Va chercher ce qui plaît, évite ce qui blesse,
Lui découvre en passant des sites enchantés;
Lui réserve au retour de nouvelles beautés,
De surprise en surprise et l'amuse et l'entraîne,
D'une scène qui fuit fait naître une autre scène;
Et, toujours remplissant ou piquant son désir,
Souvent, pour l'augmenter, diffère son plaisir.
Eh bien! que vos sentiers vous invitent vous-même.

Dans leurs formes encor fuyez tout vain système,
Enfant du mauvais goût, par la mode adopté.
La mode règne aux champs, ainsi qu'à la cité.
Quand de leur symétrique et pompeuse ordonnance
Les jardins d'Italie eurent charmé la France,
Tout de cet art brillant fut prompt à s'éblouir:
Pas un arbre au cordeau n'osa désobéir;

Tout s'aligna. Partout, en deux rangs étalées,
S'allongèrent sans fin d'éternelles allées.
Autre temps, autre goût. Enfin le parc anglais
D'une beauté plus libre avertit le Français;
Dès lors on ne vit plus que lignes ondoyantes,
Que sentiers tortueux, que routes tournoyantes.
Lassé d'errer, en vain le terme est devant moi;
Il faut encore errer, serpenter malgré soi,
Et, maudissant vingt fois votre importune adresse,
Suivre sans cesse un but qui recule sans cesse.
Evitez ces excès; tout excès dure peu.
De ces sentiers divers chaque genre a son lieu;
L'un conduit aux aspects dont la grandeur frappante
De loin fixe mes yeux et nourrit mon attente;
L'autre m'égarera dans ces réduits secrets
Qu'un art mystérieux semble voiler exprès:
Mais rendez naturel ce dédale factice.
Qu'il ait l'air du besoin, et non pas du caprice;
Que divers accidens rencontrés dans son cours,
Les bois, les eaux, le sol commandent ces détours.
Dans leur forme j'exige une heureuse souplesse;
Des longs alignemens si je hais la tristesse,
Je hais bien plus encor le cours embarrassé
D'un sentier qui, pareil à ce serpent blessé,
En replis convulsifs sans cesse s'entrelace,
De détours redoublés m'inquiète, me lasse,
Et sans variété, brusque et capricieux,
Tourmente et le terrain, et mes pas, et mes yeux.

Il est des plis heureux, des courbes naturelles,
Dont les champs quelquefois vous offrent des modèles;
La route de ces chars, la trace des troupeaux

Qui d'un pas négligent regagnent les hameaux,
La bergère indolente, et qui, dans les prairies,
Semble suivre au hasard ses tendres rêveries,
Vous enseignent ces plis mollement onduleux.
Loin donc de vos sentiers les contours anguleux;
Surtout, quand vers le but un long détour nous mène,
Songez que le plaisir doit racheter la peine.

Des poètes fameux osez imiter l'art;
Si leur muse en marchant se permet un écart,
Ce détour me rit plus que le chemin lui-même.
C'est Nisus défendant Euryale qu'il aime;
C'est au tombeau d'Hector son Andromaque en pleurs:
Qu'ainsi votre art m'égare en de douces erreurs.
Des plus rians objets égayez le passage,
Et qu'au terme arrivés, votre art nous dédommage
Par d'aimables aspects, de riches ornemens,
De ce vivant poème épisodes charmans.

Ici vous m'offrirez des antres verts et sombres,
Qu'habitent la fraîcheur, le silence et les ombres;
L'imagination y devance les yeux.
Plus loin, c'est un beau lac qui réfléchit les cieux;
Tantôt, dans le lointain, confuse et fugitive,
Se déploie une immense et noble perspective;
Quelquefois un bosquet riant, mais recueilli,
Par la nature et vous richement embelli,
Plein d'ombres et de fleurs, et d'un luxe champêtre,
Semble dire: « Arrêtez! où pouvez-vous mieux être? »
Soudain la scène change; au lieu de la gaîté,
C'est la mélancolie et la tranquillité;
C'est le calme imposant des lieux où sont nourries

La méditation, les longues rêveries.
Là l'homme avec son cœur revient s'entretenir,
Médite le présent, plonge dans l'avenir,
Songe aux biens, songe aux maux épars dans sa carrière;
Quelquefois, rejetant ses regards en arrière,
Se plaît à distinguer, dans le cercle des jours,
Ce peu d'instans, hélas! et si chers et si courts,
Ces fleurs dans un désert, ces temps où le ramène
Le regret du bonheur et même de la peine!

Craignez donc d'imiter ces froids décorateurs
Qui ne veulent jamais que des objets flatteurs;
Jamais rien de hardi dans leurs froids paysages:
Partout de frais berceaux et d'élégans bocages.
Toujours des fleurs, toujours des festons, c'est toujours
Ou le temple de Flore, ou celui des Amours:
Leur gaîté monotone à la fin m'importune.
Mais vous, osez sortir de la route commune;
Inventez, hasardez des contrastes heureux;
Des effets opposés peuvent s'aider entre eux.
Imitez Le Poussin: aux fêtes bocagères [1]
Il nous peint les bergers et les jeunes bergères,
Les bras entrelacés, dansant sous des ormeaux,
Et près d'eux une tombe où sont écrits ces mots:
Et moi je fus aussi pasteur dans l'Arcadie.
Ce tableau des plaisirs, du néant de la vie,
Semble dire: « Mortels, hâtez-vous de jouir;
Jeux, danses et bergers, tout va s'évanouir. »
Et dans l'ame attendrie, à la vive allégresse
Succède par degrés une douce tristesse.

Imitez ces effets; en de rians tableaux

Ne craignez point d'offrir des urnes, des tombeaux,
D'offrir de vos douleurs le monument fidèle.
Eh! qui n'a pas pleuré quelque perte cruelle!
Loin d'un monde léger, venez donc à vos pleurs,
Venez associer les bois, les eaux, les fleurs.
Tout devient un ami pour les ames sensibles.
Déjà, pour l'embrasser de leurs ombres paisibles,
Se penchent sur la tombe, objet de vos regrets,
L'if, le sombre sapin; et toi, triste cyprès,
Fidèle ami des morts, protecteur de leur cendre,
Ta tige, chère au cœur mélancolique et tendre,
Laisse la joie au myrte et la gloire au laurier;
Tu n'es pas l'arbre heureux de l'amant, du guerrier,
Je le sais; mais ton deuil compatit à nos peines.

Dans tous ces monumens point de recherches vaines.
Pouvez-vous allier, dans ces objets touchans,
L'art avec la douleur, le luxe avec les champs?
Surtout ne feignez rien. Loin ce cercueil factice,
Ces urnes sans douleur, que plaça le caprice,
Loin ces vains monumens d'un chien ou d'un oiseau:
C'est profaner le deuil, insulter au tombeau.

Ah! si d'aucun ami vous n'honorez la cendre,
Voyez sous ces vieux ifs la tombe où vont descendre [1]
Ceux qui, courbés pour vous sur des sillons ingrats,
Au sein de la misère espèrent le trépas.
Rougiriez-vous d'orner leurs humbles sépultures?
Vous n'y pouvez graver d'illustres aventures,
Sans doute. Depuis l'aube, où le coq matinal
Des rustiques travaux leur donne le signal,
Jusques à la veillée, où leur jeune famille

Environne avec eux le sarment qui pétille,
Dans les mêmes travaux roulent en paix leurs jours;
Des guerres, des traités n'en marquent point le cours :
Naître, souffrir, mourir, c'est toute leur histoire.
Mais leur cœur n'est point sourd au bruit de leur [mémoire.
Quel homme vers la vie, au moment du départ,
Ne se tourne, et ne jette un triste et long regard,
A l'espoir d'un regret ne sent pas quelque charme,
Et des yeux d'un ami n'attend pas une larme?
Pour consoler leur vie honorez donc leur mort.
Celui qui, de son rang faisant rougir le sort,
Servit son Dieu, son roi, son pays, sa famille,
Qui grava la pudeur sur le front de sa fille,
D'une pierre moins brute honorez son tombeau;
Tracez-y ses vertus, et les pleurs du hameau;
Qu'on y lise : *Ci-gît le bon fils, le bon père,*
Le bon époux. Souvent un charme involontaire
Vers ces enclos sacrés appellera vos yeux.
Et toi, qui vins chanter sous ces arbres pieux,
Avant de les quitter, Muse, que ta guirlande
Demeure à leurs rameaux suspendue en offrande.
Que d'autres dans leurs vers célèbrent la beauté;
Que leur Muse, toujours ivre de volupté,
Ne se montre jamais qu'un myrte sur la tête,
Qu'avec des chants de joie, et des habits de fête;
Toi, tu dis au tombeau des chants consolateurs,
Et ta main la première y jeta quelques fleurs.

Revenons, il est temps, sous de plus gais ombrages.
L'architecture encore au fond de ces bocages
M'attend, pour les orner d'édifices charmans.

Ce ne sont plus du deuil les tristes monumens ;
Ce sont d'heureux réduits dont la riche parure,
D'arbres environnée, embellit leur verdure.
Mais j'en permets l'usage, et j'en proscris l'abus.
Bannissez des jardins tout cet amas confus
D'édifices divers, prodigués par la mode,
Obélisque, rotonde, et kioske, et pagodes,
Ces bâtimens romains, grecs, arabes, chinois
Chaos d'architecture, et sans but, et sans choix,
Dont la profusion, stérilement féconde,
Enferme en un jardin les quatre parts du monde.

Dans Stow, je l'avoûrai, l'art plus judicieux [3]
Et choisit mieux leur forme, et les disposa mieux :
Je crois, en admirant leur pompe enchanteresse,
Ou voyager dans Rome, ou parcourir la Grèce.
Mais les Grecs, les Romains, et les âges passés,
Seuls dans ces grands travaux ne sont pas retracés:
Non, ces lieux embellis par vous, par vos ancêtres,
O couple vertueux ! me parlent de leurs maîtres;
Ces murs que la concorde honore de son nom;
De votre heureux hymen me montre l'union :
Qui peut voir, sans songer à vos vertus publiques,
Ce monument sacré des vertus domestiques?
Salut, temple des arts, temple de l'amitié....
Mais quoi ! je n'y vois point l'autel de la pitié !
Qui pourtant mieux que vous connut sa douce flamme?
Ah ! s'il n'est dans ces lieux, son temple est dans
[votre ame.
En vain cet Élysée, aimable et doux abri,
Croit être du bonheur le séjour favori ;
Il n'est point confiné dans ce riant asile :

Il vous suit aux hameaux, à la cour, à la ville ;
Et, faisant des heureux, sans craindre des ingrats,
L'Elysée est partout où s'adressent vos pas.
Quels que soient leur grandeur, leur nombre, leur [figure,
Des bâtimens divers que la forme soit pure.
N'y cherchez pas non plus un oisif ornement,
Et sous l'utilité déguisez l'agrément.

La ferme, le trésor, le plaisir de son maître,
Réclamera d'abord sa parure champêtre.
Que l'orgueilleux château ne la dédaigne pas ;
Il lui doit sa richesse ; et ses simples appas
L'emportent sur son luxe, autant que l'art d'Armide
Cède au souris naïf d'une vierge timide;
La ferme! à ce nom seul, les moissons, les vergers,
Le règne pastoral, les doux soins des bergers,
Ces biens de l'âge d'or, dont l'image chérie
Plut tant à mon enfance, âge d'or de la vie,
Réveillent dans mon cœur mille regrets touchans.
Venez; de vos oiseaux j'entends déjà les chants;
J'entends rouler les chars qui traînent l'abondance,
Et le bruit des fléaux qui tombent en cadence.

Ornez donc ce séjour : mais, absurde à grands frais,
N'allez pas ériger une ferme en palais.
Elégante à la fois et simple dans son style,
La ferme est aux jardins ce qu'aux vers est l'idylle.

Ah! par les dieux des champs, que le luxe effronté
De ce modeste lieu soit toujours rejeté,
N'allez pas déguiser vos pressoirs et vos granges,
Je veux voir l'appareil des moissons, des vendanges;

Que le crible, le van, où le froment doré
Bondit avec la paille, et retombe épuré,
La herse, les traîneaux, tout l'attirail champêtre,
Sans honte à mes regards osent ici paraître;
Surtout des animaux que le tableau mouvant
Au dedans, au dehors, lui donne un air vivant.
Ce n'est plus du château la parure stérile,
La grace inanimée et la pompe immobile;
Tout vit, tout est peuplé dans ces murs, sous ces toits.
Que d'oiseaux différens et d'instinct et de voix,
Habitant sous l'ardoise, ou la tuile ou le chaume,
Famille, nation, république, royaume,
M'occupent de leurs mœurs, m'amusent de leurs jeux!
A leur tête est le coq, père, amant, chef heureux,
Qui, roi sans tyrannie, et sultan sans mollesse,
A son sérail ailé prodiguant sa tendresse,
Aux droits de la valeur joint ceux de la beauté,
Commande avec douceur, caresse avec fierté,
Et fait pour les plaisirs, et l'empire et la gloire,
Aime, combat, triomphe, et chante sa victoire.
Vous aimerez à voir leurs jeux et leurs combats,
Leurs haines, leurs amours, et jusqu'à leurs repas.
La corbeille à la main, la sage ménagère
A peine a reparu, la nation légère,
Du sommet de ses tours, du penchant de ses toits,
En tourbillons bruyans descend tout à la fois:
La foule avide en cercle autour d'elle se presse;
D'autres, toujours chassés et revenant sans cesse,
Assiègent la corbeille, et jusque dans la main,
Parasites hardis, viennent ravir le grain.

Soignez donc, protégez ce peuple domestique;

Que leur logis soit sain, et non pas magnifique.
Que leur font des réduits richement décorés,
Le marbre des bassins, les grillages dorés ?
Un seul grain de millet leur plairait davantage.
La Fontaine l'a dit. O véritable sage !
La Fontaine, c'est toi qu'il faudrait en ces lieux ;
Chantre heureux de l'instinct, ils t'inspireraient [mieux ;
Le paon, fier d'étaler l'iris qui le décore,
Du dindon rengorgé l'orgueil plus sot encore,
Pourraient à nos dépens égayer ton pinceau :
Là de tes deux pigeons tu verrais le tableau,
Et deux coqs amoureux, à la discorde en proie,
Te feraient dire encore: « Amour! tu perdis Troie. »
Ainsi nous plaît la ferme, et son air animé.

Dans cette autre réduit quel peuple renfermé
De ses cris inconnus a frappé mes oreilles ?
Là sont des animaux, étrangères merveilles;
Là dans un doux exil vivent emprisonnés
Quadrupèdes, oiseaux, l'un de l'autre étonnés.
N'allez pas rechercher les espèces bizarres ;
Préférez les plus beaux, et non pas les plus rares ;
Offrez-nous ces oiseaux qui, nés sous d'autres cieux,
Favoris du soleil, brillent de tous ses feux,
L'or pourpré du faisan, l'émail de la pintade.
Logez plus richement ces oiseaux de parade,
Eux-mêmes sont un luxe, et puisque leur beauté
Rachète à vos regards leur inutilité,
De ces captifs brillans que les prisons soient belles,
Surtout ne m'offrez point ces animaux rebelles
De qui l'orgueil s'indigne et languit dans nos fers.

Eh! quel œil sans regret peut voir le roi des airs,
L'aigle, qui se jouait au milieu de l'orage,
Oublier aujourd'hui dans une indigne cage
La fierté de son vol et l'éclair de ses yeux?
Rendez-lui le soleil et la voûte des cieux:
Un être dégradé ne peut jamais nous plaire.

Tandis que, déployant leur parure étrangère,
Ces hôtes différens semblent briguer mon choix,
Mon odorat charmé m'appelle sous ces toits
Où de même exilés et ravis à leur terre,
D'étrangers végétaux habitent sous le verre:
Entourez d'un air doux ces frêles rejetons;
Mais, vainqueur des climats, respectez les saisons;
Ne forcez point d'éclore, au sein de la froidure,
Des biens qu'à d'autres temps destinait la nature;
Laissez aux lieux flétris par des hivers constans
Ces fruits d'un faux été, ces fleurs d'un faux printemps;
Et lorsque le soleil va mûrir vos richesses,
Sans forcer ses présens, attendez ses largesses.

Mais j'aime à voir ces toits, ces abris transparens,
Receler des climats les tributs différens,
Cet asile enhardir le jasmin d'Ibérie,
La pervenche frileuse oublier sa patrie,
Et le jaune ananas, par ces chaleurs trompé,
Vous livrer de son fruit le trésor usurpé.
Tel nous plaît Trianon; tel Paris nous étale
De deux mondes rivaux la pompe végétale.
Tel, formant une cour à l'épouse des rois,
Kiow des plants étrangers a rassemblé le choix [4];
A ces sujets nouveaux leur reine vient sourire;
Chacun, comme Albion, bénit son doux empire,

Et, retrouvant ici son climat, sa saison,
Pardonne son exil, et chérit sa prison.

Motivez donc toujours vos divers édifices,
Des animaux, des fleurs, agréables hospices.
Combien d'autres encore, adoptés par les lieux,
Approuvés par le goût, peuvent charmer nos yeux!
Sous ces saules que baigne une onde salutaire
Je placerais du bain l'asile solitaire:
Plus loin, une cabane, où règne la fraîcheur,
Offrirait le filet et la ligne au pêcheur.
Vous voyez de ce bois la douce solitude;
J'y consacre un asile aux muses, à l'étude.
Dans ce majestueux et long enfoncement
J'ordonne un obélisque, auguste monument;
Il s'élève, et j'écris sur la pierre attendrie:
A nos braves marins, mourans pour la patrie.
Quelques pleurs, en passant, s'échappent de vos yeux.

Là-haut, c'est une tour où l'art ingénieux
Elève et fait jouer ces tablettes parlantes
Qui, des faits confiés à leurs feuilles mouvantes,
Se transmettent dans l'air les rapides signaux.
Indignée, à l'aspect de ces courriers nouveaux,
La déesse aux cent yeux, aux cent voix infidèles,
A brisé sa trompette, et replié ses ailes.

Ainsi vos bâtimens, vos asiles divers
Ne seront point oisifs, ne seront point déserts.
Au site assortissez leur figure, leur masse;
Que chacun avec goût établi dans sa place,
Jamais trop resserré, jamais trop étendu,
Laisse briller la scène, et n'y soit point perdu.

Sachez ce qui convient ou nuit au caractère.
Un réduit écarté, dans un lieu solitaire,
Peint mieux la solitude encore et l'abandon.
Montrez-vous donc fidèle à chaque expression;
N'allez pas au grand jour offrir un ermitage;
Ne cachez point un temple au fond d'un bois sauvage;
Un temple veut paraître au penchant d'un coteau;
Son site aérien répand dans le tableau
L'éclat, la majesté, le mouvement, la vie;
Je crois voir un aspect de la belle Ausonie.

Par un contraire effet vous cacherez au jour
L'asile du silence, ou celui de l'amour:
Ainsi de Radzivil se dérobe le temple;
L'œil de loin le devine, et de près le contemple
Dans son île charmante, abri voluptueux.
Là tout est frais, riant, simple, majestueux:
Au dedans, un jour doux, le calme, le mystère,
Les traits chéris du dieu qu'en secret on révère;
Au dehors, les parfums de cent vases divers
En nuage odorant exhalés dans les airs;
Ce beau lac, dont l'azur réfléchit son portique;
Ces restes d'un vieux temple, et cette voûte antique
Qui voit d'heureux troupeaux dormir aux mêmes lieux
Où leur sang autrefois eût coulé pour les dieux;
L'heureuse allégorie, et la fable, et l'histoire,
Tout ce qui plaît aux yeux, et parle à la mémoire:
La nature et les arts, le génie et le goût,
Tout sert à l'embellir: lui-même embellit tout.
Heureux quand Radzivil daigne en orner les fêtes,
Et vient au dieu du temple assurer des conquêtes!
Telle est des bâtimens la grace et la beauté,

Mais de ces monumens la brillante gaîté,
Et leur luxe moderne, et leur fraîche jeunesse,
D'un auguste débris valent-ils la vieillesse?
L'aspect désordonné de ces grands corps épars,
Leur forme pittoresque attachent les regards;
Par eux le cours des ans est marqué sur la terre:
Détruits par les volcans, ou l'orage ou la guerre,
Ils instruisent toujours, consolent quelquefois.
Ces masses, qui du temps sentent aussi le poids,
Enseignent à céder à ce commun ravage,
A pardonner au sort. Telle jadis Carthage
Vit sur ses murs détruits Marius malheureux,
Et ces deux grands débris se consolaient entre eux.

Liez donc à vos plants ces vénérables restes.
Et toi, qui, m'égarant dans ces sites agrestes,
Bien loin des lieux frayés, des vulgaires chemins,
Par des sentiers nouveaux guides l'art des jardins,
O sœur de la Peinture, aimable Poésie,
A ces vieux monumens viens redonner la vie;
Viens présenter au goût ces riches accidens,
Que de ses lentes mains a dessinés le temps.

Tantôt c'est une antique et modeste chapelle,
Saint asile où jadis, dans la saison nouvelle,
Vierges, femmes, enfans, sur un rustique autel,
Venaient pour les moissons implorer l'Éternel;
Un long respect consacre encore ces ruines.
Tantôt c'est un vieux fort, qui, du haut des collines,
Tyran de la contrée, effroi de ses vassaux,
Portait jusques au ciel l'orgueil de ses créneaux:
Qui, dans ces temps affreux de discorde et d'alarmes,

Vit les grands coups de lance et les nobles faits d'armes
De nos preux chevaliers, des Bayards, des Henris;
Aujourd'hui la moisson flotte sur ses débris.
Ces débris, cette mâle et triste architecture
Qu'environne une fraîche et riante verdure;
Ces angles, ces glacis, ces vieux restes de tours
Où l'oiseau couve en paix le fruit de ses amours,
Et ces troupeaux peuplant ces enceintes guerrières,
Et l'enfant qui se joue où combattaient ses pères;
Saisissez ce contraste, et déployez aux yeux
Ce tableau doux et fier, champêtre et belliqueux.

Plus loin une abbaye antique, abandonnée,
Tout à coup s'offre aux yeux, de bois environnée.
Quel silence! c'est là, qu'amante du désert,
La méditation avec plaisir se perd
Sous ces portiques saints, où des vierges austères,
Jadis, comme ces feux, ces lampes solitaires
Dont les mornes clartés veillent dans le saint lieu,
Pâles, veillaient, brûlaient, se consumaient pour Dieu.
Le saint recueillement, la paisible innocence
Semble encor de ces lieux habiter le silence;
La mousse de ces murs, ce dôme, cette tour,
Les arcs de ce long cloître impénétrable au jour,
Les degrés de l'autel usé par la prière,
Ces noirs vitraux, ce sombre et profond sanctuaire
Où peut-être des cœurs, en secret malheureux,
A l'inflexible autel se plaignaient de leurs nœuds,
Et pour des souvenirs encor trop pleins de charmes
A la religion dérobaient quelques larmes;
Tout parle, tout émeut dans ce séjour sacré.
Là, dans la solitude en rêvant égaré,

Quelquefois vous croirez, au déclin d'un jour sombre,
D'une Héloïse en pleurs entendre gémir l'ombre.
Mettez donc à profit ces restes révérés,
Augustes ou touchans, profanes ou sacrés.

Mais loin ces monumens dont la ruine feinte [8]
Imite mal du temps l'inimitable empreinte ;
Tous ces temples anciens récemment contrefaits,
Ces restes d'un château qui n'exista jamais,
Ces vieux ponts nés d'hier, et cette tour gothique,
Ayant l'air délabré sans avoir l'air antique,
Artifice à la fois impuissant et grossier !
Je crois voir cet enfant tristement grimacier,
Qui, jouant la vieillesse et ridant son visage,
Perd, sans paraître vieux, les graces du jeune âge.
Mais un débris réel intéresse mes yeux ;
Jadis contemporain de nos simples aïeux,
J'aime à l'interroger, je me plais à le croire ;
Des peuples et des temps il me redit l'histoire ;
Plus ces temps sont fameux, plus ces peuples sont grands,
Et plus j'admirerai ces restes imposans.

O champs de l'Italie ! ô campagnes de Rome !
Où dans tout son orgueil gît le néant de l'homme !
C'est là que des aspects fameux par de grands noms,
Pleins de grands souvenirs et de hautes leçons,
Vous offrent des objets, trésors des paysages.
Voyez, de toutes parts, comment le cours des âges
Dispersant, déchirant de précieux lambeaux,
Jetant temple sur temple, et tombeaux sur tombeaux,
De Rome étale au loin la ruine immortelle ;

Ces portiques, ces arcs, où la pierre fidèle
Garde du peuple-roi les exploits éclatans;
Leur masse indestructible a fatigué le temps :
Des fleuves suspendus ici mugissait l'onde,
Sous ses portes passaient les dépouilles du monde;
Partout confusément dans la poussière épars,
Les thermes, les palais, les tombeaux des Césars,
Tandis que de Virgile, et d'Ovide et d'Horace,
La douce illusion nous montre encor la trace.
Heureux, cent fois heureux l'artiste des jardins
Dont l'art peut s'emparer de ces restes divins!
Déjà la main du temps sourdement le seconde;
Déjà sur les grandeurs de ces maîtres du monde
La nature se plaît à reprendre ses droits.
Au lieu même où Pompée, heureux vainqueur des rois,
Etalait tant de faste, ainsi qu'au jour d'Evandre,
La flûte des bergers revient se faire entendre.
Voyez rire ces champs au laboureur rendus,
Sur ces combles tremblans ces chevreaux suspendus,
L'orgueilleux obélisque au loin couché sur l'herbe,
L'humble ronce embrassant la colonne superbe;
Ces forêts d'arbrisseaux, de plantes, de buissons,
Montant, tombant en grappe, en touffes, en festons,
Par le souffle des vents semés sur ces ruines
Le figuier, l'olivier, dans leurs faibles racines
Achèvent d'ébranler l'ouvrage des Romains;
Et la vigne flexible, et le lierre aux cent mains,
Autour de ces débris rampant avec souplesse,
Semblent vouloir cacher ou parer leur vieillesse.

Mais, si vous n'avez pas ces restes renommés,
N'avez-vous pas du moins ces bronzes animés,

Et ces marbres vivans, déités des vieux âges,
Où l'art seul fut divin et força les hommages?

Je sais qu'un goût sévère a voulu des jardins
Exiler tous ces Dieux des Grecs et des Romains.
Et pourquoi? Dans Athène et dans Rome nourrie,
Notre enfance a connu leur riante féerie,
Ces Dieux n'étaient-ils pas laboureurs et bergers?
Pourquoi donc leur fermer vos bois et vos vergers?
Sans Pomone vos fruits oseront-ils éclore?
De l'empire des fleurs pouvez-vous chasser Flore?
Ah! que ces dieux toujours enchantent nos regards!
L'idolâtrie encore est le culte des arts:
Mais que l'art soit parfait; loin des jardins qu'on chas-
Ce dieux sans majesté, ces déesses sans grace. [se
A chaque déité choisissez son vrai lieu;
Qu'un Dieu n'usurpe pas les droits d'un autre dieu;
Laissez Pan dans les bois. D'où vient que ces Naïades,
Que ces Tritons à sec se mêlent aux Dryades?
Pourquoi ce Nil en vain couronné de roseaux,
Et dont l'urne poudreuse est l'abri des oiseaux?
Otez-moi ces lions et ces tigres sauvages;
Ces monstres me font peur, même dans leurs images:
Et ces tristes Césars, cent fois plus monstres qu'eux,
Aux portes des bosquets sentinelles affreux,
Qui, tout hideux d'effroi, de soupçons et de crimes,
Semblent encor de l'œil désigner leurs victimes:
De quel droit s'offrent-ils dans ce riant séjour?
Montrez-moi des mortels plus chers à notre amour.
En des lieux consacrés à leur apothéose,
Créez un Elysée où leur ombre repose:
Loin des profanes yeux, dont les vallons couverts

De lauriers odorans, de myrtes toujours verts,
En marbre de Paros offrez-nous leurs images;
Qu'une eau lente se plaise à baigner ces bocages,
Et qu'aux ombres du soir mêlant un jour douteux,
Diane aux doux rayons soit l'astre de ces lieux.
Leur tranquille beauté sous ces dais de verdure,
De ces marbres chéris la blancheur tendre et pure,
Ces grands hommes, leur calme et simple majesté,
Cette eau silencieuse, image du Léthé,
Qui semble, pour leurs cœurs exempts d'inquiétude,
Rouler l'oubli des maux et de l'ingratitude;
Ces bois, ce jour mourant sous leur ombrage épais,
Tout des mânes heureux y respire la paix.
Vous donc n'y consacrez que des vertus tranquilles.
Loin tous ces conquérans en ravages fertiles:
Comme ils troublaient le monde, ils troubleraient
[ces lieux.
Placez-y les amis des hommes et des dieux,
Ceux qui par des bienfaits vivent dans la mémoire,
Ces rois dont leurs sujets n'ont point pleuré la gloire;
Montrez-y Fénélon à notre œil attendri;
Que Sully s'y relève embrassé par Henri.

Donnez des fleurs, donnez; j'en couvrirai ces sages
Qui, dans un noble exil, sur les lointains rivages,
Cherchaient et répandaient les arts consolateurs [6];
Toi surtout, brave Cook, qui, cher à tous les cœurs,
Unis par les regrets la France et l'Angleterre;
Toi qui, dans ces climats où le bruit du tonnerre
Nous annonçait jadis, Triptolème nouveau,
Apportais le coursier, la brebis, le taureau,
Le soc cultivateur, les arts et la patrie,

Et des brigands d'Europe expiais la furie.
Ta voile, en arrivant, leur annonçait la paix :
Et ta voile, en partant, leur laissait des bienfaits.
Reçois donc ce tribut d'un enfant de la France.
Et que fait son pays à ma reconnaissance?
Ses vertus en ont fait notre concitoyen.
Imitons notre roi, digne d'être le sien.
Hélas! de quoi lui sert que deux fois son audace
Ait vu des cieux brûlans, fendu des mers de glace;
Que des peuples, des vents, des ondes révéré,
Seul sur les vastes mers son vaisseau fût sacré;
Que pour lui seul la guerre oubliât ses ravages?
L'ami des arts, hélas! meurt en proie aux sauvages!
Aux bords d'une eau limpide, en des bosquets fleuris,
Mêlez donc son image à ces bustes chéris;
Et que son doux aspect, ses malheurs, et vos larmes,
A ces lieux enchantés prêtent encor des charmes.

Mais c'est peu d'enseigner l'art d'embellir les champs,
Il faut les faire aimer; et peut-être en mes chants,
Bien mieux qu'un froid précepte, une histoire tou-[chante
Rendra plus chers encor les travaux que je chante.
Ces doux soins qui du sage occupent les loisirs,
Quelquefois les rois même ont goûté leurs plaisirs.
C'est toi que j'en atteste, ô vieillard magnanime!
Toi, né du sang royal, modeste Abdolonyme.
Obscur et retiré dans son paisible enclos,
Entre son doux travail, et son heureux repos,
Le vieillard oubliait le sang qui le fit naître;
Nul séjour n'égalait sa demeure champêtre :
D'un côté, c'est Sidon, et son port et ses mers;

De l'autre, du Liban les cèdres toujours verts,
Dont les sommets pompeux, disposés en étage,
Levaient cime sur cime, ombrage sur ombrage;
Au flanc de la montagne un fertile coteau,
Vêtu d'un vert tapis, s'étendait en plateau,
Et de là deux filets d'une onde cristalline
Tombaient en murmurant le long de la colline;
Au centre du jardin, vers le soleil naissant,
Un vallon fortuné se courbait en croissant;
Zone délicieuse, en tout temps ignorée
Et du midi brûlant et du fougueux Borée;
Dans le fond, les sapins, les cyprès fastueux,
En cercle dessinaient leurs troncs majestueux;
Mille arbustes divers y versaient sans blessure
Le nard le plus parfait, la myrrhe la plus pure;
Au-devant on voyait, déployant son trésor,
Le citron, orgueilleux de son écorce d'or,
Et la rouge grenade, et la figue mielleuse,
Et du riche palmier la datte savoureuse;
Autour, quelques rochers du marbre le plus pur,
Veinés d'or et d'argent, et de pourpre et d'azur,
Charmaient plus ses regards, dans leurs masses rus-
[tiques,
Que ceux dont l'art jadis décorait ses portiques;
Sur leurs flancs ondoyaient des arbrisseaux en fleurs,
Différens de parfums, de formes, de couleurs;
La rose les parait, et sur une onde pure
De vieux saules penchaient leur longue chevelure;
Plus loin c'est un troupeau qui, content sous ses lois,
Lui peignait l'origine et les devoirs des rois.
Les premiers souverains furent pasteurs des hommes,
Se disait-il souvent; mais, dans l'âge où nous sommes,

Quels sages enviraient ces illustres dangers ?
Il disait, et, content du sceptre des bergers,
Il soignait tour à tour ses agneaux et ses plantes,
Son fils le secondait de ses mains innocentes.
L'un est majestueux encore en son déclin;
Sa barbe en flots d'argent se répand sur son sein;
Sur son teint vigoureux une mâle vieillesse
N'a point décoloré les fleurs de la jeunesse;
Sa marche est assurée, et son auguste front
Du temps et du malheur semble braver l'affront.
Son fils est dans sa fleur; mais de l'adolescence
Les traits déjà plus mûrs s'éloignent de l'enfance;
La rose est sur sa joue, et du léger coton
Le duvet de la pêche ombrage son menton.
Son air est doux, mais fier; et de sa noble race
Je ne sais quoi de grand conserve encor la trace.
Tous deux, lorsque le soir tempérait les chaleurs,
Au repos de la nuit abandonnant les fleurs,
Quelquefois de l'empire ils lisaient les annales,
Et du peuple et des grands les discordes fatales;
Comment, au bruit confus de mille affreuses voix,
Le crime ensanglanta la demeure des rois,
Et du trône brisé fit tomber leurs ancêtres.
Le vieillard les pleurait; mais sous ses toits champêtres
Tranquille, il était loin d'envier leur splendeur.
Tel n'était point son fils : un instinct de grandeur
Quelquefois dans son ame éveillait son courage
Au-dessus de son sort, au-dessus de son âge;
Mais l'exemple d'un père arrêtant son essor,
A son labeur champêtre il se plaisait encor.
Tel un jeune arbrisseau, qui sur les vastes plaines
Doit déployer un jour ses ombres souveraines,

Dans un antique bois qu'a foudroyé le ciel,
Faible, se cache encor sous l'abri paternel.

Au centre du jardin est un autel champêtre;
Là tous deux des saisons ils adoraient le maître.
Un soir, après avoir fini leurs doux travaux,
Désaltéré leurs fleurs, taillé leurs arbrisseaux,
Au pied de cet autel couronné de guirlandes,
Tous deux agenouillés présentaient leurs offrandes;
L'air était en repos : les rayons du soleil,
Glissant obliquement de l'occident vermeil,
Peignaient au loin les mers de leur pourpre flottante;
Les vaisseaux de Sidon dans leur voile ondoyante
A peine recueillaient quelque souffle des vents;
La vague avec lenteur roulait ses plis mouvans;
Enfin tout était calme, et la nature entière
Semblait avec respect écouter leur prière :
Chaque vœu vers le ciel s'élève en liberté;
Par les voûtes d'un temple il n'est point arrêté;
Et les fruits parfumés, les fleurs, et la verdure,
Formaient de mille odeurs l'encens de la nature.
Le vieillard, le premier, au maître des humains
Levait, en suppliant, ses vénérables mains :
Il priait pour ses fruits, pour son fils, pour l'empire;
Sur ses lèvres errait un auguste sourire;
Son fils l'accompagnait de ses timides vœux;
Leurs voix montaient ensemble à l'oreille des dieux;
Soixante ans de vertus recommandent le père;
L'innocence du fils protége sa prière.
Un si touchant spectacle attendrissait le ciel;
Et dans le même instant, au pied du même autel,
Tout l'Olympe attentif contemplait en silence

Le malheur, la vertu, la vieillesse, et l'enfance.

Voilà que tout à coup résonne aux environs
L'éclatante trompette, et le bruit des clairons;
Une troupe guerrière entoure cette enceinte;
Le jeune Abdolonyme a tressailli de crainte :
« Mon fils, dit le veillard, ne t'épouvante pas!
Lorsque l'orgueil armé rassemble ses soldats,
Le riche peut trembler, mais le pauvre est tranquille. »
Il dit, reste à l'autel, et demeure immobile.
Mais la trompette sonne une seconde fois,
Et l'écho roule, au loin prolongé dans les bois :
C'est le vainqueur de Tyr, c'est lui, c'est Alexandre!
Fatigué de marcher sur des palais en cendre,
Effroi du trône, il veut en devenir l'appui,
Et ce caprice auguste est digne encor de lui.
Des portes du jardin les pilastres rustiques
N'offraient point des palais les marbres magnifiques:
D'un simple bois de chêne ils étaient façonnés;
Ces lieux d'un vert rempart étaient environnés;
Les mûriers, les buissons, les blanches aubépines,
Ensemble composaient ces murs tissus d'épines,
Alexandre s'arrête; et ce triomphateur,
Qui des plus fiers remparts abaissa la hauteur,
Contemple avec respect cette faible barrière;
Il laisse hors des murs sa cohorte guerrière;
Il porte dans l'enceinte un pas religieux,
Et craint de profaner le calme de ces lieux :
A peine il les a vus, ses passions s'apaisent,
Son orgueil s'attendrit, ses victoires se taisent,
Et sur ce cœur fougueux, sur ce tyran des rois,
La nature un instant a repris tous ses droits.

Il cherche le vieillard ; il le voit, il s'approche :

« Ce lieu me fait, dit-il, un trop juste reproche :
Il me dit que j'ai trop méconnu le bonheur.
A terrasser les rois je mettais mon honneur ;
Je vais jouir enfin d'un charme que j'ignore :
Ton sang régna jadis, il doit régner encore ;
Sors de l'obscurité : les peuples et les rois
Sont toujours criminels d'abandonner leurs droits.
Ne me refuse pas cette nouvelle gloire ;
C'est le prix le plus doux qu'attendait ma victoire.
Viens donc : tout te rappelle au rang de tes aïeux,
Tes vertus, et ton peuple, Alexandre, et les dieux.

—Ainsi ta main toujours dispose des couronnes ;
Aux uns tu les ravis, aux autres tu les donnes,
Répondit le vieillard, et de tes fières lois
Le plus obscur réduit ne peut sauver les rois !
Eh bien ! à mes destins je suis prêt à souscrire ;
Pour le rendre à mon fils je reprends mon empire.
Toi, si tu peux des champs goûter encor la paix,
Contemple cet asile, et conçois mes regrets !
Permets donc qu'en ces lieux le sommeil des chaumières
Pour cette nuit du moins ferme encor mes paupières,
Et qu'en ce doux abri prolongeant mon séjour,
Je dérobe aux grandeurs le reste d'un beau jour ;
Demain à mes devoirs je consens à me rendre. »

Cette noble fierté plaît au cœur d'Alexandre ;
Mais, durant leurs adieux, le fils, dans le jardin,
Ayant cueilli des fleurs qu'entrelace sa main,
A ces lauriers cruels qu'ensanglanta Bellone
Demande à marier sa modeste couronne.

Le héros lui sourit, et ce front triomphant
Se courbe avec plaisir sous la main d'un enfant;
Il le prend, il l'embrasse; et, fixant son visage,
Dans ses destins futurs aime à voir son ouvrage.
Il prend enfin, s'éloigne, et s'arrache à regret
A ce couple innocent qu'il envie en secret;
Il s'éloigne indigné de sa grandeur cruelle,
Qui traîne le ravage et le deuil après elle,
Prend pitié de sa gloire, et sent avec douleur
Qu'il a conquis le monde, et perdu le bonheur.
Mais ce jour le console : il éprouve en lui-même
Ce plaisir pur qui fuit l'orgueil du diadème,
Qu'ignore la victoire, et quitte ces beaux lieux,
Fier d'un plus beau triomphe, et plus grand à ses yeux.
Le vieillard tout le soir suit sa tâche innocente;
Il va de fleur en fleur, erre de plante en plante,
Se hâte de jouir, et dans le fond du cœur
Recueille avidement un reste de bonheur.
A peine l'horizon avait rougi l'aurore,
Que, pressant dans ses bras cet enfant qu'il adore :

« Je vais régner, dit-il, et ce terrible emploi,
Mon fils, après ma mort, retombera sur toi :
Que je te plains! ces bois, ces fleurs, sujets fidèles,
Ne m'étaient point ingrats, ne m'étaient point rebelles.
Qu'un sort bien différent nous attend aujourd'hui!
Viens donc, ô cher enfant! viens, ô mon doux appui!
Du malheur de régner viens consoler ton père.
Et vous, objets charmans, toi, cabane si chère,
Vous que je cultivais, vergers délicieux,
Arbres que j'ai plantés, recevez mes adieux.
Hélas! coulant ici mes heures fortunées,

Heureux, par vos printemps je comptais mes années;
Ces fastes valaient bien les annales des rois.
Puisse du moins l'empire être heureux sous mes lois,
Et, me dédommageant de vos pures délices,
Par le bonheur commun payer mes sacrifices! »

Il dit, promène encor ses regards attendris
Sur ses bois, sur ses fleurs, ses élèves chéris,
Et part, environné d'une brillante escorte.
Mais du palais à peine il a touché la porte,
Mille ressouvenirs se pressent sur son cœur :
Dans un confus transport de joie et de douleur
En silence il parcourt le séjour de ses pères,
Témoin de leur grandeur, témoin de leurs misèrs.
Leur ombre l'y poursuit : il pense quelquefois
Entendre autour de lui leur gémissante voix :
Mais les flots d'un vin pur, et le sang des victimes,
Achèvent d'effacer la trace de ces crimes;
Il règne, et l'équité préside à ses projets :
Son sceptre est moins pesant, chéri par ses sujets.
Cependant quelquefois, loin d'un monde profane,
Il revient en secret visiter sa cabane;
Revient s'asseoir encore au pied de ses ormeaux,
De ses augustes mains émonde leurs rameaux;
Et, s'occupant en roi, se délassant en sage,
D'un bonheur qu'il n'a plus adore encor l'image.

NOTES

CHANT PREMIER.

(1) Le lecteur ne me saura peut-être pas mauvais gré de rapporter ici l'esquisse rapide que Virgile a tracée des jardins, qu'il regrette de ne pouvoir chanter.

Si mon vaisseau, long-temps égaré loin du bord,
Ne se hâtait enfin de regagner le port,
Peut-être je peindrais les lieux chéris de Flore;
Le narcisse en mes vers s'empresserait d'éclore :
Les roses m'ouvriraient leurs calices brillans,
Le tortueux concombre arrondirait ses flancs;
Du persil toujours vert, des pâles chicorées,
Ma muse abreuverait les tiges altérées;
Je courberais le lierre et l'acanthe en berceaux,
Et du myrte amoureux j'ombragerais les eaux.

On voit que cette composition de jardin est très-simple et très-naturelle. On y trouve mêlés l'utile et l'agréable; c'est à la fois le verger, le potager et le parterre : mais c'est là le jardin d'un habitant ordinaire des champs, tel qu'un sage, avec des goûts simples, voudrait l'orner, le cultiver lui-même; tel que l'aimable poète qui le décrit eût aimé à l'embellir. Il n'a pas prétendu parler des fameux jardins que le luxe des vainqueurs du monde, des Lucullus, des Crassus, des Pompée et des César, avait remplis des richesses de l'Asie et des dépouilles de l'univers.

(2) C'est un monument précieux de l'antiquité et de l'histoire des jardins que la description que fait Homère de celui d'Alcinoüs. On voit qu'elle tient de près à la naissance de l'art : que tout son luxe consiste dans l'ordre et la symé-

trie, dans la richesse du sol et dans la fertilité des arbres, dans les deux fontaines dont il est orné; et tous ceux qui voudraient un jardin pour en jouir, et non pour le montrer, n'en demanderaient pas d'autre.

(3) Ces jardins suspendus existaient encore en partie seize siècles après leur création, et firent l'étonnement d'Alexandre à son entrée dans Babylone.

(4) Il existe un monument très-précieux du goût et de la forme des jardins romains dans une lettre de Pline le jeune (liv. V, lettre VI) : on y voit qu'on connaissait déjà l'art de tailler les arbres, et de leur donner différentes figures de vases ou d'animaux; que l'architecture et le luxe des édifices étaient un des principaux ornemens de leurs parcs; mais que tous avaient un objet d'utilité, ce qu'on a trop oublié dans les jardins modernes.

(5) Philippe. Monseigneur le comte d'Artois, frère du roi. (Depuis Charles X).

(6) *Belœil* était un jardin magnifique de M. le prince de Ligne, situé près d'Ath, dans les Pays-Bas.

(7) Le local de *Tivoli* se refusait aux grands effets pittoresques; mais M. Boutin a eu le mérite d'en tirer le meilleur parti possible, et surtout d'avoir le premier essayé avec succès le genre irrégulier.

(8) *Montreuil*, près Versailles, appartient à madame Élisabeth, sœur du roi. Auprès de ce jardin, et sous le même nom, est celui de madame la comtesse Diane de Polignac, dame d'honneur de cette princesse.

(9) Le *petit Trianon*, jardin de la reine, est un modèle de ce genre. La richesse y paraît avoir été toujours employée par le goût.

(10) Il s'agit du joli jardin de *Bagatelle*, qui a été composé avec beaucoup de goût pour monseigneur le comte d'Artois, et qui a l'avantage de se trouver placé au milieu

d'un bois charmant qui semble en faire partie. Le pavillon est d'une élégance rare (1).

(11) Kent, architecte et dessinateur fameux en Angleterre, fut le premier qui tenta avec succès le genre libre qui commence à se répandre dans toute l'Europe. Les Chinois en sont sans doute les premiers inventeurs. Voici ce que dit de leurs jardins un artiste célèbre d'Angleterre qui avait voyagé à la Chine. Le morceau est curieux, et l'ouvrage dont il est tiré est fort rare.

« Les jardins que j'ai vus à la Chine, dit M. Chambers, étaient très-petits. Leur ordonnance cependant, et ce que j'ai pu recueillir des diverses conversations que j'ai eues sur ce sujet avec un fameux peintre chinois, nommé Lepqua, m'ont donné, si je ne me trompe, une connaissance des idées de ces peuples sur ce sujet.

« La nature est leur modèle, et leur but est de l'imiter dans toutes ses belles irrégularités. D'abord ils examinent la forme du terrain, s'il est uni ou en pente, s'il y a des collines et des montagnes, s'il est étendu ou resserré : sec

---

(1) Je n'ai pu nommer tous les jardins agréables qui ont été faits depuis quelques années. Il en est plusieurs qui auraient mérité de l'être, et de ce nombre sont : La Falaise, Morfontaine, Roissy, La Malmaison, agréable par la beauté de ses bois, de ses eaux, de ses vues et de sa situation. J'aurais tort d'oublier celui de Saint-Germain, embelli par un grand seigneur, qui, après avoir fait l'agrément de la cour par la finesse piquante de son esprit, conduit par le goût de la campagne, quelquefois suspendu, mais jamais perdu dans les ames honnêtes, s'est fait une retraite champêtre, où il cultive les arts et les lettres. — Les gens de lettres ont aussi quelquefois embelli des asiles où ils sont mieux inspirés qu'ailleurs. Pope eut son Twiknam, Boileau son Auteuil, M. de Rulhière son Ermitage, orné de deux rivières, d'un charmant ruisseau, de superbes perspectives, et distingué surtout par des inscriptions en vers ; tels que M. de Rulhière en sait faire.

ou marécageux, s'il abonde en rivières et en sources, ou si le manque d'eau s'y fait sentir. Ils font une grande attention à ces diverses circonstances, et choisissent les arrangemens qui conviennent le mieux avec la nature du terrain, qui exigent le moins de frais, cachent ses défauts, et mettent dans le plus beau jour tous ses avantages.

« Comme les Chinois n'aiment pas la promenade, on trouve rarement chez eux les avenues ou les allées spacieuses des jardins de l'Europe. Tout le terrain est distribué en une variété de scènes; et des passages tournans, ouverts au milieu des bosquets, vous font arriver aux différens points de vue, chacun desquels est indiqué par un siége, par un édifice, ou par quelque autre objet.

« La perfection de leurs jardins consiste dans le nombre, dans la beauté et dans la diversité de ces scènes. Les jardiniers chinois, comme les peintres européens, ramassent dans la nature les objets les plus agréables, et tâchent de les combiner de manière que non-seulement ils paraissent séparément avec plus d'éclat, mais même que, par leur union, ils forment un tout agréable et frappant.

« Leurs artistes distinguent trois différentes espèces de scènes, auxquelles ils donnent les noms de riantes, d'horribles et d'enchantées. Cette dernière dénomination répond à ce qu'on nomme scène de roman; et nos Chinois se servent de divers artifices pour y exiter la surprise. Quelquefois ils font passer sous terre une rivière ou un torrent rapide, qui, par son bruit turbulent, frappe l'oreille sans qu'on puisse comprendre d'où il vient. D'autres fois ils disposent les rocs, les bâtimens, et les autres objets qui entrent dans la composition, de manière que le vent, passant au travers des interstices et des concavités qui y sont ménagées pour cet effet, forme des sons étranges et singuliers. Ils mettent dans ces compositions les espèces les plus extraordinaires d'arbres, de plantes et de fleurs : ils y forment des échos artificiels et compliqués, et y tiennent différentes sortes d'oiseaux et d'animaux monstrueux.

« Les scènes d'horreur présentent des rocs suspendus, des cavernes obscures, et d'impétueuses cataractes qui se précipitent de tous les côtés du haut des montagnes; les arbres

sont difformes et semblent brisés par la violence des tempêtes : ici on en voit de renversés qui interceptent le cours des torrens, et paraissent avoir été emportés par la fureur des eaux ; là il semble que, frappés de la foudre, ils ont été brûlés et fendus en pièces. Quelques-uns des édifices sont en ruines ; quelques autres consumés à demi par le feu : quelques chétives cabanes, dispersées çà et là sur les montagnes, semblent indiquer à la fois l'existence de la misère des habitans. A ces scènes il en succède communément de riantes. Les artistes chinois savent avec quelle force l'ame est affectée par les contrastes, et ils ne manquent jamais de ménager des transitions subites et de frappantes oppositions de formes, de couleurs et d'ombres. Aussi des vues bornées vous font-ils passer à des perspectives étendues ; des objets d'horreur à des scènes agréables, et des lacs et des rivières aux plaines, aux coteaux et aux bois. Aux couleurs sombres et tristes ils en opposent de brillantes, et des formes simples aux compliquées, distribuant, par un arrangement judicieux, les diverses masses d'ombre et de lumière, de telle sorte que la composition paraît distincte dans ses parties et frappante en son tout.

« Lorsque le terrain est étendu, et qu'on y peut faire entrer une multitude de scènes, chacune est ordinairement appropriée à un seul point de vue ; mais, lorsque l'espace est borné, et qu'il ne permet pas de variété, on tâche de remédier à ce défaut en disposant les objets de manière qu'ils produisent des représentations différentes suivant les divers points de vue, et souvent l'artifice est poussé au point que ces représentations n'ont entre elles aucune ressemblance.

« Dans les grands jardins les Chinois se ménagent des scènes différentes pour le matin, le midi et le soir, et ils élèvent aux points de vue convenables des édifices propres aux divertissemens de chaque partie du jour. Les petits jardins, où, comme on l'a dit, un seul arrangement produit plusieurs représentations, offrent de la même manière, aux divers points de vue, des bâtimens qui, par leur usage, indiquent le point du jour le plus propre à jouir de la scène dans sa perfection.

« Comme le climat de la Chine est excessivement chaud, les habitans emploient beaucoup d'eau à leurs jardins. Lorsqu'ils sont petits, et que la situation le permet, souvent tout le terrain est mis sous l'eau, et il n'y reste qu'un petit nombre d'îles et de rocs. On fait entrer dans les jardins spacieux des lacs étendus, des rivières et des canaux. On imite la nature en diversifiant, à son exemple, les bords des rivières et des lacs; tantôt ces bords sont arides et graveleux, tantôt ils sont couverts de bois jusqu'au bord de l'eau, plats en quelques endroits, et ornés d'arbrisseaux et de fleurs; dans d'autres ils se changent en rocs escarpés qui forment des cavernes, où une partie de l'eau se jette avec autant de bruit que de violence. Quelquefois vous voyez des prairies remplies de bétail, ou des champs de riz qui s'avancent dans des lacs, et qui laissent entre eux des passages pour des vaisseaux; d'autres fois ce sont des bosquets pénétrés en divers endroits par des rivières et des ruisseaux capables de porter des barques. Ces rivages sont couverts d'arbres, dont les branchages s'étendent, se joignent, et forment en quelques endroits des berceaux sous lesquels les bateaux passent. Vous êtes aussi ordinairement conduit à quelque objet intéressant, à un superbe bâtiment placé au sommet d'une montagne coupée en terrasses, à un casin situé au milieu d'un lac, à une cascade, à une grotte divisée en divers appartemens, à un rocher artificiel ou à quelque autre composition semblable.

« Les rivières suivent rarement la ligne droite, elles serpentent, et sont interrompues par diverses irrégularités : tantôt elles sont étroites, bruyantes et rapides; tantôt lentes, larges et profondes. Des roseaux et d'autres plantes et fleurs aquatiques, entre lesquelles se distingue le *lienhoa*, qu'on estime le plus, se voient et dans les rivières et dans les lacs. Les Chinois y construisent souvent des moulins et d'autres machines hydrauliques, dont le mouvement sert à animer la scène. Ils ont aussi un grand nombre de bateaux, de forme et de grandeur différentes. Leurs lacs sont semés d'îles, les unes stériles et entourées de rochers et d'écueils, les autres enrichies de tout ce que la nature et l'art peuvent fournir de plus parfait. Ils y introduisent aussi des rocs artificiels, et ils surpassent toutes les autres nations dans ce

genre de composition. Ces ouvrages forment chez eux une profession distincte. On trouve à Canton, et probablement dans la plupart des autres villes de la Chine, un grand nombre d'artisans constamment occupés à ce métier. La pierre dont ils se servent pour cet usage vient des côtes méridionales de l'empire : elle est bleuâtre et usée par l'action des ondes en formes irrégulières. On pousse la délicatesse fort loin dans le choix de cette pierre. J'ai vu donner plusieurs taëls pour un morceau de la grosseur du poing, lorsque la figure en était belle et la couleur vive. Ces morceaux choisis s'emploient pour les paysages des appartemens ; les plus grossiers servent aux jardins ; et, étant joints par le moyen d'un ciment bleuâtre, ils forment des rocs d'une grandeur considérable : j'en ai vu qui étaient extrêmement beaux, et qui montraient dans l'artiste une élégance de goût peu commune. Lorsque ces rocs sont grands, on y creuse des cavernes et des grottes avec des ouvertures, aux travers desquelles on aperçoit des lointains. On y voit en divers endroits des arbres, des arbrisseaux, des ronces et des mousses ; et sur leur sommet on place de petits temples et d'autres bâtimens où l'on monte par le moyen de degrés raboteux et irréguliers taillés dans le roc.

« Lorsqu'il se trouve assez d'eau, et que le terrain est convenable, les Chinois ne manquent point de former des cascades dans leurs jardins : ils y évitent toute sorte de régularité, imitant les opérations de la nature dans ces pays montagneux. Les eaux jaillissent des cavernes et des sinuosités des rochers. Ici paraît une grande et impétueuse cataracte ; là c'est une multitude de petites chutes. Quelquefois la vue de la cascade est interceptée par de arbres dont les feuilles et les branches ne permetent que par intervalles de voir les eaux qui tombent le long des côtés de la montagne. D'autres fois, au-dessus de la partie la plus rapide de la cascade, sont jetés d'un roc à l'autre des ponts de bois grossièrement faits ; et souvent le courant des eaux est interrompu par des arbres et des monceaux de pierres que la violence du torrent semble y avoir transportés.

« Dans les bosquets les Chinois varient toujours les formes et les couleurs des arbres, joignant ceux dont les branches

sont grandes et touffues avec ceux qui s'élèvent en pyramide, et les verts foncés avec les verts gais. Ils y entremêlent des arbres qui portent des fleurs, parmi lesquels il y en a plusieurs qui fleurissent la plus grande partie de l'année. Entre leurs arbres favoris est une espèce de saule : on le trouve toujours parmi ceux qui bordent les rivières et les lacs, et ils sont plantés de manière que leurs branches pendent sur l'eau. Les Chinois introduisent aussi des troncs d'arbres, tantôt debout, tantôt couchés sur la terre, il poussent fort loin la délicatesse sur leur forme, sur la couleur de leur écorce, et même sur leur mousse.

« Rien de plus varié que les moyens qu'ils emploient pour exciter la surprise. Ils vous conduisent quelquefois au travers de cavernes et d'allées sombres, au sortir desquelles vous vous trouvez subitement frappé de la vue d'un paysage délicieux, enrichi de tout ce que la nature peut fournir de plus beau. D'autres fois on vous mène par des avenues et par des allées qui diminuent et qui deviennent raboteuses peu à peu. Le passage est enfin tout à fait interrompu; des buissons, des ronces et des pierres, le rendent impraticable, lorsque tout à coup s'ouvre à vos yeux une perspective riante et étendue, qui vous plaît d'autant plus que vous vous y étiez moins attendu.

« Un autre artifice de ces peuples, c'est de cacher une partie de la composition par le moyen d'arbres et d'autres objets intermédiaires, ce qui excite la curiosité du spectateur : il veut voir de près, et se trouve, en approchant, agréablement surpris par quelque scène inattendue ou par quelque représentation totalement opposée à ce qu'il cherchait : la terminaison des lacs est toujours cachée, pour laisser à l'imagination de quoi s'exercer. La même règle s'observe, autant qu'il est possible, dans toutes les compositions chinoises.

« Quoique les Chinois ne soient pas fort habiles en optique l'expérience leur a cependant appris que la grandeur apparente des objets diminue et que leurs couleurs s'affaiblissent à mesure qu'ils s'éloignent de l'œil du spectateur. Ce observations ont donné lieu à un artifice qu'ils mettent quelquefois en œuvre. Ils forment des vues en perspective

en introduisant des bâtimens, des vaisseaux et d'autres objets, diminués à proportion de leur distance du point de vue. Pour rendre l'illusion plus frappante, ils donnent des teintes grisâtres aux parties éloignées de la composition, et ils plantent dans le lointain des arbres d'une couleur moins vive et d'une hauteur plus petite que ceux qui paraissent sur le devant : de cette manière, ce qui en soi-même est borné et peu considérable devient en apparence grand et étendu.

« Ordinairement les Chinois évitent les lignes droites ; mais ils ne les rejettent pas toujours. Ils font quelquefois des avenues lorsqu'ils ont quelque objet intéressant à mettre en vue. Les chemins sont constamment taillés en ligne droite à moins que l'inégalité du terrain ou quelque autre obstacle ne fournisse au moins un prétexte pour agir autrement. Lorsque le terrain est entièrement uni, il leur paraît absurde de faire une route qui serpente ; car, disent-ils, c'est ou l'art ou le passage constant des voyageurs qui l'a faite ; et, dans l'un ou l'autre cas, il n'est pas naturel de supposer que les hommes voulussent choisir la ligne courbe quand ils peuvent aller par la droite.

« Ce que nous nommons en anglais *clump*, c'est-à-dire peloton d'arbres, n'est point inconnu aux Chinois ; mais ils ne le mettent pas en œuvre aussi souvent que nous ; jamais ils n'en occupent tout le terrain. Leurs jardiniers considèrent un jardin comme nos peintres considèrent un tableau ; et les premiers groupent leurs arbres de la même manière que les derniers groupent leurs figures, les uns et les autres ayant leurs masses principales et secondaires. »

(12) Ce vers, comme on sait, est de Racine. L'auteur en fait l'application aux charmes du genre irrégulier et naturel, qui, moins éblouissant au premier coup d'œil, est sans doute plus varié et d'un intérêt plus durable.

(13) Plusieurs Anglais prétendent que c'est cette belle description du paradis terrestre, et quelques morceaux de Spencer, qui ont donné l'idée des jardins irréguliers ; et, quoiqu'il soit probable, comme je l'ai déjà dit, que ce genre vienne des Chinois, j'ai préféré l'autorité de Milton, comme

plus poétique. D'ailleurs j'ai cru qu'on verrait avec plaisir toute la magnificence du plus grand roi du monde, tous les prodiges des arts mis en opposition avec les charmes de la nature naissante, l'innocence des premières créatures qui l'embellirent, et l'intérêt des premières amours.

(14) *Blenheim* est un château orné de superbes jardins, et situé à quelques milles de Londres. Ce château a été construit en vertu d'une décision du parlement, pour être offert au duc de Malborough, en récompense de ses brillans services.

(15) ROSAMONDE, fille du baron Walter de Clifford, a été la première maîtresse de Henri II, roi d'Angleterre, et une des plus belles femmes du royaume. Elle habitait le palais du roi à Woodstock, où a été bâti depuis le château de Blenheim; elle quitta ce lieu pour aller s'enfermer dans un couvent, où elle mourut pénitente. Addison a fait de *Rosamonde* le sujet d'un drame lyrique.

(16) SPENCER, nom de famille du duc de Marlborough.

CHANT DEUXIÈME.

(1) M. THOMAS WELD a fourni un établissement aux religieux de la Trappe sur ses terres à Lulworth, près Wareham.

Bar, dans sa description des ordres religieux, etc., donne sur les pères de la Trappe les détails suivans :

L'abbaye de la Trappe a été fondée en 1140 par Rotrou, comte du Perche. Elle fut long-temps célèbre par l'éminente vertu de ses abbés et de ses religieux; mais elle eut enfin le sort de plusieurs autres maisons de cet ordre, où les religieux, dégénérant de la vertu de leurs pères, abandonnèrent les observances régulières. Cette abbaye ayant été saccagée plusieurs fois pendant les guerres survenues en France, les religieux, réduits à manquer de tout, se soutinrent pendant quelque temps; mais ils furent enfin contraints de se séparer, et ne revinrent dans leur maison que lorsque les troubles furent finis. Ils étaient alors bien différens de ce qu'ils avaient été, par la corruption qu'ils

avaient contractée dans le monde. Depuis cette époque le déréglement fit de si grands progrès dans cette abbaye, que les religieux, devenus le scandale du pays, vivaient dispersés çà et là, et ne se rassemblaient que pour faire des parties de chasse et de divertissement. Tel était l'état des choses, quand Armand-Jean Le Bouthilier de Rancé, qui en était abbé, conçut le dessein de les réformer, et de rétablir parmi eux la discipline monastique, autant que le malheur des temps pouvait le permettre. Peu à peu on vit renaître dans cette maison les pratiques les plus austères, et ceux qui avaient embrassé la réforme s'efforcèrent de tendre à la plus haute perfection; leur vie était partagée entre la lecture, le travail et la prière. A l'heure du travail chacun quittait sa coule, et, retroussant l'habit de dessous, suivait la tâche qui lui était assignée; car il ne leur était pas libre de choisir ce qui convenait le plus à leur inclination.

(2) Le duc d'Harcourt, fils aîné du maréchal, avait créé dans sa terre d'Harcourt, prés de Caen, un des plus beaux jardins de France, celui de la *Colline;* et il y jouissait en sage des charmes de la retraite, lorsqu'il fut nommé gouverneur du Dauphin, premier fils de Louis XVI, qui est mort à Meudon en 1789. Ce duc, qui avait écrit sur les jardins, est mort en 1800 à Londres, où il était depuis plusieurs années ambassadeur du roi de France.

(3) C'est le nom d'un habitant d'O-Taïti, amené en France par M. de Bougainville, célèbre par plus d'un genre de courage, et connu si avantageusement comme militaire et comme voyageur. Le trait que je raconte ici de ce jeune O-Taïtien est très-connu et très-intéressant. Je n'ai fait que changer le lieu de la scène, que j'ai placée au jardin du Roi. J'aurais voulu mettre dans mes vers toute la sensibilité qui respire dans le peu de mots qu'il prononçait en embrassant l'arbre qu'il reconnut, et qui lui rappelait sa patrie. *C'est O-Taïti!* disait-il, et en regardant les autres arbres: *Ce n'est pas O-Taïti!*

(4) On a remarqué, dans tous les peuples où la société a

fait peu de progrès, une certaine innocence dans les mœurs, très-différentes de la réserve et de la pudeur qui accompagnent toujours la vertu dans les femmes des nations civilisées. Dans l'île d'O-Taïti, dans la plupart des autres îles de la mer du Sud, à Madagascar, etc., les femmes mariées croient se devoir exclusivement à leurs maris, et manquent rarement à la fidélité conjugale : mais les filles n'y attachent aucune idée de crime, ni même de honte; elles ne s'asujétissent, ni dans leurs discours, ni dans leur habillement, ni dans leurs manières, à ce que nous regardons comme des devoirs pour leur sexe. Mais chez elles c'est simplicité, et non corruption : elles ne méprisent point les règles de la décence, elles les ignorent. Dans ce pays la nature est grossière, mais elle n'y est pas dépravée; voilà ce que j'ai essayé de rendre par ce vers.

(5) Ce dernier hémistiche se trouve dans une épître charmante de M. de Saint-Lambert; c'est par réminiscence qu'il s'est glissé dans mon ouvrage.

CHANT TROISIÈME.

(1) Harlem est une ville de Hollande où se fait un grand commerce de fleurs. On sait à quel degré d'extravagance des amateurs ont porté dans ce genre l'amour de la rareté et des jouissances exclusives.

(2) En général on ne peut bien imiter les rochers, pas plus que tous les grands effets de la nature. Elle ne permet à l'art de tenter des hardiesses que lorsqu'il combat avec toutes les ressources du génie et de l'opulence. C'est ainsi que s'est formé, d'après les dessins de Robert, le superbe rocher de Versailles, dont l'effet ne peut-être deviné que par l'imagination, qui le fait voir d'avance coiffé de beaux arbres, et orné de ce que le temps seul peut lui donner de vraisemblance et de beauté.

(3) *Midleton* et *Dovedale*, vallons dans le Derbyshire, renommés par les formes pittoresques de leur chaîne de

rochers, décrits par Whateli, fameux dessinateur de jardins anglais, dont j'ai ainsi que Morel, dans son charmant traité des jardins, emprunté quelques traits, tels que celui de la cabane et du pont suspendus sur des précipices. Mais j'ai tâché d'exprimer d'une manière qui m'appartînt les sensations que font naître ces aspects effrayans.

(4) Claude-Henri Watelet, receveur général des finances, né à Paris en 1718, l'un des quarante de l'Académie française, membre de plusieurs Académies étrangères, mort à Paris le 13 février 1786. Voici le portrait qu'en trace Marmontel dans ses *Mémoires*. « L'un des hommes de notre siècle qui avait le mieux arrangé sa vie pour être heureux, c'était Watelet. Il s'était donné tous les goûts, il aimait tous les arts, il attirait chez lui les gens de lettres et les artistes : il s'était fait lui-même artiste et homme de lettres, non pas avec ce brillant succès qui éveille et provoque l'envie, mais avec ce demi-talent qui sollicite l'indulgence, et qui, sans éclat, sans orages, obtenant de l'estime et se passant de gloire, amuse les loisirs d'une modeste solitude ou d'une société bénévole. — Ajoutez à ces avantages une singulière aménité de mœurs, une probité délicate, une politesse attentive à tenir constamment l'amour-propre d'autrui en paix avec le sien, et vous aurez l'idée d'une vie voluptueusement innocente. Telle fut celle de Watelet. »

(5) *Oatlands*, château dans les environs de Richemond, et résidence de LL. AA. les duc et duchesse d'Yorck.

(6) Twickenham, village situé à trois lieues de Londres, sur les bords de la Tamise : on y voit encore la maison et le jardin qui avaient appartenu à Pope, et qu'il avait achetés avec le produit de sa traduction d'Homère. Cette propriété, illustrée par Pope, était passée au lord Clair, trop connu par ses exactions dans les Indes et par sa fin déplorable.

CHANT QUATRIÈME

(1) Ce fameux tableau est sans doute le plus beau des tableaux de paysages. Si l'on ne savait d'ailleurs combien l'imagination du Poussin s'était nourrie des ouvrages des grands poètes anciens, ce tableau suffirait pour le prouver. Presque toutes les odes voluptueuses d'Horace ont le même caractère : partout, au milieu des fêtes et des plaisirs, il montre la mort dans le lointain : « Hâtez-vous, dit-il ; qui sait si nous vivrons demain ? Nous mourrons ; il faudra quitter cette belle maison, cette femme charmante ; et, de tous ces arbres que vous cultivez, le seul cyprès suivra son son maître, hélas ! trop peu durable. »

C'est cette même philosophie, puisée dans les poètes anciens, qui dictait à Chaulieu ces vers pleins d'une si douce mélancolie :

> Muses qui, dans ce lieu champêtre,
> Avec soin me fîtes nourrir,
> Beaux arbres qui m'avez vu naître,
> Bientôt vous me verrez mourir.

Ces contrastes de sensations, moitié voluptueuses, moitié tristes, agitant l'ame en sens contraire, font toujours une impression profonde ; et c'est ce qui m'a engagé à jeter au milieu des scènes riantes des jardins la vue mélancolique des urnes et des tombeaux consacrés à l'amitié ou à la vertu.

(2) Dans ces vers, consacrés aux humbles sépultures des habitans de la campagne, j'ai imité quelques vers du Cimetière de Gray.

(3) *Stow*, château et jardin situés dans le comté de Buckingham. Le propriétaire actuel est lord *Temple*. C'est le jardin de Stow qui a fourni le premier modèle des jardins dits *anglais*.

(4) *Kiow*, résidence royale à deux lieues de Londres ; on en admire le jardin botanique, où se trouvent les plantes les plus rares des deux hémisphères.

(5) M. de Chabanon, dans une épître fort agréable, écrite en faveur des jardins du genre irrégulier, a remarqué avant moi que les vieux monumens réveillaient des souvenirs; avantage que n'ont pas les ruines factices. Cette idée se trouve dans d'autres ouvrages, et particulièrement dans celui de Whateli; et d'ailleurs elle est si naturelle, qu'elle était facile à trouver. Peut-être n'était-il pas aussi aisé de la bien rendre, surtout après M. de Chabanon; mais, si je me suis rencontré avec lui, ce que j'ai tâché d'éviter, je répète que ses vers ont été faits avant les miens.

(6) Tout le monde connaît les voyages instructifs et courageux du célèbre et malheureux Cook, et l'ordre que fit donner Louis XVI de respecter son vaisseau sur toutes les mers; ordre qui fait un égal honneur aux sciences, à cet illustre voyageur, et au roi, dont il devenait pour ainsi dire le sujet par ce genre nouveau de bienfaisance et de protection.

L'HOMME DES CHAMPS,

POÈME EN QUATRE CHANTS.

pelle au secours de ses vues bienfaisantes toutes les autorités du hameau qu'il habite, et, par ce concours de bienveillance et de soin, assure le bonheur et la vertu de la vieillesse et de l'enfance. Cette partie du poème a été lue plusieurs fois à l'Académie française, et particulièrment à la réception du malheureux Malhesherbes. Je dois dire que toutes les maximes de bienfaisance et d'amour du peuple étaient vivement applaudies par tout ce qu'il y avait alors de plus considérable dans la nation. Je n'ai rien retranché de la recommandation que je faisais alors de la pauvreté à la fortune, et de la faiblesse à la puissance, malgré les excès que le peuple s'est quelquefois permis; j'aurais été désavoué même par ses victimes.

Il se trouve aussi dans ce chant une soixantaine de vers empruntés de différens poètes anglais; mais, en les imitant, j'ai tâché de me les approprier par les images et l'expression. D'ailleurs ils ont presque tous dans mon poème un but tout à fait différent. Il y a particulièrement dans la chasse du cerf une imitation dans laquelle je me suis rencontré avec M. de Saint-Lambert (1).

Le second chant peint les plaisirs utiles du cultivateur. Mais ce n'est pas ici l'agriculture ordinaire, qui sème ou recueille dans leurs saisons les productions de la nature, obéit à ses vieilles lois, et suit ses

---

(1) Tels sont les vers qui commencent par ces mots:

Il revoit ses grands bois, si chers à sa mémoire.

Ayant travaillé sans livre, je ne puis pas répondre qu'il n'y ait dans ce poème quelques traces de réminiscence. J'en préviens d'avance ceux qui font un grand crime de ces petits torts.

anciennes habitudes : c'est l'agriculture merveilleuse, qui ne se contente pas de mettre à profit les bienfaits de la nature, mais qui triomphe des obstacles, perfectionne les productions et les races indigènes; naturalise les races et les productions étrangères : force les rochers à céder la place à la vigne, les torrens à dévider la soie ou à dompter les métaux; sait créer ou corriger les terrains; creuse des canaux pour l'agriculture et le commerce; fertilise par des arrosemens les lieux les plus arides; réprime ou met à profit les ravages et les usurpations des rivières; enfin parcourt les campagnes, tantôt comme une déesse qui sème des bienfaits, tantôt comme une fée qui prodigue des enchantemens.

Le troisième chant est consacré à l'observateur naturaliste, qui, environné des ouvrages et des merveilles de la nature, s'attache à les connaître, et donne ainsi plus d'intérêt à ses promenades, de charmes à son domicile, et d'occupations à ses loisirs; se forme un cabinet d'histoire naturelle orné non de merveilles étrangères, mais de celles qui l'environnent, et qui, nées dans son propre sol, lui deviennent plus intéressantes encore. Le sujet de ce chant est le plus fécond de tous, et jamais une carrière plus vaste et plus neuve ne fut ouverte à la poésie.

Enfin le quatrième apprend au poète des champs à célébrer, en vers dignes de la nature, ses phénomènes et ses richesses. En enseignant l'art de peindre les beautés champêtres, l'auteur a tâché d'en saisir lui-même les traits les plus majestueux et les plus touchans.

Le traducteur des Géorgiques de Virgile, en composant les siennes, s'est affligé souvent d'avoir avec son modèle la plus triste des ressemblances. Comme Virgile, il a écrit sur les plaisirs et les travaux cham-

pêtres pendant que les campagnes étaient désolées par la guerre étrangère : comme lui il détournait ses yeux de ces amas de cadavres et de ruines, pour les rejeter sur les douces images du premier art de l'homme et des innocentes délices des champs.

Auguste, paisible possesseur de Rome encore sanglante, s'occupa de ranimer l'agriculture et les bonnes mœurs qui marchent à sa suite ; il engagea Virgile à publier ses Géorgiques : elles parurent avec la paix, et en augmentèrent les charmes. C'est un heureux augure pour son imitateur. Puisse ce poème porter dans les ames effarouchées par de longues souffrances, des sentimens doux et des affections vertueuses ! L'indulgence du lecteur jugera moins rigoureusement un ouvrage composé dans des temps si malheureux : il eût été plus soigné et moins imparfait, s'il eût été composé avec un esprit libre et un cœur tranquille, et si, dans cette terrible révolution, l'auteur n'eût perdu que sa fortune !

Je finis cette préface par désavouer plusieurs morceaux de mes ouvrages non imprimés, qui se trouvent épars dans des journaux ou des recueils ; morceaux dans lesquels j'ai trouvé avec peine des passages insérés par des mains étrangères : il est juste qu'on ne soit chargé que de ses propres fautes.

L'HOMME DES CHAMPS.

CHANT PREMIER.

Boileau jadis a su, d'une imposante voix,
Dicter de l'art des vers les rigoureuses lois;
Le chantre de Mantoue a su des champs dociles
Hâter les dons tardifs par des leçons utiles;
Mais quoi! l'art de jouir, et de jouir des champs,
Se peut-il enseigner? Non sans doute; et mes chants,
Des austères leçons fuyant le ton sauvage,
Viennent de la nature offrir la douce image,
Inviter les mortels à s'en laisser charmer:
Apprendre à la bien voir, c'est apprendre à l'aimer.
Ainsi, qu'après Vanière et le bon Hésiode,
Du régime rural d'autres riment le code;
D'un pinceau moins usé, dans un cadre nouveau,
Des champêtres plaisirs je trace le tableau,
Et d'un riant séjour le possesseur tranquille,
Le maître bienfaisant, l'agriculteur habile,
L'observateur des champs, leur peintre harmonieux;
Tour à tour dans mes vers vont paraître à vos yeux;
Sujet digne en effet du chantre de Mantoue:
A son style divin tout cède, je l'avoue;
Mais dans ce fond, heureux par sa fécondité,
J'ai pour moi la richesse et la variété.

Inspirez donc mes chants, beaux lieux, frais paysages,
Où la vie est plus pure, où les mortels plus sages
Ne se reprochent point le plaisir qu'ils ont eu!
Qui fait aimer les champs fait aimer la vertu :
Ce sont les vrais plaisirs, les vrais biens que je chante.

Mais peu savent goûter leur volupté touchante :
Pour les bien savourer, c'est trop peu que des sens;
Il faut un cœur paisible et des goûts innocens.
Toutefois n'allons pas, déclamateurs stériles,
Affliger de conseils tristement inutiles
Nos riches d'autrefois, nos pauvres Lucullus,
Errans sur les débris d'un luxe qui n'est plus.
On a trop parmi nous réformé l'opulence!
Mais je ne parle pas seulement à la France;
Ainsi que tous les temps, j'embrasse tous les lieux.

O vous, qui dans les champs prétendez vivre heureux,
N'offrez qu'un encens pur aux déités champêtres.
Héritier corrompu de ses simples ancêtres,
Ce riche qui, d'avance usant tous ses plaisirs,
Ainsi que son argent, tourmente ses désirs,
S'écrie à son lever : « Que la ville m'ennuie!
Volons aux champs; c'est là qu'on jouit de la vie,
Qu'on est heureux. » Il part, vole, arrive; l'ennui [1]
Le reçoit à la grille et se traîne avec lui.
A peine il a de l'œil parcouru son parterre,
Et son nouveau kioske, et sa nouvelle serre,
Les relais sont mandés : lassé de son château,
Il part, et court bâiller à l'opéra nouveau.
Ainsi, changeant toujours de dégoûts et d'asile,
Il accuse les champs, il accuse la ville;

Tous deux sont innocens : le tort est à son cœur ;
Un vase impur aigrit la plus douce liqueur.

Le calme heureux des champs craint une pompe vaine :
L'orgueil produit le faste, et le faste la gêne.
Tel est l'homme ; il corrompt et dénature tout.
Qu'au milieu des cités son superbe dégoût
Ait amené les bois, les fleurs et la verdure :
Je lui pardonne encor : j'aime à voir la nature,
Toujours chassée en vain, vengeant toujours ses droits,
Rentrer à force d'art chez les grands et les rois.
Mais je vois en pitié le Crésus imbécile
Qui jusque dans les champs me transporte la ville :
Avec pompe on le couche, on l'habille, on le sert ;
Et Mondor, au village, est à son grand couvert.

Bien plus à plaindre encor les jeunes téméraires
Qui, lassés tout à coup du manoir de leurs pères,
Vont sur le grand théâtre, ennuyés à grands frais,
Etaler leurs champarts, leurs moulins, leurs forêts ;
Des puissances du jour assiègent la demeure,
Pour qu'un regard distrait en passant les effleure,
Ou que par l'homme en place un mot dit de côté
D'un faux air de crédit flatte leur vanité.
Malheureux ! qui bientôt reviendront, moins superbes,
Et vendanger leur vigne et recueillir leurs gerbes,
Et sauront qu'il vaut mieux, sous leurs humbles lambris,
Vivre heureux au hameau qu'intrigant à Paris.

Et vous, qui de la cour affrontez les tempêtes,
Qu'ont de commun les champs et le trouble où vous êtes ?

Vous y paraissez peu ; c'est un gîte étranger,
De votre inquiétude hospice passager.
Qu'un jour vous gémirez de vos erreurs cruelles!
Les flatteurs sont ingrats ; vos arbres sont fidèles,
Sont des hôtes plus sûrs, de plus discrets amis,
Et tiennent beaucoup mieux tout ce qu'ils ont promis.

Désertant des cités la foule solitaire,
D'avance venez donc apprendre à vous y plaire.
Cultivez vos jardins, volez quelques instants
Aux projets des cités pour vos projets des champs;
Et, si vous n'aimez pas la campagne en vrai sage,
La vanité du moins chérira son ouvrage.

Cependant, pour charmer ses champêtres loisirs,
La plus belle retraite a besoin de plaisirs.
Choisissons : mais d'abord n'ayons pas la folie
De transporter aux champs Melpomène et Thalie.
Non qu'au séjour des grands j'interdise ces jeux :
Cette pompe convient à leurs châteaux pompeux;
Mais sous nos humbles toits ces scènes théâtrales
Gâtent le doux plaisir des scènes pastorales :
Avec l'art des cités arrive leur vain bruit;
L'étalage se montre, et la gaîté s'enfuit :
Puis quelquefois les mœurs se sentent des coulisses,
Et souvent le boudoir y choisit ses actrices.
Joignez-y ce tracas de sotte vanité,
Et les haines naissant de la rivalité;
C'est à qui sera jeune, amant, prince, ou princesse;
Et la troupe est souvent un beau sujet de pièce.
Vous dirai-je l'oubli de soins plus importans,
Les devoirs immolés à de vains passe-temps?

Tel néglige ses fils pour mieux jouer les pères;
Je vois une Mérope, et ne vois point de mères :
L'homme fait place au mime, et le sage au bouffon.
Néron, bourreau de Rome, en était l'histrion :
Tant l'homme se corrompt alors qu'il se déplace!
Laissez donc à Molé, cet acteur plein de grace,
Aux Fleuris, oux Sainvals, ces artistes chéris,
L'art d'embellir la scène et de charmer Paris;
Charmer est leur devoir : vous, pour qu'on vous estime,
Soyez l'homme des champs; votre rôle est sublime.

Et quel charme touchant ne promettent-ils pas
A des yeux exercés, à des sens délicats!
Insensible habitant des champêtres demeures,
Sans distinguer les lieux, les saisons et les heures,
Le vulgaire au hasard jouit de leur beauté :
Le sage veut choisir. Tantôt la nouveauté
Prête aux objets naissans sa grace enchanteresse,
Tantôt de leur déclin l'aspect nous intéresse.
Le cœur vole au plaisir que l'instant a produit,
Et cherche à retenir le plaisir qui s'enfuit.
Ainsi l'ame jouit, soit qu'une fraîche aurore
Donne la vie aux fleurs qui s'empressent d'éclore;
Soit que l'astre du monde, en achevant son tour,
Jette languissamment les restes d'un beau jour.
Tel, quand des fiers combats Homère se repose,
Il aime à colorer l'Aurore aux doigts de rose :
Tel le brilant Lorrain, de son pinceau touchant,
Souvent dore un beau ciel des rayons du couchant.

Etudiez aussi les momens de l'année :
L'année a son aurore, ainsi que la journée.
Ah! malheureux qui perd un spectacle si beau!

Le jeune papillon, échappé du tombeau,
Qui sur les fruits naissans, qui sur les fleurs nouvelles,
S'envole frais, brillant, épanoui comme elles,
Jouit moins au sortir de sa triste prison,
Que le sage, au retour de la jeune saison, [nes,
Lorsque, sur les coteaux, sur les monts, dans les plai-
Tout est gazon, zéphir, ou ruisseaux, ou fontaines.
Ah! les beaux jours vont donc me rendre les beaux
[vers!
Le chêne s'est éteint dans mes foyers déserts.
Adieu des paravens l'ennuyeuse clôture,
Adieu, livres poudreux, adieu triste lecture!
Le grand livre des champs vient de s'ouvrir : je cours
Du ruisseau libre enfin reconnaître le cours,
Du premier rossignol entendre le ramage,
Voir le premier bouton, voir le premier feuillage,
Et renaître moi-même avec l'ombre et les fleurs!

Si du printemps nouveau l'on chérit les faveurs,
Les beaux jours expirans ont aussi leurs délices :
Au printemps de l'année on bénit les prémices;
Dans l'automne, ces bois, ces soleils pâlissans
Intéressent notre ame en attristant nos sens :
Le printemps nous inspire une aimable folie,
L'automne les douceurs de la mélancolie.
On revoit les beaux jours avec ce vif transport
Qu'inspire un tendre ami dont on pleurait la mort;
Leur départ, quoique triste, à jouir nous invite;
Ce sont les doux adieux d'un ami qui nous quitte;
Chaque instant qu'il accorde, on aime à le saisir,
Et le regret lui-même augmente le plaisir.

Majestueux été, pardonne à mon silence!

J'admire ton éclat, mais crains ta violence,
Et je n'aime à te voir qu'en de plus doux instans,
Avec l'air de l'automne, ou les traits du printemps.
Que dis-je? ah! si tes jours fatiguent la nature,
Que tes nuits ont de charme! et quelle fraîcheur pure
Vient remplacer des cieux le brûlant appareil!
Combien l'œil, fatigué des pompes du soleil,
Aime à voir de la nuit la modeste courrière
Revêtir mollement de sa pâle lumière,
Et le sein des vallons, et le front des coteaux;
Se glisser dans les bois, et trembler dans les eaux!

L'hiver, je l'avoûrai, je suis l'ami des villes:
Là des charmes ravis aux campagnes fertiles,
Grace au pinceau flatteur, aux sons harmonieux,
L'image frappe encor mon oreille et mes yeux;
Et j'aime à comparer, dans ce portrait fidèle,
Le peintre à la nature, et l'image au modèle.
Si pourtant dans les champs l'hiver retient mes pas,
L'hiver a ses beautés. Que j'aime et des frimas
L'éclatante blancheur, et la glace brillante,
En lustres azurés à ces roches pendante!
Et quel plaisir encor, lorsque, échappé dans l'air,
Un rayon du printemps vient embellir l'hiver,
Et, tel qu'un doux souris qui naît parmi des larmes,
A la campagne en deuil rend un moment ses charmes!
Qu'on goûte avec transports cette faveur des cieux!
Quel beau jour peut valoir ce rayon précieux,
Qui, du moins un instant, console la nature!
Et, si mon œil rencontre un reste de verdure
Dans les champs dépouillés, combien j'aime à le voir!
Aux plus doux souvenirs il mêle un doux espoir;

Et je jouis, malgré la froidure cruelle,
Des beaux jours qu'il promet, des beaux jours qu'il [rappelle.

Le ciel devient-il sombre? Eh bien! dans ce salon,
Près d'un chêne brûlant j'insulte à l'Aquilon;
Dans cette chaude enceinte, avec goût éclairée,
Mille heureux passe-temps abrègent la soirée.
J'entends ce jeu bruyant où, le cornet en main,
L'adroit joueur calcule un hasard incertain.
Chacun sur le damier fixe d'un œil avide
Les cases, les couleurs, et le plein et le vide :
Les disques noirs et blancs volent du blanc au noir,
Leur pile croît, décroît. Par la crainte et l'espoir
Battu, chassé, repris, de sa prison sonore
Le dé, non sans fracas, part, rentre, part encore!
Il court, roule, s'abat : le nombre a prononcé.

Plus loin, dans ses calculs gravement enfoncé,
Un couple sérieux qu'avec fureur possède
L'amour du jeu rêveur qu'inventa Palamède,
Sur des carrés égaux, différens de couleur,
Combattant sans danger, mais non pas sans chaleur,
Par cent détours savans conduit à la victoire
Ses bataillons d'ébène et ses soldats d'ivoire.
Long-temps des camps rivaux le succès est égal;
Enfin l'heureux vainqueur donne l'échec fatal,
Se lève, et du vaincu proclame la défaite :
L'autre reste atterré dans sa douleur muette,
Et, du terrible mat à regret convaincu,
Regarde encor long-temps le coup qui l'a vaincu.

Ailleurs c'est le piquet des graves douairières,

Le loto du grand-oncle, et le wisk des grands-pères.
Là, sur le tapis vert, un essaim étourdi
Pousse contre l'ivoire un ivoire arrondi.
Mais trois coups de marteau font retentir la porte :
C'est la poste du soir; le courrier qui l'apporte,
Ainsi que son cheval, bien morfondu, bien las,
Revient glacé de givre et poudré de frimas,
Portant, sans le savoir, le destin de la terre,
Le sort de Pétersbourg, celui de l'Angleterre,
L'état des fonds publics, les nouvelles de cour,
Billets de mariage, et messages d'amour.
Tout cela, grace au ciel, faiblement intéresse,
Mais chaque curieux autour de lui s'empresse :
Qu'est-ce qui s'est passé dans ce pauvre univers,
Et quels travers nouveaux remplacent nos travers?
Va-t-on de trois pouvoirs établir l'équilibre?
Quel peuple est par nos rois menacé d'être libre?
Quel ami des Français sous leurs coups est tombé?
Voyons, depuis deux jours, quel trône a succombé,
Chacun a son courrier, et chacun sa gazette.
L'un affecte en lisant une mine discrète ;
L'autre rit aux éclats ; l'autre cache des pleurs.
Ah! nous sommes vaincus! Non, nous sommes vain-
[queurs,
Dit l'autre. Où donc eut lieu cette affaire fameuse?
Eh! mais, c'est sur la Sambre. Eh! non, c'est sur
[la Meuse,
Dit l'autre au coin du feu. Vains discours, bruit perdu!
Car on saura demain qu'on n'est point battu.
Mais le souper s'annonce, et l'heure de la table
Rejoint les deux partis : un flacon délectable
Verse avec son nectar les aimables propos,

Et, comme son bouchon, fait partir les bons mots.
On se lève, on reprend sa lecture ordinaire :
On relit tout Racine, on choisit dans Voltaire.
Tantôt un bon roman charme le coin du feu :
Hélas ! et quelquefois un bel esprit du lieu
Tire un traître papier ; il lit, l'ennui circule :
L'un admire en bâillant l'assommant opuscule,
Et d'un sommeil bien franc l'autre dormant tout haut,
Aux battemens de mains se réveille en sursaut.
On rit ; on se remet de la triste lecture ;
On tourne un madrigal, on conte une aventure.
Le lendemain promet des plaisirs non moins doux,
Et la gaîté revient, exacte au rendez-vous..
Ainsi dans l'hiver même on connaît l'allégresse.
Ce n'est plus ce dieu sombre, amant de la tristesse ;
C'est un riant vieillard, qui, sous le faix des ans,
Connaît encor la joie et plaît en cheveux blancs.

En tableaux variés les beaux jours plus fertiles
Ont des plaisirs plus vifs, des scènes moins tranquilles.
Eh ! qui de ses loisirs peut mettre alors l'espoir
Dans ces tristes cartons peints de rouge et de noir?
L'homme veut des plaisirs, mais leurs purcs délices
Ont besoin de santé, la santé d'exercices.
Laissez donc à l'hiver, laissez à la cité,
Tous ces jeux où la sombre et morne oisiveté,
Pour assoupir l'ennui réveillant l'avarice,
Se plaît dans un tourment, et s'amuse d'un vice.
Loin ces tristes tapis ! Les eaux et les forêts
De leurs jeux innocens vous offrent les attraits ;
Et la guerre des bois, et les piéges des ondes.
Compagne des Sylvains, des Nymphes vagabondes,

Muse, viens, conduis-moi dans leurs sentiers déserts :
Le spectacle des champs dicta les premiers vers.

Sous ces saules touffus, dont le feuillage sombre,
A la fraîcheur de l'eau joint la fraîcheur de l'ombre,
Le pêcheur patient prend son poste sans bruit,
Tient sa ligne tremblante, et sur l'onde la suit.
Penché, l'œil immobile, il observe avec joie
Le liége qui s'enfonce et le roseau qui ploie.
Quel imprudent, surpris au piége inattendu,
A l'hameçon fatal demeure suspendu?
Est-ce la truite agile, ou la carpe dorée,
Ou la perche étalant sa nageoire pourprée,
Ou l'anguille argentée errant en longs anneaux,
Ou le brochet glouton qui dépeuple les eaux [2]?

Au peuple ailé des airs faut-il livrer la guerre,
Le chasseur prend son tube, image du tonnerre;
Il l'élève au niveau de l'œil qui le conduit;
Le coup part, l'éclair brille, et la foudre le suit.
Quels oiseaux va percer la grêle meurtrière?
C'est le vanneau plaintif errant sur la bruyère!
C'est toi, jeune alouette, habitante des airs!
Tu meurs en préludant à tes tendres concerts!

Mais pourquoi célébrer cette lâche victoire,
Ces triomphes sans fruit, et ces combats sans gloire?
O Muse! qui souvent, d'une si douce voix,
Imploras la pitié pour les chantres des bois,
Ah! dévoue à la mort l'animal dont la tête
Présente à notre bras une digne conquête,
L'ennemi des troupeaux et celui des moissons.

Mais quoi! du cor bruyant j'entends déjà les sons;
L'ardent coursier déjà sent tressaillir ses veines,
Bat du pied, mord le frein, sollicite les rênes.
A ces apprêts de guerre, au bruit des combattans,
Le cerf frémit, s'étonne et balance long-temps.
Doit-il loin des chasseurs prendre son vol rapide?
Doit-il leur opposer son audace intrépide?
De son front menaçant ou des ses pieds légers
A qui se fîra-t-il dans ces pressans dangers?
Il flotte irrésolu : la peur enfin l'emporte;
Il part, il court, il vole : un moment le transporte
Bien loin de la forêt et des chiens et du cor.
Le coursier, libre enfin, s'élance et prend l'essor:
Sur lui l'ardent chasseur part comme la tempête,
Se penche sur ses crins, se suspend sur sa tête,
Il perce les taillis, il rase les sillons,
Et la terre sous lui roule en noirs tourbillons.

Cependant le cerf vole, et les chiens sur sa voie
Suivent ces corps légers que le vent leur envoie;
Partout où sont ses pas sur le sable imprimés,
Ils attachent sur eux leurs naseaux enflammés;
Alors le cerf tremblant de son pied qui les guide,
Maudit l'odeur traîtresse et l'empreinte perfide.
Poursuivi, fugitif, entouré d'ennemis,
Enfin dans son malheur il songe à ses amis.
Jadis de la forêt dominateur superbe,
S'il rencontre des cerfs errans en paix sur l'herbe,
Il vient au milieu d'eux, humiliant son front,
Leur confier sa vie, et cacher son affront.
Mais hélas! chacun fuit sa présence importune,
Et la contagion de sa triste fortune :

Tel un flatteur délaisse un prince infortuné !
Banni par eux, il fuit, il erre abandonné ;
Il revoit ces grands bois si chers à sa mémoire,
Où cent fois il goûta les plaisirs et la gloire,
Quand les monts, les rochers, les antres d'alentour,
Répondaient à ses cris et de guerre et d'amour,
Et qu'en sultan superbe à ses jeunes maîtresses
Sa noble volupté partageait ses caresses,
Honneur, empire, amour, tout est perdu pour lui,
C'est en vain qu'à ses maux prêtant un faible appui,
D'un cerf qu'il fait partir l'involontaire audace
Succède à ses dangers, et s'élance à sa place :
Par les chiens vétérans le piége est eventé.
Du son lointain des cors bientôt épouvanté,
Il part, rase la terre ; ou, vieilli dans la feinte,
De ses pas en sautant il interrompt l'empreinte ;
Ou, tremblant et tapi loin des chemins frayés,
Veille et porte à l'entour, ses regards effrayés,
Se relève, repart, croise et confond sa route.
Quelquefois il s'arrête, il regarde, il écoute ;
Et des chiens, des chasseurs, de l'écho des forêts
Déjà l'affreux concert le frappe de plus près.
Il part encore, s'épuise encor en ruses vaines.
Mais déjà la terreur court dans toutes ses veines ;
Chaque bruit est pour lui l'annonce de son sort,
Chaque arbre un ennemi chaque ennemi la mort.
Alors, las de traîner sa course vagabonde,
De la terre infidèle il s'élance dans l'onde,
Et change d'élément, sans changer de destin.
Avide, et réclamant son barbare festin,
Bientôt vole après lui, d'écume dégouttante,
Brûlante de fureur, et de soif haletante,

La meute aux cris aigus, aux yeux étincelans.
L'onde à peine suffit à leurs gosiers brûlans;
Mais à leur fier instinct d'autres besoins commandent,
C'est de sang qu'ils ont soif, c'est du sang qu'ils
[demandent.
Alors, désespéré, sans amis, sans secours,
A la fureur enfin sa faiblesse a recours.
Hélas! pourquoi faut-il qu'en ruses impuissantes
La frayeur ait usé ses forces languissantes?
Et que n'a-t-il plutôt, écoutant sa valeur,
Par un noble combat illustré son malheur?
Mais enfin las de perdre une inutile adresse,
Superbe il se ranime, il s'avance, il se dresse,
Soutient seul mille assauts; son généreux courroux
Réserve aux plus vaillans ses plus terribles coups.
Sur lui seul à la fois tous ses ennemis fondent;
Leurs morsures, leurs cris, leur rage se confondent.
Il lutte, il frappe encore: efforts infructueux!
Hélas! que lui servit son port majestueux,
Et sa taille élégante, et ses rameaux superbes,
Et ses pieds suspendus sur la pointe des herbes?
Il chancelle, il succombe, et deux ruisseaux de pleurs
De ses assassins même attendrissent les cœurs.

Permettez-vous ces jeux sans en être idolâtre:
N'imitez point ce fou, chasseur opiniâtre,
Qui ne parle jamais que meute, que chevaux;
Qui croirait avilir l'honneur de ses châteaux,
Si de cinquante cerfs les cornes menaçantes
N'ornaient pompeusement ses portes triomphantes;
Vous conte longuement sa chasse, ses exploits,
Et met, comme le cerf, l'auditeur aux abois.

Etes-vous de retour sous vos lambris tranquilles ?
Là des feux moins bruyans, des plaisirs plus utiles,
Vous attendent encore. Aux délices des champs
Associez les arts et leurs plaisirs touchans,
Beaux-arts ! eh ! dans quel lieu n'avez-vous droit
[de plaire ?
Est-il à votre joie une joie étrangère ?
Non ; le sage vous doit ses momens les plus doux :
Il s'endort dans vos bras ; il s'éveille pour vous.
Que dis-je ? autour de lui tandis que tout sommeille,
La lampe inspiratrice éclaire encor sa veille.
Vous consolez ses maux, vous parez son bonheur ;
Vous êtes ses trésors, vous êtes son honneur,
L'amour de ses beaux ans, l'espoir de son vieil âge,
Ses compagnons des champs, ses amis de voyage ;
Et de paix, de vertus, d'études entouré,
L'exil même avec vous est un abri sacré.
Tel l'orateur romain, dans les bois de Tuscule,
Oubliait Rome ingrate ; ou tel, son digne émule,
Dans Frênes, d'Aguesseau goûtait tranquillement
D'un repos occupé le doux recueillement :
Tels, de leur noble exil tous deux charmaient les peines.
Malheur aux esprits durs, malheur aux ames vaines,
Qui dédaignent les arts au temps de leur faveur !
Les beaux-arts à leur tour, dans les temps du malheur,
Les livrent sans ressource à leur vile infortune :
Mais avec leurs amis ils font prison commune,
Les suivent dans les champs, et, payant leur amour,
Amusent leur exil et chantent leur retour[3].
Mais c'est peu des beaux lieux, des beaux jours,
[de l'étude :
Je veux que l'amitié, peuplant ma solitude,

Me donne ses plaisirs et partage les miens.
O jours de ma jeunesse ! hélas! je m'en souviens;
Epris de la campagne, et l'aimant en poète,
Je ne lui demandais qu'un désert pour retraite,
Pour compagnons, des bois, des oiseaux et des fleurs.
Je l'aimais, je l'aimais jusque dans ses horreurs;
Je me plaisais à voir, battus par les tempêtes,
Les sapins abaisser et redresser leurs têtes;
J'allais sur les frimas graver mes pas errans,
Et de loin j'écoutais la course des torrens.
Mais tout passe; aujourd'hui qu'un sang moins vif [m'enflamme,
Que les besoins des sens font place à ceux de l'ame,
S'il est long-temps désert, le plus aimable lieu
Ne me plaît pas long-temps : les arbres parlent peu,
Dit le bon La Fontaine; et ce qu'un bois m'inspire,
Je veux à mes côtés trouver à qui le dire.

Ainsi, fermant la porte au sot qui de Paris
Vient troubler votre joie et tuer vos perdrix,
De ceux qu'unit à vous une amitié sincère
Préparez, décorez la chambre hospitalière.
Ce sont de vieux voisins, des proches, des enfans,
Qui visitent des lieux chers à leurs premiers ans :
C'est un père adoré qui vient dans sa vieillesse
Reconnaître les bois qu'a plantés sa jeunesse;
La ferme, à son aspect, semble se réjouir,
Les bosquets s'égayer, les fleurs s'épanouir.
Tantôt c'est votre ami, votre ami de l'enfance,
Qui de vos simples goûts partage l'innocence.
Chacun retrouve là ses passe-temps chéris,
Son meuble accoutumé, ses livres favoris. 4

Tantôt Robert arrive, et ses riches images
Doublent, en les peignant, vos plus beaux paysages;
Et tantôt son pinceau, dans de plus doux portraits,
De ceux que vous aimez vous reproduit les traits.
Ainsi, plein des objets que votre cœur adore,
De vos amis absens vous jouissez encore.

Ces lieux, chers aux vivans, sont aussi chers aux morts:
Qui vous empêchera de placer sur ces bords
Près d'un ruisseau plaintif, sous un saule qui pleure,
D'un ami regretté la dernière demeure?
Est-il un lieu plus propre à ce doux monument,
Où des mânes chéris dorment plus mollement?
Du bon Helvétien qui ne connaît l'usage?
Près d'une eau murmurante, au fond d'un vert bocage,
Il place les tombeaux; il les couvre de fleurs:
Par leur douce culture il charme ses douleurs,
Et pense respirer, quand sa main les arrose,
L'ame de son ami dans l'odeur d'une rose[5].

Ne pouvez-vous encore y consacrer les traits
De ceux par qui fleurit l'art fécond de Cérès?
Pouvez-vous à Berghem refuser un asile,
Un marbre à Théocrite, un bosquet à Virgile?
Hélas! je n'ai point droit d'avoir place auprès d'eux.
Mais si de l'art des vers quelque ami généreux
Daigne un jour m'accorder de modestes hommages,
Ah! qu'il ne place pas le chantre des bocages
Dans le fracas des cours ou le bruit des cités.
Vallons que j'ai chéris, coteaux que j'ai chantés,
Souffrez que parmi vous ce monument repose;
Qu'un peuplier le couvre et qu'un ruisseau l'arrose!

Mes vœux sont exaucés : du sein de leur repos
Un essaim glorieux de belles, de héros,
Qui, successeurs polis des Sarmates sauvages,
De l'antique Vistule honorent les rivages,
Auprès de Saint-Lambert, de Pope, de Thomson,
Offre dans ses jardins une place à mon nom.
Que dis-je? tant d'honneur n'est pas fait pour ma muse:
La gloire de ces noms du mien serait confuse.
Mais, si dans un bosquet obscur et retiré,
Il est un coin désert, un réduit ignoré,
Au-dessous de Gesner, et bien loin de Virgile,
Hôtes de ces beaux lieux, gardez-moi cet asile.
Content, je vous verrai, dans vos rians vallons,
De l'art que je chantai pratiquer les leçons,
Enrichir vos hameaux, parer leur solitude,
Des partis turbulens calmer l'inquiétude.
Heureux si, quelquefois, sous vos ombrages verts,
L'écho redit mon nom, mon hommage et mes vers! 6

Mais ne l'oubliez pas : à la ville, au village,
Le bonheur le plus doux est celui qu'on partage.
Heureux ou malheureux, l'homme a besoin d'autrui;
Il ne vit qu'à moitié s'il ne vit que pour lui.
Vous donc, à qui des champs la joie est étrangère,
Ah! faites-y le bien, et les champs vont vous plaire.
Le bonheur dans les champs a besoin de bonté.
Tout se perd dans le bruit d'une vaste cité;
Mais au sein des hameaux, le château, la chaumière,
Et l'oisive opulence et l'active misère,
Nous offrent de plus près leur contraste affligeant,
Et contre l'homme heureux soulèvent l'indigent.
Alors vient la bonté qui désarme l'envie,

Rend ses droits au malheur, l'équilibre à la vie,
Corrige les saisons, laisse à l'infortuné
Quelques épis du champ par ses mains sillonné,
Comble enfin par ses dons cet utile intervalle
Que met entre les rangs la fortune inégale.

Eh! dans quels lieux le ciel, mieux qu'au séjour des
[champs,
Nous instruit-il d'exemple aux généreux penchans?
De bienfaits mutuels voyez vivre le monde,
Ce champ nourrit le bœuf, et le bœuf le féconde;
L'arbre suce la terre, et ses rameaux flétris
A leur sol maternel vont mêler leurs débris;
Les monts rendent leurs eaux à la terre arrosée;
L'onde rafraîchit l'air, l'air s'épanche en rosée:
Tout donne et tout reçoit, tout jouit et tout sert.
Les cœurs durs troublent seuls ce sublime concert.

L'un, si du dé fatal la chance fut perfide,
Parcourt tout son domaine en exacteur avide;
Sans sécher une larme épuisant son trésor,
L'autre, comme d'un poids, se défait de son or.
Quoi! ton or t'importune? ô richesse impudente,
Pourquoi donc près de toi cette veuve indigente!
Ces enfans, dans leur fleur desséchés par la faim,
Et ces filles sans dot, et ces vieillards sans pain?

Oh! d'un simple hameau si le ciel m'eût fait maître,
Je saurais en jouir: heureux, digne de l'être,
Je voudrais m'entourer de fleurs, de riches plans,
De beaux fruits, et surtout de visages rians;
Et ne souffrirais pas qu'attristant ma fortune,

La faim vînt m'étaler sa pâleur importune.
Mais je hais l'homme oisif : la bêche, les râteaux,
Le soc, tout l'arsenal des rustiques travaux,
Attendrait l'indigent, sûr d'un juste salaire,
Et chez moi le travail bannirait la misère.

Enfin des maux cruels affligent-ils ses jours,
Au vieil âge, aux douleurs, nous devons des secours.
Dans les appartemens du logis le moins vaste
Qu'il en soit un où l'art, avec ordre et sans faste,
Arrange le dépôt des remèdes divers
A ses infirmités incessamment offerts.
L'oisif, de qui l'ennui vient vous rendre visite,
Loûra plus volontiers, de sa voix parasite,
Vos glaces, vos tapis, votre salon doré;
Mais pour tous les bons cœurs ce lieu sera sacré.
Souvent à vos bienfaits joignez votre présence;
Votre aspect consolant doublera leur puissance.
Menez-y vos enfans; qu'ils viennent sans témoin
Offrir leur don timide au timide besoin;
Que surtout vôtre fille amenant sur vos traces
La touchante pudeur, la première des graces,
Comme un ange apparaisse à l'humble pauvreté,
Et fasse en rougissant l'essai de la bonté.
Ainsi, comme vos traits, leurs mœurs sont votre image;
Votre exemple est leur dot, leurs vertus votre ouvrage.
Cœurs durs, qui payez cher de fastueux dégoûts,
Ah! voyez ces plaisirs, et soyez-en jaloux.

L'homme le plus obscur quelquefois sous le chaume
Gouverne en son idée une ville, un royaume.
Moi, jamais, dans l'erreur de mes illusions,

Je n'aspire à régler le sort des nations :
Me formant du bonheur une plus humble image,
Quelquefois je m'amuse à régler un village ;
Je m'établis le chef de ces petits états.
Mais à mes propres soins je ne me borne pas ;
Au bon gouvernement de ce modeste empire
Je veux que du hameau chaque pouvoir conspire.
O vous, pour qui j'écris le code des hameaux,
Souffrez que mes leçons se changent en tableaux.

Voyez-vous ce modeste et pieux presbytère?
Là vit l'homme de Dieu, dont le saint ministère
Du peuple réuni présente au ciel les vœux,
Ouvre sur le hameau tous les trésors des cieux,
Soulage le malheur, consacre l'hyménée,
Bénit et les moissons et les fruits de l'année ;
Enseigne la vertu, reçoit l'homme au berceau,
Le conduit dans la vie, et le suit au tombeau.
Je ne choisirai point pour cet emploi sublime
Cet avide intrigant que l'intérêt anime,
Sévère pour autrui, pour lui-même indulgent ;
Qui pour un vil profit quitte un temple indigent,
Dégrade par son ton la chaire pastorale,
Et sur l'esprit du jour compose sa morale.
Fidèle à son église, et cher à son troupeau,
Le vrai pasteur ressemble à cet antique ormeau,
Qui, des jeux du village ancien dépositaire,
Leur a prêté cent ans son ombre héréditaire,
Et dont les verts rameaux, de l'âge triomphans,
Ont vu mourir le père et naître les enfans.
Par ses sages conseils, sa bonté, sa prudence,
Il est pour le village une autre providence.

Quelle obscure indigence échappe à ses bienfaits?
Dieu seul n'ignore pas les heureux qu'il a faits.
Souvent dans ces réduits où le malheur assemble
Le besoin, la douleur, et le trépas ensemble,
Il paraît; et soudain le mal perd son horreur,
Le besoin sa détresse, et la mort sa terreur.
Qui prévient le besoin prévient souvent le crime.
Le pauvre le bénit, et le riche l'estime;
Et souvent deux mortels, l'un de l'autre ennemis,
S'embrassent à sa table et retournent amis.

Honorez ses travaux. Que son logis antique,
Par vous rendu décent, et non pas magnifique,
Au dedans des vertus renfermant les trésors,
D'un air de propreté s'embellisse au dehors:
La pauvreté dégrade, et le faste révolte.
Partagez avec lui votre riche récolte;
Ornez son sanctuaire et parez son autel.
Liguez-vous saintement pour le bien mutuel;
Et quel spectacle, ô Dieu! vaut celui d'un village
Qu'édifie un pasteur, et que console un sage?
Non, Rome subjuguant l'univers abattu
Ne vaut pas un hameau qu'habite la vertu,
Où les bienfaits de l'un, de l'autre les prières,
Sont les trésors du pauvre et l'espoir des chaumières.

Il est dans le village une autre autorité:
C'est des enfans craintifs le maître redouté.
Muse, baisse le ton, et, sans être grotesque,
Peins des fils du hameau le mentor pédantesque.
Bientôt j'enseignerai comment un soin prudent
Peut de ce grave emploi seconder l'ascendant.

Mais le voici : son port, son air de suffisance,
Marquent dans son savoir sa noble confiance.
Il sait, le fait est sûr, lire, écrire et compter ;
Sait instruire à l'école, au lutrin sait chanter ;
Connaît les lunaisons, prophétise l'orage,
Et même du latin eut jadis quelque usage.
Dans les doctes débats ferme et rempli de cœur,
Même après sa défaite il tient tête au vainqueur.
Voyez, pour gagner temps, quelles lenteurs savantes
Prolongent de ses mots les syllabes traînantes !
Tout le monde l'admire, et ne peut concevoir
Que dans un cerveau seul loge tant de savoir.
Du reste, inexorable aux moindres négligences,
Tant il a pris à cœur le progrès des sciences !
Paraît-il ? sur son front ténébreux ou serein
Le peuple des enfans croît lire son destin.
Il veut, on se sépare ; il fait signe, on s'assemble ;
Il s'égaie, et l'on rit ; il se ride, et tout tremble.
Il caresse, il menace, il punit, il absout.
Même absent, on le craint ; il voit, il entend tout :
Un invisible oiseau lui dit tout à l'oreille ;
Il sait celui qui rit, qui cause, qui sommeille,
Qui néglige sa tâche, et quel doigt polisson
D'une adroite boulette a visé son menton.
Non loin croît le bouleau dont la verge pliante
Est sourde aux cris plaintifs de leur voix suppliante,
Qui, dès qu'un vent léger agite ses rameaux,
Fait frissonner d'effroi cet essaim de marmots ;
Plus pâles, plus tremblans encor que son feuillage.
Tel, ô doux Chanonat, sur ton charmant rivage,
J'ai vu, j'ai reconnu, j'ai touché de mes mains
Cet arbre dont s'armaient mes pédans inhumains,

Ce saule, mon effroi, mon bienfaiteur peut-être.

Des enfans du hameau tel est le grave maître[7].
En secondant ses soins rendez-le plus soigneux.
Rien n'est vil pour le sage; un sot est dédaigneux.
Il faut dans les emplois, quoi que l'orgueil en pense,
Aux grands la modestie, aux petits l'importance.
Encouragez-le donc; songez que dans ses mains
De ce peuple naissant reposent les destins;
Et, rendant à ses yeux son office honorable,
Laissez-le s'estimer pour qu'il soit estimable.

Eh! quel tableau des mœurs ne vous offrira pas
Tout ce peuple d'enfans sujets de ses états!
C'est là que l'homme est lui, que nul art ne déguise
De ses premiers penchans la naïve franchise.
L'un, docile et traitable après le châtiment,
Laisse apaiser d'un mot son court ressentiment;
Il essuie en riant une dernière larme;
Un affront l'irritait, un souris le désarme:
L'autre, ferme, inflexible, affecte un froid dédain,
Et garde obstinément un silence mutin.
Tel, décélant déjà son ame magnanime,
Jadis Caton enfant fut un boudeur sublime.

Mais l'heure des jeux sonne: observez-les encor
Dans ces jeux où l'instinct prend son premier essor.
L'un, apprenti Rubens, charbonne la muraille;
L'autre, Chevert futur, met sa troupe en bataille;
L'autre, Euclide nouveau, confie au sol mouvant
Ses cercles, ses carrés, dont s'amuse le vent;
L'autre de ses châteaux fait, défait l'assemblage;
L'autre est l'historien, le conteur du village:

Là peut-être un rival des Régniers, des Boileaus,
Fouette un buis tournant, qui châtîrait les sots.
Peut-être un successeur des Molés, des Prévilles,
Peint les travers des champs, qui peindrait ceux des
[villes.
Aujourd'hui, sans songer à son destin futur,
Son cœur est satisfait si, lancé d'un bras sûr,
Le caillou sur les eaux court, tombe et se relève,
Ou si par un bon vent son cerf-volant s'enlève.

Dès qu'un heureux hasard vient l'offrir à vos yeux,
Hâtez-vous, saisissez ce germe précieux.
Tels ces jeunes œillets n'attendent pour éclore
Qu'un des rayons du jour, qu'un des pleurs de l'Aurore.
Tels d'un lis s'élevant dans le fond des déserts,
Les parfums négligés se perdent dans les airs.
Cultivés, protégés par vos secours propices,
Ces jeunes sauvageons croîtront sous vos auspices;
Hâtés par vos bienfaits, leurs fruits seront plus doux,
Et leur succès flatteur rejaillira sur vous.

Des préjugés aussi préservez le jeune âge.
Naguère des *esprits* hantaient chaque village;
Chaque bourg en tremblant consultait son devin;
Tout château renfermait son spectre, son lutin,
Et dans de longs récits la vieillesse conteuse
En troublait le repos de l'enfance peureuse;
Surtout, lorsqu'aux lueurs d'un nocturne flambeau
L'heure de la veillée assemblait le hameau,
Toujours de revenans quelque effrayante histoire
Resserrait de frayeur le crédule auditoire.
Loin d'eux ces fictions qui sèment la terreur,

[illegible] bienfaiteur peut-être.

[illegible] le grave maître[7].
[illegible] le plus soigneux.
[illegible] est dédaigneux.
[illegible] que l'orgueil en pense,
[illegible] aux petits l'importance.
[illegible] que dans ses mains
[illegible] les destins ;
[illegible] honorable,
[illegible] estimable.

[illegible] offrira pas
[illegible] ses états !
[illegible] art ne déguise
[illegible] franchise.
[illegible] châtiment,
[illegible] ressentiment ;
[illegible] arme ;
[illegible] désarme :
[illegible] froid dédain,
[illegible]
[illegible],
[illegible] sublime.

[illegible] encor
[illegible] premier essor.
[illegible] la muraille ;
[illegible] en bataille ;
[illegible] sol mouvant
[illegible] le vent ;
[illegible] l'assemblage ;
[illegible] du village :

Là peut-être [illegible]
Fouette [illegible]
Peut-être [illegible]
Peint les [illegible]

Aujourd'hui, [illegible]
Son cœur est [illegible]
Le caillou sur ses eaux [illegible]
Ou si par un [illegible]

Dès qu'on [illegible]
Hâtez-vous, [illegible]
Tels ces jeunes [illegible]
Qu'un des rayons [illegible]
Tels d'un lis s'[illegible]
Les parfums [illegible]
Cultivés, pro[illegible]
Ces jeunes [illegible]
Hâtés par vos [illegible]
Et leur succès [illegible]

Des préjugés aussi [illegible]
Naguère des *esprits* [illegible]
Chaque bourg en tremblant [illegible]
Tout château renfermait son [illegible]
Et dans de longs récits la vi[illegible]
En troublait le repos de l'en[illegible]
Surtout, lorsqu'aux lueurs d'un nocturne [illegible]
L'heure de la veillée assemblait le hameau,
Toujours de revenans quelque effrayante histoire
Resserrait de frayeur le crédule auditoire.
Loin d'eux ces fictions qui sèment la terreur,

Filles des préjugés et mères de l'erreur!
Ah! contons-leur plutôt la bonne moissonneuse
Soigneuse d'oublier l'épi de la glaneuse;
Le bon fils, le bon père, et l'invisible main
Qui punit l'homicide et nourrit l'orphelin.

Ainsi vous assurez, bienfaiteur du village,
Des secours au vieillard, des leçons au jeune âge;
Ce n'est pas tout encor: que d'heureux passe-temps
De leurs jours désœuvrés amusent les instans.
Hélas! qui l'eût pu croire? une bonté barbare
De ces jours consolans est devenue avare:
Ce temps, leur dites-vous, de stériles loisirs,
Ce temps est au travail volé par les plaisirs.
Ainsi votre bonté du repos les dispense,
Et l'excès du travail en est la récompense!
Hélas! au laboureur, à l'utile ouvrier,
Dans les jours solennels pouvons-nous envier
Le vin et les chansons, le fifre et la musette;
A leur fille l'honneur de sa simple toilette?
Non; laissons-leur du moins, pour prix de leur labeur,
Une part à la vie, une part au bonheur.

Vous-même secondez leur naïve allégresse.
Déjà je crois en voir la scène enchanteresse.
Pour peindre leurs plaisirs et leurs groupes divers,
Donnez, ah! donnez-moi le pinceau de Téniers.

Là des vieillards buvant content avec délices,
L'un ses jeunes amours, l'autre ses vieux services,
Et son grade à la guerre, et dans quel grand combat
Lui seul avec de Saxe il a sauvé l'état.
Près d'eux, non sans frayeur dans les airs suspendue,

Eglé monte et descend sur la corde tendue ;
Zéphyr vient se jouer dans ses flottans habits,
Et la pudeur craintive en arrange les plis.
Ailleurs s'ouvre un long cirque où des boules rivales
Poursuivent vers le but leurs courses inégales ;
Et, leur fil à la main, des experts à genoux
Mesurent la distance et décident des coups.
Ici, sans employer l'élastique raquette,
La main jette la balle, et la main la rejette.
Là d'agiles rivaux sentent battre leur cœur ;
Tout part, un cri lointain a nommé le vainqueur.
Plus loin, un buis roulant de la main qui le guide
S'échappe, atteint, parcourt dans son cercle rapide
Ces cônes alignés qu'il renverse en son cours,
Et qui, toujours tombant, se redressent toujours ;
Quelquefois, de leurs rangs parcourant l'intervalle,
Il hésite, il prélude à leur chute fatale ;
Il les menace tous, aucun n'a succombé ;
Enfin il se décide, et le neuf est tombé.
Et vous, archers adroits, prenez le trait rapide ;
Un pigeon est le but. L'un de l'oiseau timide
Effleure le plumage, un autre rompt ses nœuds ;
L'autre le suit de l'œil, et l'atteint dans les cieux ;
L'oiseau tourne dans l'air sur son aile sanglante,
Et rapporte en tombant la flèche triomphante.
Mais c'est auprès du temple, autour du grand ormeau,
Que s'assemblent la fleur et l'amour du hameau.
L'archet rustique part, chacun choisit sa belle ;
On s'enlace, on s'enlève, on retombe avec elle.
Plus d'un cœur bat, pressé d'une furtive main,
Et le folâtre amour prélude au sage hymen.
Partout rit le bonheur, partout brille la joie ;

L'adresse s'entretient, la vigueur se déploie :
Leurs jeux sont innocens, leur plaisir acheté,
Et même le repos bannit l'oisiveté.

Vous, charmé de ces jeux, riche de leur aisance,
Vous goûtez le bonheur qui suit la bienfaisance.
Heureux, vous unissez dans votre heureux hameau
Le riche à l'indigent, la cabane au château;
Vous créez des plaisirs, vous soulagez des peines,
Du lien social vous resserrez les chaînes;
Et, satisfait de tout, et ne regrettant rien,
Vous dites comme Dieu : Ce que j'ai fait est bien.

CHANT DEUXIÉME.

Heureux qui, dans le sein de ses dieux domestiques,
Se dérobe au fracas des tempêtes publiques,
Et, dans de frais abris trompant tous les regards,
Cultive ses jardins, les vertus et les arts!
Tel, quand des triumvirs la main ensanglantée
Disputait les lambeaux de Rome épouvantée,
Virgile, des partis laissant rouler les flots,
Du nom d'Amaryllis enchantait les échos.
Nul mortel n'eût osé, troublant de si doux charmes,
Entourer son réduit du tumulte des armes;
Et lorsque Rome, enfin lasse de tant d'horreurs,
Sous un règne plus calme oubliant ses fureurs,
S'il vint redemander au maître de la terre
Le champ de ses aïeux que lui ravit la guerre,
Bientôt on le revit, loin du bruit des palais,
Favori du dieu Pan, courtisan de Palès,
Fouler, près du beau lac où le cygne se joue,
Les prés délicieux de sa chère Mantoue;
Là, tranquille au milieu des vergers, des troupeaux,
Sa bouche harmonieuse errait sur ses pipeaux,
Et, ranimant le goût des richesses rustiques,
Chantait aux fiers Romains ses douces Géorgiques.
Comme lui je n'eus point un champ de mes aïeux,
Et le peu que j'avais je l'abandonne aux dieux;
Mais comme lui, fuyant les discordes civiles,

J'échappe dans les bois au tumulte des villes,
Et, content de former quelques rustiques sons,
A nos cultivateurs je dicte des leçons.
Vous donc, qui prétendiez, profanant ma retraite,
En intrigant d'état transformer un poète,
Epargnez à ma muse un regard indiscret;
De son heureux loisir respectez le secret.
Auguste triomphant pour Virgile fut juste :
J'imitai le poète, imitez donc Auguste,
Et laissez-moi, sans nom, sans fortune et sans fers,
Rêver au bruit des eaux, de la lyre et des vers.

Quand des agriculteurs j'enseigne l'art utile,
Je ne viens plus, marchant sur les pas de Virgile,
Répéter aux Français les leçons des Romains :
Sans guide m'élançant par de nouveaux chemins,
Je vais orner de fleurs le soc de Trioptolème,
Et sur mon propre luth chanter un art que j'aime.

Je ne prends pas non plus pour sujet de mes chants
Les vulgaires moyens qui fécondent les champs :
Je ne vous dirai point dans quel lieu, sous quel signe
Il faut planter le cep et marier la vigne ;
Quel sol veut l'olivier, dans quels heureux terrains
Réussissent les fruits et prospèrent les grains.
La culture offre ici de plus brillans spectacles :
Au lieu de ses travaux, je chante ses miracles,
Ses plus nobles efforts, ses plus rares bienfaits.
Féconde en grands moyens, fertile en grands effets,
Ce n'est plus cette simple et rustique déesse
Qui suit ses vieilles lois ; c'est une enchanteresse
Qui, la baguette en main, par de hardis travaux

Fait naître des aspects et des trésors nouveaux,
Compose un sol plus riche et des races plus belles,
Fertilise les monts, dompte les rocs rebelles,
Dirige dans leurs cours les flots emprisonnés,
Fait commercer entre eux les fleuves étonnés;
Triomphe des climats, et sous ses mains fécondes
Confond les lieux, les temps, les saisons et les mondes.

Quand l'homme cultiva pour la première fois,
De ce premier des arts il ignorait les lois;
Sans distinguer le sol et les monts et les plaines,
Son imprudente main leur confia ses graines:
Mais bientôt, plus instruit, il connut les terrains;
Chaque arbre eut sa patrie, et chaque sol ses grains.
Vous, faites plus encore; osez par la culture
Corriger le terroir et dompter la nature.
Rival de Duhamel, surprenez ses secrets;
Connaissez, employez l'art fécond des engrais:
Pour fournir à vos champs l'aliment qu'ils demandent,
La castine, la chaux, la marne vous attendent:
Que la cendre tantôt, tantôt les vils débris
Des grains dont sous leurs toits vos pigeons sont nourris,
Tantôt de vos troupeaux la litière féconde,
Changent en sucs heureux un aliment immonde:
Ici, pour réparer la maigreur de vos champs,
Mêlez la grasse argile à leurs sables tranchans:
Ailleurs, pour diviser les terres limoneuses,
Mariez à leur sol les terres sablonneuses.
Vous, dont le fol espoir, couvant un vain trésor,
D'un stérile travail croit voir sortir de l'or,
D'un chimérique bien laissez là l'imposture:
L'or naît dans les sillons qu'enrichit la culture;

La terre est le creuset qui mûrit vos travaux,
Et le soleil lui-même échauffe vos fourneaux.
Les voilà les vrais biens, et la vraie alchimie.

Jadis, heureux vainqueur d'une terre ennemie,
Un vieillard avait su de ses champs plus féconds
Vaincre l'ingratitude et doubler les moissons.
Il avait, devinant l'art heureux d'Angleterre,
Pétri, décomposé, recomposé la terre,
Créé des prés nouveaux; et les riches sainfoins,
Et l'herbe à triple feuille avaient payé ses soins;
Ici des jeunes fleurs il doublait la couronne,
Là de fruits inconnus enrichissait l'automne:
Nul repos pour ses champs, et la variété,
Seule, les délassait de leur fécondité.
Enviant à ses soins un si beau privilége,
Un voisin accusa son art de sortilége.
Cité devant le juge, il étale à ses yeux
Sa herse, ses râteaux, ses bras laborieux;
Raconte par quels soins son adresse féconde
A su changer la terre, a su diriger l'onde:
« Voilà mon sortilége et mes enchantemens, »
Leur dit-il. Tout éclate en applaudissemens:
On l'absout; et son art, doux charme de sa vie,
Comme d'un sol ingrat, triompha de l'envie.

Imitez son secret: que votre art souverain
Ose changer, dompter ou créer le terrain:
Augmentez, propagez les richesses rustiques,
Et joignez votre exemple aux usages antiques.
Pourtant, des nouveautés amant présomptueux,
N'allez pas vous bercer d'essais infructueux;

Gardez-vous d'imiter ces docteurs téméraires,
Hardis blasphémateurs des travaux de leurs pères;
Laissez là ces projets recueillis par Rozier[1],
Beaux dans le cabinet, féconds sur le papier,
Des semeurs citadins l'élégante méthode,
Leurs modernes semoirs, leur charrue à la mode,
Leur ferme en miniature; enfin tous les secrets
Qu'admire le *Mercure* et que maudit Cérès:
De vos sages aïeux respectant les pratiques,
Laissez à ces docteurs leurs tréteaux dogmatiques.

Cependant n'allez pas, trop superstitieux,
Suivre servilement les pas de vos aïeux:
Créant à l'art des champs de nouvelles ressources,
Tentez d'autres chemins, ouvrez-vous d'autres sour-
[ces.
Ne vous rebutez pas; eh! quels brillans succès
Ne vous ont pas payés de vos premiers essais!
Dans nos champs étonnés que de métamorphoses!
Sur un simple buisson jadis naissaient les roses,
Et le pommier dans l'air déployait ses rameaux:
Le rosier maintenant, ô prodiges nouveaux!
Elève vers les cieux sa tête énorgueillie,
Et sur des arbres nains la pomme est recueillie.
Que de fleurs parmi nous, fières de leurs rayons,
Ont accru leurs honneurs et doublé leurs festons!
Osez plus: appelez les familles lointaines,
Et mariez leur race aux races indigènes.
Pourtant n'imitez pas cet amateur fougueux
Qui hait tous nos trésors; l'arbre le plus pompeux
Lui déplaît, s'il n'est pas nourrisson de l'Afrique,
Ou naturel de l'Inde, ou colon d'Amérique.
Ainsi, quand de Paris les inconstans dégoûts

De Londres, sa rivale, adoptèrent les goûts,
La scène, les salons, et la cour et la ville,
Tout paya son tribut à cette humeur servile.
Devenus, d'inventeurs, copistes maladroits,
Nos arts dépaysés méconnurent leurs droits;
Sous de pesans jokeys nos chevaux haletèrent,
Nos clubs de politique et de punch s'enivrèrent,
Versailles s'occupa de popularité;
Chacun eut ses wiskis, ses vapeurs et son thé.
Moi-même, comparant le parc anglais au nôtre,
J'hésitai, je l'avoue entre Kent et Le Nôtre;
Mais je permis l'usage et proscrivis l'excès.
Sensible à la beauté de nos arbres français;
Le bon cultivateur, malgré leurs vieilles formes;
N'exclut point nos tilleuls, nos chênes et nos ormes,
Il fuit des nouveautés les goûts extravagans;
Mais si par un beau tronc, des rameaux élégans,
L'arbre d'un sol lointain offre un hôte agréable,
Les nôtres font accueil à l'étranger aimable;
Plutôt pour ses appas que pour sa rareté;
Ils lui font les honneurs de l'hospitalité;
Et si l'utilité vient se joindre à la grâce,
Aux droits de citoyen ils admettent sa race.
Tel des Alpes nous vint le cytise riant;
Ainsi pleuré incliné le saule d'Orient,
Consacré par l'amour à la mélancolie;
Le peuplier reçut ses frères d'Italie;
Et pour nous, fatigué d'obéir au turban,
Le cèdre impérial descendit du Liban.

Sachez aussi comment de leurs terres natales
S'éloignent sans péril les races végétales;

Préparez leur exil : vers un ciel étranger
Un passage trop brusque est souvent un danger;
Faites-leur par degrés oublier leur patrie.
De ces ménagemens tu connus l'industrie,
Ingénieux Nollin, qui d'arbres de ton choix
Si souvent enrichis les jardins de nos rois :
Du tropique brûlant sur ses roches poudreuses
Malte accueillait d'abord ces plantes voyageuses;
D'Hières, à leur tour, les champs moins embrasés
Présentaient un asile aux plans dépaysés;
Lyon les attendait et son climat propice
A la plante adoptive offrait un doux auspice;
Et dans Paris enfin l'arbuste acclimaté
Prêtait à nos jardins son ombrage emprunté.
Ainsi de lieux en lieux, et de races en races,
De son sol primitif l'arbre perdait les traces,
Changeait son naturel, et pour de nouveaux cieux
Quittait, sans s'appauvrir, les champs de ses aïeux;
Tant les ans et les soins, et l'adroite culture,
Subjuguent l'habitude et domptent la nature!
Imitez ce grand art, et des plans délicats
Nuancez le passage à de nouveaux climats.

Vous dirai-je, à l'aspect de ces riches peuplades,
Quel charme embellira vos douces promenades?
Par elle votre esprit parcourt tous les climats :
Ces pins aux verts rameaux, amoureux des frimas,
Nourrissons de l'Écosse ou de la Virginie,
Et des deux continens heureuse colonie;
En vous offrant les plants des deux mondes divers,
Vous portent au deux bouts de l'immense univers.
Le thuya vous ramène aux plaines de la Chine.

L'arbre heureux de Judée à la fleur purpurine
Se montre-t-il à vous? vous vous peignez soudain
Les bords religieux qu'arrose le Jourdain.
Vous parcourez des champs policés ou sauvages;
Vos plants sont des pays, vos pensers des voyages,
Et vous changez cent fois de climats et de lieux.

Soit donc que par les soins d'un art industrieux,
Il donne à son pays des familles nouvelles,
Soit que par ses secours nos races soient plus belles,
Heureux l'homme entouré de ses nombreux sujets!
Le vulgaire n'y voit que des arbres muets;
Vous, ce sont vos enfans: vousaidez leur faiblesse,
Vous formez leurs beaux ans, vous soignez leur [vieillesse:
Vous en étudiez les diverses humeurs,
Vous leur donnez des lois, vous leur donnez des [mœurs;
Et, corrigeant leurs fruits, leurs fleurs et leur feuil-
De la création vous achevez l'ouvrage. [lage,
Donnez les mêmes soins aux divers animaux:
Qu'ils soient par vous plus forts, mieux vêtus et [plus beaux;
Soignez bien les enfans, choisissez bien les mères,
Changez ou maintenez les mœurs héréditaires;
A ceux dont nos cantons reçoivent les tributs
Ajoutez, s'il se peut, d'étrangères tribus:
Mais toujours sur les lieux réglez votre industrie.
Ne contraignez jamais à quitter leur patrie
Ceux qui, féconds ailleurs, semblent, pour vous pu-
Refuser de s'aimer, refuser de s'unir, [nir,
Ou qui, dégénérant de leur antique race,

De leurs traits primitifs perdent bientôt la trace.
A cet oiseau parleur que sa triste beauté
Ne dédommage pas de sa stérilité,
Je préfère celui qui, né dans nos campagnes,
A son nid, ses amours, ses chants et ses compagnes.

Et qui ne connaît point le pouvoir des climats?
Le tigre parmi nous ne se reproduit pas;
Le lion, dont le sang incessamment bouillonne,
Dédaigne sous nos toits l'amour de la lionne;
Les chiens de nos climats, sujets aux mêmes lois,
Perdent chez l'Africain, et leur poil et leur voix:
Et, sans lait pour son fils, la mère européenne
Le remet dans l'Asie à la femme indienne.

Faites donc votre choix: ceux de qui les penchans
Se font à votre ciel, se plaisent à vos champs,
Adoptez-les. Ainsi des rochers de la Suisse
S'unit à nos taureaux la féconde génisse,
Et pendue aux buissons de ce coteau riant,
La chèvre aventurière a quitté l'Orient.
Là le bélier anglais paît la verte campagne:
Là la brebis d'Afrique et le mouton d'Espagne
De leur belle toison traînent le riche poids.
Ici le coursier barbe est errant dans vos bois;
Là bondit d'Albion la cavale superbe,
Tandis que ses enfans, qui folâtrent sur l'herbe,
Se cherchant, se fuyant, se défiant entre eux,
De leur course rivale entrelacent les jeux [2].

Aspects délicieux! perspectives charmantes!
Quelle scène est égale à ces scènes mouvantes;

A ces rians tableaux ! Oh ! de mes derniers jours
Si le ciel à mon choix avait laissé le cours,
Oui, je l'avoue, après l'aimable poésie,
L'utile agriculture eût exercé ma vie.
Est-il un soin plus doux ? Calme, mais occupé,
C'est là qu'en ses désirs le sage est peu trompé :
Autour de ses jardins, de ses flottantes gerbes,
De ses riches vergers, de ses troupeaux superbes,
L'espoir au front riant se promène avec lui :
Il voit ses jeunes ceps embrasser leur appui ;
Sur le fruit qui mûrit, sur la fleur près d'éclore,
Il court interroger le lever de l'aurore,
Les vapeurs du midi, les nuages du soir.
L'inquiétude même assaisonne l'espoir ;
Et, toujours entouré de dons ou de promesses,
Il sème, attend, recueille, ou compte ses richesses.
Et trop heureux encor lorsque ces soins si doux
Par le même intérêt unissent deux époux,
Et resserrent les nœuds d'une sage famille !
Le père et son enfant, et la mère et sa fille,
Chacun a son emploi. Les travaux importans,
Les forêts à planter, la culture des champs,
L'art par qui la moisson et la vigne prospère,
Sont les amusemens et la gloire du père :
Son fils aux mêmes soins s'exerce sous ses lois ;
Lui-même l'initie à ses heureux emplois,
Lui conte ses projets ; il lui lègue d'avance
Ses desseins, ses succès, sa longue expérience :
« Ces vergers, lui dit-il, ces prés créés par moi,
Ces travaux commencés seront finis par toi ;
Entretiens ces canaux, ils furent mon ouvrage ;
Soigne ces jeunes plants ; ces bois sont de ton âge. »

Trésor de son ménage, et chère à son époux,
La mère a des emplois moins graves et plus doux :
Les soins du colombier, ceux de la bergerie,
Occupent ses momens ; la fraîche laiterie
Lui doit l'appétissante et simple propreté ;
Le parterre ses fleurs, la maison sa gaîté ;
Elle tient sous ses lois les oiseaux domestiques,
Prépare leur enceinte et leurs palais rustiques,
Leur perche pour dormir, leur abri pour couver ;
Elle y court le matin ; son œil aime à trouver
La mère sur son nid, l'enfant qui vient d'éclore,
Et la poule en travail, et son œuf tiède encore ;
Joyeuse, elle saisit son innocent butin,
Et déjà le promet au banquet du matin.
Et pourrai-je oublier les soins de la volière?
Elle-même nourrit la troupe familière,
Console ses captifs de l'empire de l'air,
Leur porte le mouron, la chenille et le ver ;
Elle-même préside à leurs doux mariages ;
Elle assortit leur race, établit leurs ménages,
Des couples amoureux forme l'heureux lien,
Et voit dans leur bonheur une image du sien.
Les temps sont-ils venus d'une chaîne si douce?
C'est elle qui leur jette et la laine et la mousse,
Et le tendre coton qui, tapissant leurs nids,
Sur le plus fin duvet recevra leurs petits.
Sa fille l'accompagne, et, doucement rêveuse,
Prodigue aussi ses soins à la troupe amoureuse ;
Tantôt, les agaçant du geste et de la voix,
A leurs becs irrités abandonne ses doigts.
L'une et l'autre préside au luxe de la table ;
Le café par leurs soins coule plus délectable,

Et le gâteau doré, délices du festin,
Paraît plus savoureux préparé par leur main.
Cependant la moisson, les fruits, et les vendanges,
Remplissent les pressoirs, les celliers et les granges.
Tels vivaient nos aïeux, tels on vit ces châteaux,
De nos vieux chevaliers vénérables berceaux;
Ainsi les champs, les bois, prodiguaient à leur maître
Leur richesse innocente et leur luxe champêtre.

Hélas! pour mes vieux jours j'attendais ces plaisirs;
Et déjà l'espérance, au gré de mes désirs,
De mon domaine heureux m'investissait d'avance.
Je ne possédais pas un héritage immense;
Mais j'avais mon verger, mon bosquet, mon berceau!
Dieux! dans quels frais sentiers serpentait mon ruisseau!
Combien je chérissais mes fleurs et mon ombrage!
Quels gras troupeaux erraient dans mon gras pâturage!
Tout riait à mes yeux; mon esprit ne rêvait
Que des meules d'épis et des ruisseaux de lait.
Trop courte illusion! délices chimériques!
De mon triste pays les troubles politiques
M'ont laissé pour tout bien mes agrestes pipeaux.
Adieu mes fleurs! adieu mes fruits et mes troupeaux!
Eh bien! forêts du Pinde, asiles frais et sombres,
Revenez, rendez-moi vos poétiques ombres.
Si le sort m'interdit les doux travaux des champs,
Du moins à leurs bienfaits je consacre mes chants:
Des vergers, des guérets tous les dieux me secondent,
La colline m'écoute, et les bois me répondent.

Vous donc qui, comme moi, de ce bel art épris,
Voulez à vos rivaux en disputer le prix,

Ne vous contentez pas d'une facile gloire :
Les champs ont leurs combats, les champs ont leur
victoire.
Voyez-vous, au midi, de ce sol montueux
Le soleil échauffer les rocs infructueux?
Venez, que tardez-vous? par un triomphe utile
Changer ce sol ingrat en un terrain fertile;
Et, pour planter le cep sur ces coteaux vaincus,
Que Mars prête en riant ses foudres à Bacchus!
De ces apprêts guerriers la montagne s'étonne,
Le feu court dans ses flancs; ils s'ouvrent, le ciel tonne,
Et des rocs, déchirés avec un long fracas,
Les débris dispersés s'envolent en éclats.
Le pampre verdoyant aussitôt les remplace,
Et rit aux mêmes lieux que hérissait leur masse.
Bientôt un doux nectar, par vos travaux acquis,
Vous semble encor plus doux sur un terrain conquis;
Vos amis avec vous partagent la conquête,
Et leur brillante orgie en célèbre la fête.

Ailleurs c'est un coteau dont le terrain mouvant,
Entraîné par les eaux, emporté par le vent,
N'offre à l'œil attristé qu'une stérile arène :
Eh bien! ces lieux encor vous paîront votre peine,
Si, d'un sol indigent fécond réparateur,
De son terrain nouveau votre art est créateur.
Ainsi cette île altière, ouvrage d'une autre île,
Ce rocher héroïque en hauts faits si fertile,
Qui voit fumer de loin le sommet de l'Etna,
Malte, emprunta son sol aux campagnes d'Etna;
Ainsi loin d'elle encor la Sicile est féconde.
La terre de Cérès, en voyageant sur l'onde,

Vint couvrir ces rochers; et leur maigre terrain,
Qui suffisait à peine à l'humble romarin,
Vit naître à force d'art, sur sa côte brûlante,
Le melon savoureux, la figue succulente,
Et ces raisins ambrés qui parfument les airs,
Et l'arbre aux pommes d'or, aux rameaux toujours [verts :
Les lauriers seuls semblaient y croître sans culture.
Thétis avec plaisir réfléchit leur verdure;
Et ce roc, par l'été dévoré si long-temps,
Eut enfin son automne et connut le printemps.

Imitez, s'il se peut, cette heureuse industrie.
Le terrain qu'a perdu cette côte appauvrie,
Reprenez-le aux vallons; que la fécondité
Vienne couvrir des rocs la triste nudité.
Mais, quand l'onde et les vents vont lui livrer la guerre,
Que partout d'humbles murs soutiennent cette terre.
O riant Gemenos! ô vallon fortuné [3]!
Tel j'ai vu ton coteau de pampres couronné,
Que la figue chérit, que l'olive idolâtre,
Etendre en verts gradins son riche amphithéâtre,
Et la terre, par l'homme apportée à grands frais,
D'un sol enfant de l'art étaler les bienfaits.
Lieu charmant! trop heureux qui dans ta belle plaine,
Où l'hiver indulgent attiédit son haleine,
Au sein d'un doux abri peut, sous ton ciel vermeil,
Avec tes orangers partager ton soleil,
Respirer leurs parfums, et, comme leur verdure,
Même au sein des frimas, défier la froidure!

Toutefois le bel art que célèbrent mes chants

Ne borne point sa gloire à féconder les champs;
Il sait, pour employer leurs richesses fécondes,
Mettre à profit les vents, et les feux, et les ondes,
Dompter et façonner et le fer et l'airain,
Transformer en tissus et la laine et le lin.
Loin de ces verts coteaux, de ces humbles campagnes,
Venez donc, suivez-moi vers ces âpres montagnes,
Formidables déserts d'où tombent les torrens,
Où gronde le tonnerre, où mugissent les vents.

Monts où j'ai tant rêvé, pour qui, dans mon ivresse,
Des plus rians vallons j'oubliais la mollesse,
Ne pourrai-je encor voir vos rocs majestueux,
Entendre de vos flots le cours tumultueux?
Oh! qui m'enfoncera sous vos portiques sombres,
Dans vos sentiers, noircis d'impénétrables ombres!

Mais ce n'est plus le temps: autrefois des beaux-arts,
Sur ces monts, sur ses rocs, j'appelais les regards:
C'est au cultivateur qu'aujourd'hui je m'adresse;
J'invoque le besoin, le travail et l'adresse;
Je leur dis: Voyez-vous bondir ces flots errans?
Courez, emparez-vous de ces fougueux torrens;
Guidez dans des canaux leur onde apprivoisée;
Que, tantôt réunie et tantot divisée,
Elle tourne la roue, élève les marteaux,
Et dévide la soie, ou dompte les métaux.
Là, docile ouvrier, le fier torrent façonne
Les toisons de Palès, les sabres de Bellone:
Là, plus prompt que l'éclair, le flot lance les mâts
Destinés à voguer vers les lointains climats:
Là pour l'art des Didot Annonay voit paraître

Les feuilles où ces vers seront tracés peut-être.
Tout vit ; j'entends partout retentir les échos
Du bruit des ateliers, des forges et des flots ;
Des rocs sont subjugués ; l'homme est grand, l'art
sublime ;
La montagne s'égaie, et le désert s'anime.

Sachez aussi comment des fleuves, des ruisseaux,
On peut mettre à profit les salutaires eaux ;
Et Pomone et Palès, et Floré et les Dryades,
Doivent leurs doux trésors à l'urne des Naïades,
Surtout dans les climats où l'ardente saison
Jusque dans sa racine attaque le gazon,
Et laisse à peine au sein de la terre embrasée
Tomber d'un ciel avare une faible rosée.

Non loin est un ruisseau ; mais de ce mont jaloux
Le rempart ennemi le sépare de vous :
Eh bien! osez tenter une grande conquête ;
Venez, de vos sapeurs déjà l'armée est prête.
Sous leurs coups redoublés le mont cède en croulant.
La brouette aux longs bras, qui gémit en roulant,
Qui, partout se frayant un facile passage,
Sur son unique roue agilement voyage,
S'emplissant, se vidant, allant, venant cent fois,
Des débris entassés transporte au loin le poids.
Enfin le mont succombe ; il s'ouvre, et sous sa voûte
Ouvre au ruisseau joyeux une facile route.
La Naïade s'étonne, et, dans son lit nouveau,
A ses brillans destins abandonne son eau.
Il vient, il se partage en fertiles rigoles ;
Ses limpides filets sont autant de Pactoles.

Sur son passage heureux tout renaît, tout verdit :
De ses états nouveaux son onde s'applaudit,
Et, source de fraîcheur, d'abondance et de gloire,
Vous paie en peu de temps les frais de la victoire[1].

Dans les champs où, plus près de l'astre ardent du jour,
Au sein de ses vallons Lima sent tour à tour,
Par le vent de la mer, par celui des montagnes,
Le soir et le matin rafraîchir ses campagnes,
Avec bien moins de frais et bien moins d'art encor,
L'homme sait des ruisseaux disposer le trésor,
Et, suivant qu'il répand ou suspend leur largesse,
Retarde sa récolte ou hâte sa richesse.
Près du fruit coloré la fleur s'épanouit,
L'arbre donne et promet : l'homme espère et jouit.
Là le cep obéit au fer qui le façonne ;
Ici de grappes d'or la vigne se couronne ;
Et, sans que l'eau du ciel lui dispense ses dons,
L'homme au cours des ruisseaux asservit les saisons.
Lieux charmans, où les cieux sont féconds sans nuage,
Et qui ne doivent point leur richesse à l'orage !
Tant l'art a de pouvoir ! tant l'homme audacieux
Sait vaincre la nature et corriger les cieux !

Ne pouvez-vous encor de ces terres fangeuses
Guider dans les canaux les eaux marécageuses,
Et, donnant à Cérès des trésors imprévus,
Montrer au ciel des champs qu'il n'avait jamais vus !
Tantôt, coulant sans but, des sources vagabondes
A leur libre penchant abandonnent leurs ondes,
Et suivent au hasard leur cours licencieux :
Changez en long canal ces flots capricieux ;

Bientôt vous allez voir mille barques agiles
Descendre, remonter sur ses ondes dociles :
Aux cantons étrangers il porte vos trésors ;
Des fruits d'un sol lointain il enrichit vos bords;
Par lui les intérêts, les besoins se confondent,
Tous les biens sont communs, tous les lieux se ré-
[pondent;
Et l'air, l'onde et la terre, en bénissent l'auteur.

Riquet de ce grand art atteignit la hauteur,
Lorsqu'à ce grand travail du peuple monastique,
Dont long-temps l'ignorance honora Rome antique,
Son art joignit encor des prodiges nouveaux,
Et réunit deux mers par ses hardis travaux.
Non, l'Egypte et son lac, le Nil et ses merveilles,
Jamais de tels récits n'ont frappé les oreilles.
Là, par un art magique, à vos yeux sont offerts
Des fleuves sur des ponts, des vaisseaux dans les airs;
Des chemins sous des monts, des rocs changés en voûte;
Où vingt fleuves, suivant leur ténébreuse route,
Dans de noirs souterrains conduisent les vaisseaux,
Qui du noir Achéron semblent fendre les eaux ;
Puis, gagnant lentement l'ouverture opposée,
Découvrent tout à coup un riant Elysée,
Des vergers pleins de fruits, et des prés pleins de fleurs,
Et du bel horizon les brillantes couleurs.
En contemplant du mont la hauteur menaçante,
Le fleuve quelque temps s'arrrête d'épouvante :
Mais, d'espace en espace en tombant retenus,
Avec art aplanis, avec art soutenus,
Du mont, dont la hauteur au vallon doit les rendre,
Les flots, de chute en chute, apprennent à descendre,

Puis, traversant en paix l'émail fleuri des prés,
Conduisent à la mer les vaisseaux rassurés :
Chef-d'œuvre qui vainquit les monts, les champs, le [ondes,
Et joignit les deux mers qui joignent les deux mondes'

Mais ces fleuves féconds sont souvent destructeurs :
Sachez donc réprimer ces flots dévastateurs.
Tout connut ce bel art ; et l'antiquité même
En présente à nos yeux l'ingénieux emblème.
Du fabuleux Ovide écoutez le récit.

Achéloüs, dit-il, échappé de son lit,
Entraînait les troupeaux dans ses eaux orageuses,
Roulait l'or des moissons dans ses vagues fangeuses,
Emportait les hameaux, dépouillait les cités,
Et changeait en déserts les champs épouvantés.
Soudain Hercule arrive, et veut dompter sa rage :
Dans les flots écumans il se jette à la nage,
Les fend d'un bras nerveux, apaise leurs bouillons,
Et ramène en leur lit leurs fougueux tourbillons.
Du fleuve subjugué l'onde en courroux murmure :
Aussitôt d'un serpent il revêt la figure,
Il siffle, il s'enfle, il roule, il déroule ses nœuds,
Et de ses vastes plis bat ses bords sablonneux.
A peine il l'aperçoit, le vaillant fils d'Alcmène
De ses bras vigoureux le saisit et l'enchaîne ;
Il le presse, il l'étouffe, et de son corps mourant
Laisse le dernier pli sur l'arène expirant,
Se relève en fureur, et lui dit : « Téméraire !
Osas-tu bien d'Hercule affronter la colère ?
Et ne savais-tu pas qu'en son berceau fameux
Des serpens étouffés furent ses premiers jeux ? »

Etonné, furieux de sa double victoire,
Le fleuve de ses flots prétend venger la gloire;
Il fond sur son vainqueur: ce n'est plus un serpent,
En replis ondûleux sur le sable rampant;
C'est un taureau superbe, au front large et sauvage;
Ses bonds impétueux déchirent son rivage,
Sa tête bat les vents, le feu sort de ses yeux;
Il mugit, et sa voix a fait trembler les cieux.
Hercule, sans effroi, voit renaître la guerre,
Part, vole, le saisit, le combat et l'atterre,
L'accable de son poids, presse de son genou
Sa gorge haletante et son robuste cou;
Puis, fier et triomphant de sa rage étouffée,
Arrache un de ses dards, et s'en fait un trophée.
Aussitôt les sylvains, les nymphes de ces bords,
Dont il venge l'empire et sauve les trésors,
Au vainqueur qui repose apportant leurs offrandes,
L'entourent de festons, le parent de guirlandes,
Et dans la corne heureuse épanchant leurs faveurs,
La remplissent de fruits, la couronnent de fleurs.

Heureuse fiction, aimable allégorie,
Du peintre et du poète également chérie!
Eh! qui dans ce serpent, dans ces plis sinueux,
Ne voit des flots errants les détours tortueux
Soumettant à nos lois leur fureur vagabonde?
Ce taureau qui mugit, c'est la vague qui gronde;
Ces deux cornes du fleuve expriment les deux bras;
Celle qu'arrache Alcide en ces fameux combats,
Riche des dons de Flore et des fruits de Pomone,
De l'homme, heureux vainqueur des eaux qu'il emprisonne,

Marque la récompense; et sous ces heureux traits
L'abondance aux mortels verse encor ses bienfaits.

Ce travail vous étonne ? Eh ! voyez le Batave
Donner un frein puissant à l'Océan esclave.
Là le chêne, en son sein fixé profondément,
Présente une barrière au fougueux élément ;
S'il n'a plus ces rameaux et ces pompeux feuillages
Qui paraient le printemps et bravaient les orages,
Sa tige dans les mers soutient d'autres assauts,
Et brise fièrement la colère des eaux.
Là d'un long mur de joncs l'ondoyante souplesse,
Puissante par leur art, forte par sa faiblesse,
Sur le bord qu'il menace attend le flot grondant,
Trompe sa violence, et résiste en cédant.
De là ce sol conquis et ces plaines fécondes
Que la terre étonnée a vus sortir des ondes,
Ces champs pleins de troupeaux, ces prés enfans de l'art ;
Le long des flots bruyans qui battent ce rempart,
Le voyageur, surpris, au-dessus de sa tête
Entend gronder la vague et mugir la tempête,
Et dans ce sol heureux, à force de tourment,
La nature est tout art, l'art tout enchantement.

Vous ne pouvez sans doute offrir ces grands spectacles ;
Mais votre art plus borné peut avoir ses miracles :
Donnez-lui donc l'essor; sachez par vos travaux
Vaincre ou mettre à profit le cours puissant des eaux.
Tantôt à votre sol l'onde livrant la guerre
Mord en secret ses bords, et dévore sa terre :
Tantôt par son penchant le courant entraîné
Vous livre, en s'éloignant, son lit abandonné ;

Ailleurs, d'un champ qu'il ronge emportant les ruines,
Ses flots officieux vous cèdent leurs rapines.
Recevez leurs présens, et, protégeant leurs bords,
De l'onde usurpatrice arrêtez les efforts;
Et, gouvernant son cours rebelle ou volontaire,
Traitez-le comme esclave ou comme tributaire.

Souvent même, dit-on, tout un frêle terrain
De sa base d'argile est détaché soudain,
Glisse, vogue sur l'onde, et vers l'autre rivage
D'un voisin étonné va joindre l'héritage.
Le nouveau possesseur, qu'enrichissent ces eaux,
Contemple à son réveil ses domaines nouveaux,
Tandis qu'à l'autre bord ses déplorables maîtres
Ont vu s'enfuir loin d'eux les champs de leurs ancêtres.

Muse, attendris tes sons, et chante la douleur
De la belle Egérie, heureuse en son malheur.
Sous les monts de l'Ecosse, en un lac où des îles
Pressent, dit-on, les flots de leurs masses mobiles,
Son père possédait un modique terrain,
Elevé sur les eaux et flottant sur leur sein :
Telle, comme une fleur jetée au sein de l'onde,
Callimaque nous peint cette île vagabonde,
L'asile de Latone et le berceau des dieux.
Du hasard et des flots travail capricieux,
Celle que je décris, de racines sauvages,
De mousses, de rameaux enlacés par les âges,
Se forma lentement; des feuillages flétris
L'enrichissent encor de leurs féconds débris;
Et les caps avancés, à qui l'eau fait la guerre,
De leur lente ruine avaient accru sa terre;

Autour d'elle flottaient des saules, des roseaux.
Là n'étaient point nourris de superbes troupeaux,
La génisse féconde et la brebis bêlante :
Quelques chevreaux épars, famille pétulante,
Sous les lois d'Egérie erraient seuls en ce lieu :
C'était peu ; mais le pauvre est riche de si peu!
Souvent, en l'embrassant, son respectable père
Lui disait : « O ma fille, image de ta mère!
Mon cœur se l'est promis, cette île que tu voi,
C'est ta dot ; ces chevreaux et ce pré sont à toi. »

Maître, au bord opposé, d'un bois, d'une prairie,
Dolon depuis long-temps adorait Egérie :
Trop heureux si, troublant un bonheur aussi doux,
Son père n'eût déjà fait choix d'un autre époux!
Toutefois de l'amour l'adresse industrieuse
A les dédommager était ingénieuse.
Le lac plus d'une fois sur ces flots complaisans
Du rivage opposé leur porta les présens,
Les beaux fruits de Dolon, les fleurs de la bergère;
Souvent l'heureux Dolon, sur sa barque légère,
Visitait l'île heureuse. On sait que de l'amour
Les îles en tout temps sont le plus cher séjour.
Celle-ci n'était point la magique retraite
Que d'Alcine ou d'Armide enfanta la baguette ;
Un charme encor plus doux y fixait ces amans :
Se voir, s'aimer, voilà leurs seuls enchantemens ;
Fallait-il se quitter ? condamnés à l'absence,
En perdant le plaisir, ils gardaient l'espérance.

Enfin le tendre Amour, au gré de leur ardeur,
Voulut unir leur sort, comme il unit leur cœur.

Parmi les déités que révèrent ces ondes,
Doris fut la plus belle; en ses grottes profondes
Le lac n'enferma point un plus rare trésor.
Sous les flots azurés brillaient ses tresses d'or;
L'eau s'enorgueillissait d'une charge aussi belle,
Les flots plus mollement murmuraient autour d'elle :
Les nymphes l'admiraient. Le jeune Palémon
Pour elle de sa trompe adoucissait le son,
Et jamais chez Thétis nymphe plus ravissante
Ne reçut les baisers de l'onde caressante.
Eole l'adorait, et son fougueux amour
Vainement l'appelait dans sa bruyante cour;
La nymphe refusait les farouches hommages
D'un dieu dont les soupirs ressemblent aux orages:
L'amant le plus bruyant n'est pas le plus aimé.

L'Amour vole à ce dieu par lui-même enflammé :
« Eole, écoute-moi, lui dit-il. Egérie
Du sensible Dolon dès long-temps est chérie;
Son père la destine aux vœux d'un autre amant :
Seconde mes désirs pour ce couple charmant;
Que l'île d'Egérie, au gré de la tempête,
Vers les champs de Dolon vogue, aborde, et s'arrête:
Qu'alors tous deux unis, ils se donnent leur foi :
Je le jure, à ce prix Doris vivra pour toi;
Mais ne l'entraîne point dans ta cour turbulente,
Permets-lui d'habiter dans sa grotte charmante;
Ecarte de ses bords l'aquilon furieux,
Et que les seuls zéphyrs soupirent dans ces lieux :
L'Amour le veut ainsi. » Le dieu parle et s'envole.

L'espoir d'un prix si doux flatte le cœur d'Eole,

Pour hâter un bonheur de qui dépend le sien,
Il veut de ces amans former l'heureux lien.
Un jour (l'île ce jour ne les vit point ensemble),
Soudain l'air a mugi, l'onde croît, l'île tremble;
Les flots tumultueux rugissent à l'entour :
Rien n'égale un orage excité par l'Amour.
L'île cède : Egérie est en pleurs sur la rive;
Elle rappelle en vain son île fugitive,
Hélas! et son amour, injuste un seul moment,
Craint, en perdant sa dot, de perdre son amant.
Fille aimable, bannis une crainte importune!
L'aveugle Amour est cher à l'aveugle Fortune,
Et tous deux de ton île ils dirigent le cours.
Le terrain vagabond, après de longs détours,
Se rapproche des lieux où, seul sur le rivage,
Dolon, triste et pensif, entend gronder l'orage.
Il regarde, il s'étonne; il observe long-temps
Cette île voyageuse et ces arbres flottans,
Quand soudain à ses yeux, quelle surprise extrême!
La terre, en approchant, montre l'île qu'il aime.
Il tremble : il craint pour elle une vague, un écueil;
Il la suit sur les eaux, il la conduit de l'œil.
L'île long-temps encor flotte au gré de l'orage;
La vague enfin la pousse et l'applique au rivage.
Dolon court, Dolon vole : il parcourt ces beaux lieux
Si chéris de son cœur, si connus à ses yeux :
Il cherche le bosquet, il cherche la cabane,
Où leurs discrets amours fuyaient un œil profane;
Les flots impétueux auront-ils respecté
Les fleurs qu'elle arrosait, l'arbre qu'elle a planté?
Trouvera-t-il encor sur l'écorce légère
De leurs chiffres unis le tendre caractère?

Tout l'émeut, tout occupe et son ame et ses yeux ;
D'un cœur moins effrayé, d'un œil moins curieux,
Un tendre ami parcourt l'air, les traits, le visage
D'un ami que les flots jetèrent au rivage.

Le calme sur les eaux à peine a reparu,
Dolon retourne aux lieux d'où l'île a disparu,
Va trouver ses amis, les console, les mène
Au rivage où leur île est jointe à son domaine.
Le changement d'abord la déguise à leurs vœux ;
Mais d'Égérie à peine elle a frappé les yeux :
« Ah! la voilà, dit-elle. — Oui, la voilà, s'écrie
Le sensible Dolon, ton île tant chérie !
Viens ; nous pourrons encore, à l'ombre de ces bois,
Entrelacer nos noms et marier nos voix :
N'accuse point le sort, n'accuse point l'orage ;
Puisqu'il sert mon amour, je bénis son naufrage ;
Un dieu, sans doute, un dieu propice aux tendres [cœurs
Sur la vague orageuse a guidé ses erreurs,
Vers ce rivage ami les dieux l'ont amenée :
Qu'ainsi puisse nous joindre un heureux hyménée ! »

Il dit : la mère pleure et le père consent ;
Et la belle Egérie accepte en rougissant.
Et cependant il veut que cette île si chère
Reprenne sa parure et sa forme première :
Un pont joint à ses bords ce fortuné séjour,
Sacré par le malheur, plus sacré par l'amour ;
Mais son art l'affermit, et l'onde mugissante
Vient briser sur ses bords sa colère impuissante.
Ainsi cette île errante eut un frein dans les flots,
Le bonheur un asile, et l'amour sa Délos.

CHANT TROISIÈME.

Que j'aime le mortel, noble dans ses penchans,
Qui cultive à la fois son esprit et ses champs !
Lui seul jouit de tout. Dans sa triste ignorance
Le vulgaire voit tout avec indifférence :
Des desseins du grand Etre atteignant la hauteur,
Il ne sait point monter de l'ouvrage à l'auteur.
Non, ce n'est pas pour lui qu'en ses tableaux si vastes
Le grand peintre forma d'harmonieux contrastes :
Il ne sait pas comment, dans ses secrets canaux,
De la racine au tronc, du tronc jusqu'aux rameaux,
Des rameaux au feuillage, accourt la sève errante ;
Comment naît des cristaux la masse transparente,
L'union, les reflets et le jeu des couleurs :
Etranger à ses bois, étranger à ses fleurs,
Il ne sait point leurs noms, leurs vertus, leur famille :
D'une grossière main il prend dans la charmille
Ses fils au rossignol, au printemps ses concerts.
Le sage seul, instruit des lois de l'univers,
Sait goûter dans les champs une volupté pure :
C'est pour l'ami des arts qu'existe la nature.

Vous donc, quand des travaux ou des soins importans
Du bonheur domestique ont rempli les instans,
Cherchez autour de vous de riches connaissances,
Qui charment vos loisirs, doublent vos jouissances.
Trois règnes à vos yeux étalent leurs secrets.

Un maître doit toujours connaître ses sujets :
Observez le trésor que la nature assemble.
Venez; marchons, voyons, et jouissons ensemble.

Dans ces aspects divers que de variété!
Là tout est élégance, harmonie, et beauté.
C'est la molle épaisseur de la fraîche verdure,
C'est de mille ruisseaux le caressant murmure,
Des coteaux arrondis, des bois majestueux,
Et des antres rians l'abri voluptueux;
Ici d'affreux débris, des crevasses affreuses,
Des ravages du temps empreintes désastreuses;
Un sable infructueux aux vents abandonné;
Des rebelles torrens le cours désordonné;
La ronce, la bruyère, et la mousse sauvage,
Et d'un sol dévasté l'épouvantable image.
Partout des biens, des maux, des fléaux, des bienfaits!
Pour en interpréter les causes, les effets,
Vous n'aurez point recours à ce double génie
Dont l'un veut le désordre, et l'autre l'harmonie :
Pour vous développer ces mystères profonds,
Venez, le vrai génie est celui des Buffons.

Autrefois, disent-ils, un terrible déluge,
Laissant l'onde sans frein et l'homme sans refuge,
Répandit, confondit en une vaste mer
Et les eaux de la terre et les torrens de l'air;
Où s'élevaient des monts étendit des campagnes;
Où furent des vallons éleva des montagnes;
Joignit deux continens dans les mêmes tombeaux;
Du globe déchiré dispersa les lambeaux;
Lança l'eau sur la terre, et la terre dans l'onde,

Et roula le chaos sur les débris du monde.
De là ces grands amas dans la terre enfermés,
Ces bois, noirs alimens des volcans enflammés,
Et ces énormes lits, ces couches intestines,
Qui d'un monde sur l'autre entassent les ruines.

Ailleurs d'autres dépôts se présentent à vous,
Formés plus lentement par des moyens plus doux.
Les fleuves, nous dit-on, dans leurs errantes courses,
En apportant aux mers les tributs de leurs sources,
Entraînèrent des corps l'un à l'autre étrangers,
Quelques-uns plus pesans, les autres plus légers :
Les uns au fond de l'eau tout à coup se plongèrent;
Quelque temps suspendus les autres surnagèrent;
De là précipités dans l'humide séjour,
Sur ces premiers dépôts s'assirent à leur tour :
Des couches de limon sur eux se répandirent,
Sur ces lits étendus d'autres lits s'étendirent;
Des arbustes sur eux gravèrent leurs rameaux,
Non brisés par des chocs, non dissous par les eaux,
Mais dans leur forme pure. En vain leurs caractères
Semblent offrir aux yeux des plantes étrangères,
Que des fleuves, des lacs, et des mers en courroux,
Le roulement affreux apporta parmi nous !
Leurs traits inaltérés, les couches plus profondes
Des lits que de la mer ont arrêtés les ondes;
Souvent de minces lits, léger travail des eaux,
L'un sur l'autre sculptés par les mêmes rameaux;
Tout d'une cause lente annonce aux yeux l'ouvrage.
Ainsi, sans recourir à tout ce grand ravage,
Le sage ne voit plus que des effets constans,
Le cours de la nature et la marche du temps.

Mais j'aperçois d'ici les débris d'un village :
D'un désastre fameux tout annonce l'image.
Quels malheurs l'on produit? avançons, consultons
Les lieux et les vieillards de ces tristes cantons.
Dans les concavités de ces roches profondes,
Où des fleuves futurs l'air déposait les ondes,
L'eau parmi les rochers se filtrant lentement,
De ces grands réservoirs mina le fondement :
Les voûtes, tout à coup à grand bruit écroulées,
Remplirent ces bassins ; et les eaux refoulées,
Se soulevant en masse, et brisant leurs remparts,
Avec les bois, les rocs, et leur débris épars,
Des hameaux, des cités traînèrent les ruines ;
Leur cours se lit encore au creux de ces ravines,
Et l'ermite du lieu, sur un décombre assis,
En fait aux voyageurs d'effroyables récits.

Ailleurs ces noirs sommets dans le fond des campagnes
Versèrent tout à coup leurs liquides montagnes,
Et le débordement de leurs bruyantes eaux
Forma de nouveaux lacs et des courans nouveaux.
Voyez-vous ce mont chauve et dépouillé de terre,
A qui fait l'Aquilon une éternelle guerre?
L'Olympe pluvieux, de son front escarpé
Détachant le limon par ses eaux détrempé,
L'emporta dans les champs, et de sa cime nue
Laissa les noirs sommets se perdre dans la nue :
L'œil s'afflige à l'aspect de ces rochers hideux.

Poursuivons : descendons de ces sauvages lieux ;
Des terrains variés marquons la différence.
Voyons comment le sol, dont la simple substance

Sur les monts primitifs où les dieux l'ont jeté,
Conserve, vierge encor, toute sa pureté,
S'altère en descendant des montagnes aux plaines.
De nuance en nuance et de veines en veines
L'observateur le suit d'un regard curieux. [2]

Tantôt de l'ouragan c'est le cours furieux;
Terrible, il prend son vol, et dans des flots de poudre
Part, conduisant la nuit, la tempête et la foudre;
Balaie, en se jouant, et forêt et cité:
Refoule dans son lit le fleuve épouvanté;
Jusqu'au sommet des monts lance la mer profonde,
Et tourmente en courant les airs, la terre, et l'onde.
De là sous d'autres champs ces champs ensevelis,
Ces monts changeant de place, et ces fleuves de lits;
Et la terre sans fruits, sans fleurs, et sans verdure,
Pleure en habit de deuil sa riante parure.

Non moins impétueux et non moins dévorans
Les feux ont leur tempête, et l'Etna ses torrens.
La terre dans son sein, épouvantable gouffre,
Nourrit de noirs amas de bitume et de soufre,
Enflamme l'air et l'onde, et de ses propres flancs
Sur ses fruits et ses fleurs vomit des flots bouillans:
Emblème trop frappant des ardeurs turbulentes
Dans le volcan de l'ame incessamment brûlantes,
Et qui, sortant soudain de l'abîme des cœurs,
Dévorent de la vie et les fruits et les fleurs!
Ces rocs tout calcinés, cette terre noirâtre,
Tout d'un grand incendie annonce le théâtre.
Là grondait un volcan: ses feux sont assoupis;
Flore y donne des fleurs, et Cérès des épis.

Sur l'un de ses côtés son désastre s'efface,
Mais la pente opposée en garde encor la trace ;
C'est ici que la lave en longs torrens coula ;
Voici le lit profond où le fleuve roula,
Et plus loin à longs flots sa masse répandue
Se refroidit soudain, et resta suspendue.
Dans ce désastre affreux quels fleuves ont tari !
Quels sommets ont croulé, quels peuples ont péri !
Les vieux âges l'ont su, l'âge présent l'ignore ;
Mais de ce grand fléau la terreur dure encore.
Un jour peut-être, un jour les peuples de ces lieux,
Que l'horrible volcan inonda de ses feux,
Heurtant avec le soc des restes de murailles,
Découvriront ce gouffre, et, creusant ses entrailles,
Contempleront au loin avec étonnement
Des hommes et des arts ce profond monument ;
Cet aspect si nouveau des demeures antiques,
Ces cirques, ces palais, ces temples, ces portiques,
Ces gymnases du sage autrefois fréquentés,
D'hommes qui semblent vivre encor tout habités ;
Simulacres légers, prêts à tomber en poudre,
Tous gardent l'attitude où les surprit la foudre ;
L'un enlevant son fils, l'autre emportant son or ;
Cet autre ses écrits, son plus riche trésor ;
Celui-ci dans ses mains tient son dieu tutélaire ;
L'autre, non moins pieux, s'est chargé de son père ;
L'autre, paré de fleurs, et la coupe à la main,
A vu sa dernière heure et son dernier festin.

Gloire, honneur à Buffon, qui, pour guider nos sages,
Eleva sept fanaux sur l'océan des âges[2],
Et noble historien de l'antique univers,

Nous peignit à grands traits ces changemens divers !
Mais il quitta trop peu sa retraite profonde :
Des bosquets de Montbard Buffon jugeait le monde;
A des yeux étrangers se confiant en vain,
Il vit peu par lui-même, et, tel qu'un souverain,
De loin, et sur la foi d'une vaine peinture,
Par ses ambassadeurs courtisa la nature.

O ma chère patrie ! ô champs délicieux,
Où les fastes du temps frappent partout les yeux !
Oh ! s'il eût parcouru cette belle Limagne,
Qu'il eût joui de voir dans la même campagne
Trois âges de volcans que distinguent en eux
Leurs aspects, leurs courans, leurs foyers sulfureux!
La mer couvrit les uns par des couches profondes,
D'autres ont recouvert le vieux séjour des ondes;
L'un d'une côte à l'autre étendit ses torrens;
L'autre en fleuve de feu versa ses flots errans
Dans ces fonds qu'a creusés la longue main des âges.
En voyant du passé ces sublimes images,
Ces grands foyers éteints dans des siècles divers,
Des mers sur des volcans, des volcans sur des mers,
Vers l'antique chaos notre ame est repoussée,
Et des âges sans fin pèsent sur la pensée.

Mais, sans quitter vos monts et vos vallons chéris,
Voyez d'un marbre usé le plus mince débris;
Quel riche monument ! de quelle grande histoire
Ses révolutions conservent la mémoire !
Composé des dépôts de l'empire animé,
Par la destruction ce marbre fut formé;
Pour créer les débris dont les eaux le pétrir

De générations quelles foules périrent!
Combien de temps sur lui l'océan a coulé!
Que de temps, dans leur sein les vagues l'ont roulé!
En descendant des monts dans ses profonds abîmes,
L'océan autrefois le laissa sur leurs cimes;
L'orage dans les mers de nouveau le porta;
De nouveau sur ses bords la mer le rejeta,
Le reprit, le rendit : ainsi, rongé par l'âge,
Il endura les vents, et les flots, et l'orage;
Enfin, de ces grands monts humble contemporain,
Ce marbre fut un roc, ce roc n'est plus qu'un grain;
Mais, fils du temps, de l'air, de la terre, et de l'onde,
L'histoire de ce grain est l'histoire du monde.

Et quelle source encor d'études, de plaisirs,
Va de pensers sans nombre occuper vos loisirs;
Si la mer elle-même et ses vastes domaines
Vous offrent de plus près leurs riches phénomènes!

O mer, terrible mer, quel homme à ton aspect
Ne se sent pas saisi de crainte et de respect!
De quelle impression tu frappas mon enfance!
Mais alors je ne vis que ton espace immense;
Combien l'homme et ses arts t'agrandissent encor!
Là le génie humain prit son plus noble essor;
Tous ses nombreux vaisseaux suspendus sur ses ondes
Sont le nœud des états, les courriers des deux mondes.
Comme elle, à son aspect, vos pensers sont profonds:
Tantôt vous demandez à ces gouffres sans fonds
Les débris disparus des nations guerrières,
Leur or, leurs bataillons, et leurs flottes entières:
Tantôt, avec Linnée enfoncé sous les eaux,
Vous cherchez ces forêts de fucus, de roseaux,

De la Flore des mers invisible héritage,
Qui ne viennent à nous qu'apportés par l'orage.
Éponges, polypiers, madrépores, coraux,
Des insectes des mers miraculeux travaux.
Que de fleuves obscurs y dérobent leur source!
Que de fleuves fameux y terminent leur course!
Tantôt avec effroi vous y suivez de l'œil
Ces monstres qui de loin semblent un vaste écueil:
Souvent avec Buffon vos yeux y viennent lire
Les révolutions de ce bruyant empire,
Ces courans, ces reflux, ces grands événemens
Qui de l'axe incliné suivent les mouvemens;
Tous ces volcans éteints, qui du sein de la terre
Jadis allaient aux cieux défier le tonnerre;
Ceux dont le foyer brûle au sein des flots amers,
Ceux dont la voûte ardente est la base des mers,
Et qui peut-être un jour sur les eaux écumantes
Vomiront des rochers et des îles fumantes.
Peindrai-je ces vieux caps, sur les ondes pendans,
Ces golfes qu'à leur tour rongent les flots grondans,
Ces monts ensevelis sous ces voûtes obscures,
Les Alpes d'autrefois et les Alpes futures;
Tandis que ces vallons, ces monts que voit le jour,
Dans les profondes eaux vont rentrer à leur tour?
Echanges éternels de la terre et de l'onde,
Qui semblent lentement se disputer le monde!
Ainsi l'ancre s'attache où paissaient les troupeaux,
Ainsi roulent des chars où voguaient des vaisseaux;
Et le monde, vieilli par la mer qui voyage,
Dans l'abîme des temps s'en va cacher son âge.

Après les vastes mers et leurs mouvans tableaux

Vous aimerez à voir les fleuves, les ruisseaux;
Non point ceux qu'ont chantés tous ces rimeurs si fades,
De qui les vers usés ont vieilli leurs Naïades;
Mais ceux de qui les eaux présentent à vos yeux
Des effets nobles, grands, rares, ou curieux.
Tantôt dans son berceau vous recherchez leur source;
Tantôt dans ses replis vous observez leur course,
Comme, d'un bord à l'autre errant en longs détours,
D'angles creux ou saillans chacun marque son cours.

Dirai-je ces ruisseaux, ces sources, ces fontaines,
Qui de nos corps souffrans adoucissent les peines?
Là, de votre canton deux et tristes tableaux,
La joie et la douleur, les plaisirs et les maux,
Vous font chaque printemps leur visite annuelle;
Là, mêlant leur gaîté, leur plainte mutuelle,
Viennent de tous cotés, exacts au rendez-vous,
Des vieillards éclopés, un jeune essaim de fous.
Dans le même salon là viennent se confondre
La belle vaporeuse et le triste hypocondre:
Lise y vient de son teint rafraîchir les couleurs;
Le guerrier, de sa plaie adoucir les douleurs;
Le gourmand, de sa table expier les délices.
Au dieu de la santé tous font leurs sacrifices:
Tous, lassant de leurs maux valets, amis, voisins,
Veulent être guéris, mais surtout être plaints;
Le matin voit errer l'essaim mélancolique;
Le soir le jeu, le bal, les festins, la musique,
Mêlent à mille maux mille plaisirs divers:
On croit voir l'Elysée au milieu des enfers.

Mais, laissant là la foule et ses bruyantes scènes,

Reprenons notre course autour de vos domaines,
Et du palais magique où se rendent les eaux,
Ensemble remontons au lieu de leurs berceaux,
Vers ces monts, de vos champs dominateurs antiques.
Quels sublimes aspects! quels tableaux romantiques!
Sur ces vastes rochers, confusément épars,
Je crois voir le génie appeler tous les arts :
Le peintre y vient chercher, sous des teintes sans [nombre,
Les jets de la lumière et les masses de l'ombre;
Le poète y conçoit de plus sublimes chants;
Le sage y voit des mœurs les spectacles touchans :
Des siècles autour d'eux ont passé comme une heure,
Et l'aigle et l'homme libre en aiment la demeure;
Et vous, vous y venez, d'un œil observateur,
Admirer dans ses plans l'éternel créateur.
Là le temps a tracé les annales du monde :
Vous distinguez ces monts, lents ouvrages de l'onde:
Ceux que des feux soudains ont lancés dans les airs,
Et les monts primitifs, nés avec l'univers;
Leurs lits si variés, leur couche verticale,
Leurs terrains inclinés, leur forme horizontale :
Du hasard et du temps travail mystérieux.
Tantôt vous parcourez d'un regard curieux
De leurs rochers pendans l'informe amphithéâtre,
L'ouvrage des volcans, le basalte noirâtre,
Le granit par les eaux lentement façonné,
Et les feuilles du schiste, et le marbre veiné;
Vous fouillez dans leur sein, vous percez leur structure
Vous y voyez empreints Dieu, l'homme et la nature;
La nature, tantôt riante en tous ses traits,
De verdure et de fleurs égayant ses attraits,

Tantôt mâle, âpre et forte, et dédaignant les graces,
Fière, et du vieux chaos gardant encor les traces.
Ici, modeste encore au sortir du berceau,
Glisse en minces filets un timide ruisseau;
Là s'élance en grondant la cascade écumante;
Là le zéphyr caresse, ou l'aquilon tourmente;
Vous y voyez unis des volcans, des vergers,
Et l'écho du tonnerre, et l'écho des bergers;
Ici de frais vallons, une terre féconde:
Là des rocs décharnés, vieux ossemens du monde;
A leur pied le printemps, sur leurs fronts les hivers.
Salut, pompeux Jura, terrible Montanverts!
De neiges, de glaçons entassemens énormes,
Du temple des frimas colonnades informes:
Prismes éblouissans, dont les pans azurés,
Défiant le soleil dont ils sont colorés,
Peignent de pourpre et d'or leur éclatante masse;
Tandis que, triomphant sur son trône de glace,
L'hiver s'énorgueillit de voir l'astre du jour
Embellir son palais et décorer sa cour;
Non, jamais, au milieu de ces grands phénomènes,
De ces tableaux touchans, de ces terribles scènes,
L'imagination ne laisse dans ces lieux
Ou languir la pensée ou reposer les yeux.

Malheureux cependant les mortels téméraires
Qui viennent visiter ces horreurs solitaires,
Si, par un bruit prudent, de tous ces noirs frimas
Leurs tubes enflammés n'interrogent l'amas!
Souvent un grand effet naît d'une faible cause;
Souvent sur ces hauteurs l'oiseau qui se repose
Détache un grain de neige; à ce léger fardeau

Des grains dont il s'accroît se joint le poids nouveau ;
La neige autour de lui rapidement s'amasse ;
De moment en moment il augmente sa masse ;
L'air en tremble, et soudain, s'écroulant à la fois,
Des hivers entassés l'épouvantable poids
Bondit de roc en roc, roule de cime en cime,
Et de sa chute immense ébranle au loin l'abîme :
Les hameaux sont détruits, et les bois emportés ;
On cherche en vain la place où furent les cités,
Et, sous le vent lointain de ces Alpes qui tombent,
Avant d'être frappés, les voyageurs succombent.
Ainsi, quand des excès, suivis d'excès nouveaux,
D'un état par degrés ont préparé les maux,
De malheur en malheur sa chute se consomme :
Tyr n'est plus, Thèbes meurt, et les yeux cherchent [Rome !
O France ! O ma patrie ! ô séjour de douleurs !
Mes yeux, à ces pensers, se sont mouillés de pleurs.

Vos pas sont-ils lassés de ces sites sauvages ?
Eh bien ! redescendez dans ces frais paysages :
Là le long des vallons, aux bords des clairs ruisseaux,
De fertiles vergers, d'aimables arbrisseaux,
Et des arbres pompeux, et des fleurs odorantes
Viennent vous étaler leurs races différentes.
Quel nouvel intérêt ils donnent à vos champs !
Observez leurs couleurs, leurs formes, leurs penchans,
Leurs amours, leurs hymens, la greffe et ses prodiges,
Comment, des sauvageons civilisant les tiges,
L'art corrige leurs fruits, leur prête des rameaux,
Et peuple ces vergers de citoyens nouveaux ;
Comment, dans les canaux où sa course s'achève,

Dans ses balancemens monte et descend la sève ;
Comment le suc, enfin, de la même liqueur
Forme le bois, la feuille, et le fruit, et la fleur.

Et les humbles tribus, le peuple immense d'herbes
Qu'effleure l'ignorant de ses regards superbes,
N'ont-ils pas leurs beautés et leurs bienfaits divers ?
Le même Dieu créa la mousse et l'univers.
De leurs secrets pouvoirs connaissez les mystères,
Leurs utiles vertus, leurs poisons salutaires :
Par eux autour de vous rien n'est inhabité,
Et même le désert n'est jamais sans beauté.
Souvent, pour visiter leurs riantes peuplades,
Vous dirigez vers eux vos douces promenades,
Soit que vous parcouriez les coteaux de Marli,
Ou le riche Meudon, ou le frais Chantilli.

Et voulez-vous encore embellir le voyage ?
Qu'une troupe d'amis avec vous le partage ;
La peine est plus légère, et le plaisir plus doux ;
Le jour vient, et la troupe arrive au rendez-vous.
Ce ne sont point ici de ces guerres barbares
Où les accens du cor et le bruit des fanfares
Épouvantent de loin les hôtes des forêts ;
Paissez, jeunes chevreuils, sous vos ombrages frais ;
Oiseaux, ne craignez rien : ces chasses innocentes
Ont pour objet les fleurs, les arbres et les plantes ;
Et des prés et des bois, et des champs et des monts,
Le portefeuille avide attend déjà les dons.
On part : l'air du matin, la fraîcheur de l'aurore
Appellent à l'envi les disciples de Flore.
Jussieu marche à leur tête ; il parcourt avec eux

Du règne végétal les nourrissons nombreux.
Pour tenter son savoir quelquefois leur malice
De plusieurs végétaux compose un tout factice;
Le sage l'aperçoit, sourit avec bonté,
Et rend à chaque plant son débris emprunté[3].
Chacun dans sa recherche à l'envi se signale;
Étamine, pistil, et corolle, et pétale,
On interroge tout. Parmi ces végétaux
Les uns vous sont connus, d'autres vous sont nouveaux.
Vous voyez les premiers avec reconnaissance,
Vous voyez les seconds des yeux de l'espérance;
L'un est un vieil ami qu'on aime à retrouver,
L'autre est un inconnu que l'on doit éprouver.
Eh! quel plaisir encor lorsque des objets rares,
Dont le sol, le climat et le ciel sont avares,
Rendus par votre attente encor plus précieux,
Par un heureux hasard se montrent à vos yeux!
Voyez quand la pervenche, en nos champs ignorée,
Offre à Rousseau sa fleur si long-temps désirée;
La pervenche, grand Dieu! la pervenche! Soudain
Il la couve des yeux, il y porte la main,
Saisit sa douce proie: avec moins de tendresse
L'amant voit, reconnaît, adore sa maîtresse.

Mais le besoin commande: un champêtre repas,
Pour ranimer leur force, a suspendu leurs pas:
C'est au bord des ruisseaux, des sources, des cascades:
Bacchus se rafraîchit dans les eaux des Naïades.
Des arbres pour lambris, pour tableaux l'horizon,
Les oiseaux pour concert, pour table le gazon;
Le laitage, les œufs, l'abricot, la cerise,
Et la fraise des bois, que leurs mains ont conquise[4],

Voilà leurs simples mets : grace à leurs doux travaux,
Leur appétit insulte à tout l'art des Méots [5].
On fête, on chante Flore et l'antique Cybèle,
Eternellement jeune, éternellement belle :
Leurs discours ne sont pas tous ces riens si vantés,
Par la mode introduits, par la mode emportés ;
Mais la grandeur d'un Dieu, mais sa bonté féconde,
La nature immortelle, et les secrets du monde.
La troupe enfin se lève ; on vole de nouveau
Des bois à la prairie, et des champs au coteau ;
Et le soir dans l'herbier, dont les feuilles sont prêtes,
Chacun vient en triomphe apporter ses conquêtes.

Aux plantes toutefois le destin n'a donné
Qu'une vie imparfaite et qu'un instinct borné.
Moins étrangers à l'homme, et plus près de son être,
Les animaux divers sont plus doux à connaître :
Les uns sont ses sujets, d'autres ses ennemis;
Ceux-ci ses compagnons, et ceux-là ses amis.
Suivez, étudiez ces familles sans nombre ;
Ceux que cachent les bois, qu'abrite un antre sombre;
Ceux dont l'essaim léger perche sur les rameaux :
Les hôtes de vos cours, les hôtes des hameaux;
Ceux qui peuplent les monts, qui vivent sur la terre;
Ceux que vous combattez, qui vous livrent la guerre.
Etudiez leurs mœurs, leurs ruses, leurs combats,
Et surtout les degrés si fins, si délicats,
Par qui l'instinct changeant de l'échelle vivante
Ou s'élève vers l'homme, ou descend vers la plante.

C'est peu : pour vous donner un intérêt nouveau,
De ces vastes objets rassemblez le tableau :

Que d'un lieu préparé l'étroite enceinte assemble
Les trois règnes rivaux, étonnés d'être ensemble;
Que chacun ait ici ses tiroirs, ses cartons;
Que, divisés par classe, et rangés par cantons,
Ils offrent de plaisir une source féconde,
L'extrait de la nature et l'abrégé du monde:

Mais plutôt réprimez de trop vastes projets.
Contentez-vous d'abord d'étaler les objets
Dont le ciel a pour vous peuplé votre domaine,
Sur qui votre regard chaque jour se promène:
Nés dans vos propres champs, ils vous en plairont [mieux.
Entre les minéraux présentez à nos yeux
Les terres et les sels, le soufre, le bitume;
La pyrite, cachant le feu qui la consume;
Les métaux colorés et les brillans cristaux,
Noble fils du rocher, aussi purs que ses eaux:
L'argile à qui le feu donna l'éclat du verre,
Et les bois que les eaux ont transformés en pierre;
Soit qu'un limon durci les recouvre au dehors,
Soit que des sucs pierreux aient pénétré leurs corps;
Enfin tous ces objets, combinaison féconde
De la flamme, de l'air, de la terre et de l'onde.

D'un œil plus curieux et plus avide encor
Du règne végétal je cherche le trésor.
Là sont en cent tableaux, avec art mariées,
Du varec, fils des mers, les teintes variées;
Le lichen parasite, aux chênes attaché;
Le puissant agaric, qui du sang épanché
Arrête les ruisseaux, et dont le sein fidèle
Du caillou pétillant recueille l'étincelle;

Le nénufar, ami de l'humide séjour,
Destructeur des plaisirs, et poison de l'amour;
Et ces rameaux vivans, ces plantes populeuses,
De deux règnes rivaux races miraculeuses.

Dans le monde vivant même variété :
Le contraste surtout en fera la beauté.
Un même lieu voit l'aigle et la mouche légère,
Les oiseaux du climat, la caille passagère,
L'ours à la masse informe, et le léger chevreuil,
Et la lente tortue, et le vif écureuil;
L'animal recouvert de son épaisse croûte,
Celui dont la coquille est arrondie en voûte;
L'écaille du serpent et celle du poisson,
Le poil uni du rat, les dards du hérisson;
Le nautile, sur l'eau dirigeant sa gondole;
La grue, au haut des airs naviguant sans boussole;
Le perroquet, le singe, imitateurs adroits,
L'un des gestes de l'homme, et l'autre de sa voix;
Les peuples casaniers, les races vagabondes;
L'équivoque habitant de la terre et des ondes;
Et les oiseaux rameurs, et les poissons ailés.

Vous-mêmes dans ces lieux vous serez appelés,
Vous, le dernier degré de cette grande échelle,
Vous, insectes sans nombre, ou volans ou sans aile,
Qui rampez dans les champs, sucez les arbrisseaux,
Tourbillonnez dans l'air, ou jouez sur les eaux.

Là je place le ver, la nymphe, la chenille;
Son fils, beau parvenu, honteux de sa famille;
L'insecte de tout rang et de toutes couleurs,

L'habitant de la fange, et les hôtes des fleurs;
Et ceux qui, se creusant un plus secret asile,
Des tumeurs d'une feuille ont fait leur domicile;
Le ver rongeur des fruits, et le ver assassin,
En rubans animés vivant dans notre sein.
J'y veux voir de nos murs la tapissière agile,
La mouche qui bâtit et la mouche qui file;
Ceux qui d'un fil doré composent leur tombeau,
Ceux dont l'amour dans l'ombre allume le flambeau;
L'insecte dont un an borne la destinée:
Celui qui naît, jouit, et meurt dans la journée,
Et dont la vie au moins n'a pas d'instans perdus.
Vous tous, dans l'univers en foule répandus,
Dont les races sans fin sans fin se renouvellent,
Insectes, paraissez, vos cartons vous appellent;
Venez avec l'éclat de vos riches habits,
Vos aigrettes, vos fleurs, vos perles, vos rubis,
Et ces fourreaux brillans, et ces étuis fidèles,
Dont l'écaille défend la gaze de vos ailes,
Ces prismes, ces miroirs, savamment travaillés,
Ces yeux qu'avec tant d'art la nature a taillés,
Les uns semés sur vous en brillans microscopes;
D'autres se déployant en de longs télescopes;
Montrez-moi ces fuseaux, ces tarières, ces dards,
Armes de vos combats, instrumens de vos arts,
Et les filets prudens de ces longues antennes
Qui sondent devant vous les routes incertaines.
Que j'observe de près ces clairons, ces tambours,
Signal de vos fureurs, signal de vos amours,
Qui guidaient vos héros dans les champs de la gloire,
Et sonnaient le danger, la charge et la victoire;
Enfin tous ces ressorts, organes merveilleux,

Qui confondent des arts le savoir orgueilleux;
Chefs-d'œuvre d'une main en merveilles féconde,
Dont un seul prouve un Dieu, dont un seul vaut
[un monde!

Tel est le triple empire à vos ordres soumis.
De nouveaux citoyens sans cesse y sont admis;
Cette ardeur d'acquérir, que chaque jour augmente,
Vous embellira tout; une pierre, une plante,
Un insecte qui vole, une fleur qui sourit,
Tout vous plaît, tout vous charme; et déjà votre
[esprit
Voit le rang, le gradin, la tablette fidèle,
Tout prêts à recevoir leur richesse nouvelle;
Et peut-être en secret déjà vous flattez-vous
Du dépit d'un rival et d'un voisin jaloux.
Là les yeux sont charmés; la pensée est active;
L'imagination ne reste point oisive;
Et, quand par les frimas vous êtes retenus,
Elle part, elle vole aux lieux, aux champs connus;
Elle revoit le bois, le coteau, la prairie,
Où, s'offrant tout à coup à votre rêverie,
Une fleur, un arbuste, un caillou précieux,
Vint suspendre vos pas et vint frapper vos yeux.

Et lorsque vous quittez enfin votre retraite,
Combien des souvenirs l'illusion secrète
Des campagnes pour vous embellit le tableau!
Là votre œil découvrit un insecte nouveau;
Ici la mer, couvrant ou quittant son rivage,
Vous fit don d'un fucus ou d'un beau coquillage.
Là sortit de la mine un riche échantillon;
Ici, nouveau pour vous, un brillant papillon

Fut surpris sur ces fleurs, et votre main avide
De son règne incomplet courut remplir le vide,
Vous marchez; vos trésors, vos plaisirs sont partout.

Cependant arrangez ces trésors avec goût;
Que dans tous vos cartons un ordre heureux réside;
Qu'à vos compartimens avec grace préside
La propreté, l'aimable et simple propreté,
Qui donne un air d'éclat même à la pauvreté.
Surtout des animaux consultez l'habitude;
Conservez à chacun son air, son attitude,
Son maintien, son regard. Que l'oiseau semble encor,
Perché sur son rameau, méditer son essor;
Avec son air fripon montrez-nous la belette
A la mine allongée, à la taille fluette:
Et, sournois dans son air, rusé dans son regard,
Qu'un projet d'embuscade occupe le renard;
Que la nature enfin soit partout embellie;
Et même après la mort, y ressemble à la vie.

Laissez aux cabinets des villes et des rois
Ces corps où la nature a violé ses lois,
Ces fœtus monstrueux, ces corps à double tête,
La momie à la mort disputant sa conquête,
Et ces os de géant; et l'avorton hideux
Que l'être et le néant réclamèrent tous deux.
Mais si quelque oiseau cher, un chien, ami fidèle,
A distrait vos chagrins, vous a marqué son zèle,
Au lieu de lui donner les honneurs du cercueil
Qui dégradent la tombe et profanent le deuil,
Faites-en dans ces lieux la simple apothéose,
Que dans votre Elysée avec grace il repose:

C'est là qu'on veut le voir; c'est là que tu vivrais,
O toi, dont La Fontaine eût vanté les attraits,
O ma chère Raton! qui, rare en ton espèce,
Eus la grace du chat, et du chien la tendresse :
Qui, fière avec douceur, et fine avec bonté,
Ignoras l'égoïsme à ta race imputé.
Là je voudrais te voir, telle que je t'ai vue,
De ta molle fourrure élégamment vêtue;
Affectant l'air distrait, jouant l'air endormi,
Epier une mouche, ou le rat ennemi,
Si funeste aux auteurs, dont la dent téméraire
Ronge indifféremment Dubartas ou Voltaire;
Ou telle que tu viens, minaudant avec art,
De mon sobre dîner solliciter ta part;
Ou bien, le dos en voûte et la queue ondoyante,
Offrir ta douce hermine à ma main caressante,
Ou déranger gaîment par mille bonds divers
Et la plume et la main qui t'adressa ces vers.

CHANT QUATRIÈME.

Oui, les riches aspects et des champs et de l'onde
D'intéressans tableaux sont la source féconde :
Oui, toujours je revois avec un plaisir pur
Dans l'azur de ces lacs briller ce ciel d'azur,
Ces fleuves s'épancher en nappes transparentes,
Ces gazons serpenter le long des eaux errantes,
Se noircir ces forêts et jaunir les moissons,
En de rians bassins s'enfoncer ces vallons,
Les monts porter les cieux sur leurs têtes hautaines,
Et s'étendre à leur pied l'immensité des plaines ;
Tandis que, colorant tous ces tableaux divers,
Le soleil marche en pompe autour de l'univers.
Heureux qui, contemplant cette scène imposante,
Jouit de ses beautés ! plus heureux qui les chante !
Pour lui tout s'embellit ; il rassemble à son choix
Les agrémens épars et des champs et des bois,
Et dans ces vers brillans, rivaux de la nature,
Ainsi que des objets, jouit de leur peinture.

Mais loin ces écrivains dont le vers ennuyeux
Nous dit ce que cent fois on a dit encor mieux !
Insipides rimeurs, n'avez-vous pas encore
Epuisé, dites-moi, tous les parfums de Flore ?
Entendrai-je toujours les bonds de vos troupeaux?
Faut-il toujours dormir au bruit de vos ruisseaux?
Zéphyr n'est-il point las de caresser la rose,

De ses jeunes boutons depuis long-temps éclose?
Et l'écho de vos vers ne peut-il une fois
Laisser dormir en paix les échos de nos bois?
Peut-on être si pauvre en chantant la nature?
Oh! que plus varié, moins vague en sa peinture,
Horace nous décrit en vers délicieux
Ce pâle peuplier, ce pin audacieux,
Ensemble mariant leurs rameaux frais et sombres,
Et prêtant au buveur l'hospice de leurs ombres;
Tandisqu'un clair ruisseau, se hâtant dans son cours,
Fuit, roule, et de son lit abrège les détours!
La nature en ses vers semble toujours nouvelle,
Et vos vers, en naissant, sont déjà vieux comme elle.

Ah! c'est que pour les peindre il faut aimer les [champs!
Mais, hélas! insensible à leurs charmes touchans,
Des rimeurs citadins la muse peu champêtre
Les peint sans les aimer, souvent sans les connaître;
A peine ils ont goûté la paix de leur séjour,
La fraîcheur d'un beau soir, ou l'aube d'un beau [jour.
Aussi, lisez leurs vers; on connaît à leur style,
Dans ces peintres des champs les amis de la ville;
Voyez-les prodiguer, toujours riches de mots,
L'émeraude des prés et le cristal des flots;
L'Aurore, sans briller sur un trône d'opale,
Ne peut point éclairer la rive orientale;
Le pourpre et le saphir forment ses vêtemens:
Répand-elle des fleurs? ce sont des diamans!
Ils vont puiser à Tyr, vont chercher au Potose
Le teint de la jonquille et celui de la rose.

Ainsi d'or et d'argent, de perles, de rubis,
De la simple nature ils chargent les habits;
Et, croyant l'embellir, leur main la défigure.

Puisque la poésie est sœur de la peinture,
Ecoutez de Zeuxis ces mots trop peu connus.
Un artiste novice osait peindre Vénus:
Ce n'étaient point ces traits et ces graces touchantes,
D'un buste harmonieux les rondeurs élégantes,
Ces contours d'un beau sein, ces bras voluptueux;
Ce n'était point Vénus; son pinceau fastueux
Avait prodigué l'or, l'argent, les pierreries,
Et Cypris se perdait sous d'amples draperies.
« Que fais-tu, malheureux ? dit Zeuxis irrité;
Tu nous peins la richesse, et non pas la beauté ! »

Rimeur sans goût, ce mot vous regarde vous-même:
Je le répète : il faut peindre ce que l'on aime.
N'imitez pas pourtant ces auteurs trop soigneux,
Qui, des beautés des champs amans minutieux,
Préférant dans leurs vers Linnæus à Virgile,
Prodiguent des objets un détail inutile,
Sur le plus vil insecte épuisent leurs pinceaux,
Et, la loupe à la main, composent leurs tableaux:
C'est un peintre sans goût, dont le soin ridicule,
En peignant une femme, imite avec scrupule
Ses ongles, ses cheveux, les taches de son sein.

Vous, peignez plus en grand. Au retour du matin
Avez-vous quelquefois, du sommet des montagnes,
Embrassé d'un coup d'œil la scène des campagnes,
Les fleuves, les moissons, les vallons, les coteaux;

Les bois, les champs, les prés blanchis par les trou-
[peaux,
Et, dans l'enfoncement de l'horizon bleuâtre,
De ces monts fugitifs le long amphithéâtre?
Voilà votre modèle. Imitez dans vos vers
Ces masses de beautés et ces groupes divers.

Je sais qu'un peintre adroit du fond d'un paysage
De quelque objet saillant peut détacher l'image :
Mais ne choisissez point ces objets au hasard;
Pour la belle nature épuisez tout votre art :
Cependant laissez croire à la foule grossière
Que la belle nature est toujours régulière;
Ces arbres arrondis, droits et majestueux,
Peignez-les, j'y consens; mais ce tronc tortueux,
Qui, bizarre en sa masse, informe en sa parure,
Et jetant au hasard des touffes de verdure,
Etend ses bras pendans sur des rochers déserts,
Dans ses brutes beautés mérite aussi vos vers :
Jusque dans ses horreurs la nature intéresse.

Nature, ô séduisante et sublime déesse,
Que tes traits sont divers! Tu fais naître dans moi,
Ou les plus doux transports, ou le plus saint effroi.
Tantôt, dans nos vallons, jeune, fraîche et brillante,
Tu marches, et, des plis de ta robe flottante
Secouant la rosée et versant les couleurs,
Tes mains sèment les fruits, la verdure et les fleurs:
Les rayons d'un beau jour naissent de ton sourire;
De ton souffle léger s'exhale le zéphire,
Et le doux bruit des eaux, le doux concert des bois,
Sont les accens divers de ta brillante voix :

Tantôt, dans les déserts, divinité terrible,
Sur des sommets glacés plaçant ton trône horrible,
Le front ceint de vieux pins s'entrechoquant dans l'air,
Des torrens écumeux battent tes flancs; l'éclair
Sort de tes yeux : ta voix est la foudre qui gronde,
Et du bruit des volcans épouvante le monde.

Oh! qui pourra saisir dans leur variété
De tes riches aspects la changeante beauté?
Qui peindra d'un ton vrai tes ouvrages sublimes,
Depuis les monts altiers jusqu'aux profonds abîmes,
Depuis ces bois pompeux, dans les airs égarés,
Jusqu'à la violette, humble amante des prés?

Quelquefois, oubliant nos simples paysages,
Cherchez sous d'autres cieux de plus grandes images :
Passez les mers; volez aux lieux où le soleil
Donne aux quatre saisons un plus riche appareil;
Sous le ciel éclatant de cette ardente zone
Montrez-nous l'Orénoque et l'immense Amazone,
Qui, fiers enfans des monts, nobles rivaux des mers,
Et baignant la moitié de ce vaste univers,
Epuisent, pour former les trésors de leur onde,
Les plus vastes sommets qui dominent le monde;
Baignent d'oiseaux brillans un innombrable essaim,
De masses de verdure enrichissent leur sein;
Tantôt, se déployant avec magnificence,
Voyagent lentement, et marchent en silence
Tantôt avec fracas précipitent leurs flots,
De leurs mugissemens fatiguent les échos,
Et sembent, à leurs poids, à leur brayant tonnerre
Plutôt tomber des cieux que rouler sur la terre.

Peignez de ces beaux lieux les oiseaux et les fleurs,
Où le ciel prodigua le luxe des couleurs;
De ces vastes forêts l'immensité profonde,
Noires comme la nuit, vieilles comme le monde;
Ces bois indépendans, ces champs abandonnés;
Ces vergers, du hasard enfans désordonnés;
Ces troupeaux sans pasteurs, ces moissons sans culture;
Enfin cette imposante et sublime nature,
Près de qui l'Apennin n'est qu'un humble coteau,
Nos forêts des buissons, le Danube un ruisseau.

Tantôt de ces beaux lieux, de ces plaines fécondes,
Portez-nous dans les champs sans verdure, sans onde,
D'où s'exilent la vie et la fécondité:
Peignez-nous, dans leur triste et morne aridité
Des sables africains l'espace solitaire,
Qu'un limpide ruisseau jamais ne désaltère:
Que l'ardeur du climat, la soif de ces déserts,
Embrase vos tableaux, et brûle dans vos vers;
Que l'hydre épouvantable à longs plis les sillonne;
Que, gonflé du poison dont tout son sang bouillonne,
L'affreux dragon s'y dresse, et de son corps vermeil
Allume les couleurs aux rayons du soleil:
Livrez à l'ouragan cette arène mouvante;
Que le tigre et l'hyène y portent l'épouvante,
Et que du fier lion la rugissante voix
Proclame le courroux du monarque des bois.

Tantôt vous nous portez aux limites du monde,
Où l'hiver tient sa cour, où l'aquilon qui gronde
Sans cesse fait partir de son trône orageux
Et le givre piquant et les flocons neigeux,

Et des frimas durcis les balles bondissantes,
Sur la terre sonore au loin retentissantes.
Tracez toute l'horreur de ce ciel rigoureux;
Que tout le corps frissonne à ces récits affreux.
Mais ces lieux ont leur pompe et leur beauté sauvage:
Du palais des frimas présentez-nous l'image;
Ces prismes colorés, ce luxe des hivers,
Qui, se jouant aux yeux en cent reflets divers,
Brise des traits du jour les flèches transparentes,
Se suspend aux rochers en aiguilles brillantes,
Tremble sur les sapins en mobiles cristaux,
D'une écorce de glace entoure les roseaux;
Recouvre les étangs, les lacs, les mers profondes,
Et change en bloc d'azur leurs immobiles ondes;
Eblouissant désert, brillante immensité,
Où, sur son char glissant légèrement porté,
Le rapide Lapon court, vole, et de ses rennes,
Coursiers de ces climats, laisse flotter les rênes.

Ainsi vous parcourez mille sites divers:
Mais bientôt, revenu dans des climats plus chers,
Plus doux dans leur été, plus doux dans leur froidure,
Et d'un ciel sans rigueur molle température,
Vous nous rendez nos prés, nos bois, nos arbrisseaux,
Les nids de nos buissons, le bruit de nos ruisseaux,
Nos fruits, qu'un teint moins vif plus doucement colore,
Notre simple Palès, notre modeste Flore;
Et, pauvre de couleurs, mais riche de sa voix,
Le rossignol encore enchantera nos bois.

Mais n'allez pas non plus toujours peindre et décrire:
Dans l'art d'intéresser consiste l'art d'écrire.

Souvent dans vos tableaux placez des spectateurs;
Sur la scène des champs amenez des acteurs;
Cet art de l'intérêt est la source féconde.
Oui, l'homme aux yeux de l'homme est l'ornemnt
[du monde:
Les lieux les plus rians sans lui nous touchent peu;
C'est un temple désert qui demande son dieu.
Avec lui, mouvement, plaisir, gaité, culture,
Tout renaît, tout revit : ainsi qu'à la nature
La présence de l'homme est nécessaire aux arts.
C'est lui dans vos tableaux que cherchent nos regards.
Peuplez donc ces coteaux de jeunes vendangeuses,
Ces vallons de bergers, et ces eaux de baigneuses,
Qui, timides, à peine osant aux flots discrets
Confier le trésor de leurs charmes secrets,
Semblent en tressaillant, dans leurs frayeurs extrêmes,
Craindre leurs propres yeux, et rougir d'elles-mêmes?
Tandis que, les suivant sous le cristal de l'eau,
Un Faune du feuillage entr'ouvre le rideau.

Tantôt de la pitié prenant le doux langage,
Peignez en vers touchans les malheurs du village:
Montrez-nous l'ouragan et ses noirs tourbillons
De leur naissant espoir dépouillant les sillons,
Les torrens destructeurs, la grêle impitoyable,
Et ce fleau cruel, cent fois plus effroyable,
Qui désole les champ, dépeuple les hameaux,
Et tourmente à la fois l'homme et les animaux,
La corvée ! A ce nom les cabanes gémissent,
Les fruits sont desséchés, les moissons se flétrissent.
Mais pourquoi ce concours, ces urnes, ces billets?
Ah ! Mars vient demander des soldats à Cérès.

Dans le cirque fatal le village s'assemble :
Les noms sont agités; tout attend, et tout tremble :
Chaque père en secret déjà se sent frémir;
Quelles sœurs vont pleurer? quelles mères gémir?
Les noms sortent! soudain sur les fronts se déploie
D'un côté la douleur et de l'autre la joie ;
Et tandis qu'un vieillard embrasse avec transport
Son fils, son tendre fils, favorisé du sort,
Le jeune infortuné, que le destin condamne,
A d'un dernier regard salué sa cabane:
Heureux si quelque jour il revient sous ses toits,
Au foyer paternel raconter ses exploits !

Peignez-nous ces malheurs; mais des maux du village
Gardez de prolonger la déchirante image :
Et, quand vous avez peint ces tableaux désolans,
Offrez vite, offrez-nous des tableaux consolans :
Présentez à nos yeux la douce bienfaisance,
Dans son réduit secret surprenant l'indigence ;
Prévenant ses besoins, corrigeant par ses dons
Et les rigueurs du ciel et l'oubli des saisons ;
Ou des jeux villageois la scène variée ;
Les noces du hameau, la jeune mariée ;
Triste et gaie à la fois, et d'un air gracieux
Abandonnant sa main et détournant ses yeux.

Vous n'irez pas non plus dans vos tableaux vulgaires
Peindre toujours des champs les fêtes populaires,
Les noces de Colin, les danses sous l'ormeau.
Souvent le luxe même, au modeste hameau,
Des champêtres plaisirs empruntant l'innocence,
Y donne un air riant à sa magnificence ;
Et souvent les ruisseaux, les bosquets et les fleurs,

De la fête des grands ont fait tous les honneurs.
Ainsi quand, dérobant à l'ombre du mystère
Ses talens en secret cultivés par sa mère,
Pareille au doux rayon prélude d'un beau jour,
La belle Géorgine apparut à la cour,
Pour fêter son succès d'une mère idolâtre
Le goût ne choisit pas la ville pour théâtre;
Un jardin fut la scène, et des fleurs l'ornement;
Le bosquet à des fleurs dut son luxe charmant;
Les fleurs d'un temple agreste embrassaient les co-
[lonnes,
Serpentaient en festons, s'enlaçaient en couronnes.
Que dis-je? tout prend part à ce triomphe heureux:
Mars prête aux doux plaisirs ses fifres belliqueux;
Le tambour retentit, les trompettes moins fières
Adoucissent le ton des fanfares guerrières:
Ici, la rame en main, de jeunes matelots
Du courant ombragé fendent gaîment les flots;
Là, suspendue en l'air, la beauté se balance;
Là folâtrent les jeux, ailleurs s'ouvre la danse:
La belle Géorgine, à la tête des chœurs,
Est la rose liant une chaîne de fleurs:
Tout l'admire: sa mère elle-même s'étonne;
C'est Diane dansant sous les yeux de Latone.
Empressé de la joindre aux nymphes de sa cour,
L'Hymen de loin la suit, et la montre à l'Amour.
Mais enfin le soir vient, et sur son char d'ébène
La nuit de ce beau jour ferme à regret la scène;
Et des pas de la danse, et des tons du hautbois,
Déjà les derniers sons vont mourir dans les bois.
Tout part: mais d'un beau lieu, d'un beau jour, du
[bel age,

Heureux, vous emportez l'attendrissante image;
Et l'homme, et ses plaisirs, ses fêtes, ses concerts,
De votre cœur ému vont passer dans vos vers.

Que si l'homme est absent de vos tableaux rustiques,
Quel peuple d'animaux sauvages, domestiques,
Courageux ou craintifs, rebelles ou soumis,
Esclaves patiens ou généreux amis,
Dont le lait vous nourrit, dont vous filez la laine,
D'acteurs intéressans vient occuper la scène?
Ceux qui de Wouvermans exerçaient les pinceaux,
Qui du riant Berghem animaient les tableaux,
Ne vous disent-ils rien? La lyre du poète
Ne peut-elle du peintre égaler la palette?
Ah! soyez peintre aussi! venez; à votre voix
Les hôtes de la plaine, et des monts, et des bois,
S'en vont donner la vie au plus froid paysage:
Là, dès qu'un vent léger fait frémir le feuillage,
Aussi tremblant que lui, le timide chevreuil
Fuit, plus prompt que l'éclair, plus rapide que l'œil;
Ici, des prés fleuris paissant l'herbe abondante,
La vache gonfle en paix sa mamelle pendante,
Et son folâtre enfant se joue à son côté.
Plus loin, fier de sa race, et sûr de sa beauté,
S'il entend ou le cor ou les cris des cavales,
De son sérail nombreux hennissantes rivales,
Du rempart épineux qui borde le vallon,
Indocile, inquiet, le fougueux étalon
S'échappe, et, libre enfin, bondissant et superbe,
Tantôt d'un pied léger à peine effleure l'herbe,
Tantôt demande aux vents les objets de ses feux;
Tantôt vers la fraîcheur d'un bain voluptueux,

Fier, relevant ses crins que le zéphyr déploie,
Vole, et frémit d'orgueil, de jeunesse et de joie :
Ses pas dans vos accens retentissent encor.

Voulez-vous d'intérêt un plus riche trésor?
Dans tous ces animaux peignez les mœurs humaines,
Donnez-leur notre espoir, nos plaisirs et nos peines,
Et par nos passions rapprochez-les de nous.
En vain le grand Buffon, de leur gloire jaloux,
Peu d'accord avec soi, dans sa prose divine,
Voulut ne voir en eux qu'une adroite machine,
Qu'une argile mouvante, et d'aveugles ressorts
D'une grossière vie organisant leurs corps :
Buffon les peint; chacun de sa main immortelle
Du feu de Prométhée obtint une étincelle :
Le chien eut la tendresse et la fidélité;
Le bœuf la patience et la docilité;
Et, fier de porter l'homme, et sensible à la gloire,
Le coursier partagea l'orgueil de la victoire.
Ainsi chaque animal, rétabli dans ses droits,
Lui dut un caractère, et des mœurs et des lois.
Mais que dis-je? déjà l'auguste poésie
Avait donné l'exemple à la philosophie;
C'est elle qui toujours dans ses riches tableaux,
Unit les dieux à l'homme et l'homme aux animaux.
Voyez-vous dans Homère, aux siècles poétiques,
Les héros haranguant leurs coursiers héroïques?
Ulysse est de retour; ô spectacle touchant!
Son chien le reconnaît, et meurt en le léchant.

Et toi, Virgile, et toi, trop éloquent Lucrèce,
Aux mœurs des animaux que votre art intéresse!

Avec le laboureur je dételle en pleurant
Le taureau qui gémit sur son frère expirant.
Les chefs d'un grand troupeau se déclarent la guerre;
Au bruit dont leurs débats font retentir la terre,
Mon œil épouvanté ne voit plus deux taureaux;
Ce sont deux souverains, ce sont deux fiers rivaux;
Armés pour un empire, armés pour une Hélène,
Brûlant d'ambition, enflammés par la haine :
Tous deux, le front baissé, s'entrechoqent; tous deux,
De leur large fanon battant leur cou nerveux,
Mugissent de douleur, d'amour et de vengeance :
Le vaste Olympe en gronde, et la foule en silence
Attend, intéressée à ces sanglans assauts,
A qui doit demeurer l'empire des troupeaux.

Voulez-vous un tableau d'un plus doux caractère?
Regardez la génisse, inconsolable mère :
Hélas! elle a perdu le fruit de ses amours!
De la noire forêt parcourant les détours,
Ses longs mugissemens en vain le redemandent;
A ses cris, que les monts, que les rochers lui rendent,
Lui seul ne répond point; l'ombre, les frais ruisseaux,
Roulant sur des cailloux leur diligentes eaux,
La saussaie encor fraîche et de pluie arrosée,
L'herbe où tremblent encor les gouttes de rosée,
Rien ne la touche plus : elle va mille fois
Et du bois à l'étable, et de l'étable au bois,
S'en éloigne plaintive, et revient éplorée,
Et s'en retourne enfin seule et désespérée[2]!
Quel cœur n'est point ému de ses tendres regrets!

Même aux eaux, même aux fleurs, même aux arbres [muets,

La poésie encore, avec art mensongère,
Ne peut-elle prêter une ame imaginaire?
Tout semble concourir à cette illusion.
Voyez l'eau caressante embrasser le gazon,
Ces arbres s'élancer, ces vignes tortueuses
Embrasser les ormeaux de leurs mains amoureuses,
Et, refusant les sucs d'un terrain ennemi,
Ces racines courir vers un sol plus ami.
Ce mouvement des eaux et cet instinct des plantes
Suffit pour enhardir vos fictions brillantes;
Donnez-leur donc l'essor : que le jeune bouton,
Espère le zéphyr, et craigne l'aquilon;
A ce lis altéré versez l'eau qu'il implore;
Formez dans ses beaux ans l'arbre docile encore;
Que ce tronc, enrichi de rameaux adoptés,
Admire son ombrage et ses fruits empruntés;
Et si le jeune cep prodigue son feuillage
Demandez grace au fer en faveur de son âge.
Alors, dans ces objets croyant voir mes égaux,
La douce sympathie à leurs biens, à leurs maux,
Trouve mon cœur sensible, et votre heureuse adresse
Me surprend pour un arbre un moment de tendresse.

Il est d'autres secrets : quelquefois à nos yeux
D'aimables souvenirs embellissent les lieux.
J'aime en vos vers ce riche et brillant paysage;
Mais si vous ajoutez : « Là de mon premier âge
Coulèrent les momens; là je sentis s'ouvrir
Mes yeux à la lumière et mon cœur au plaisir :
Alors vous réveillez un souvenir que j'aime;
Alors mon cœur revole au moment où moi-même
J'ai revu les beaux lieux qui m'ont donné le jour.

O champs de la Limagne! ô fortuné séjour [3]!
Hélas! j'y revolais après vingt ans d'absence :
A peine le Mont-d'Or, levant son front immense,
Dans un lointain obscur apparut à mes yeux,
Tout mon cœur tressaillit; et la beauté des lieux,
Et les riches coteaux, et la plaine riante,
Mes yeux ne voyaient rien; mon ame impatiente,
Des rapides coursiers accusant la lenteur,
Appelait, implorait ce lieu cher à mon cœur :
Je le vis; je sentis une joie inconnue
J'allais, j'errais; partout où je portais la vue,
En foule s'élevaient des souvenirs charmans :
Voici l'arbre témoin de mes amusemens.
C'est ici que Zéphyr, de sa jalouse haleine,
Effaçait mes palais dessinés sur l'arène;
C'est là que le caillou lancé dans le ruisseau,
Glissait, sautait, glissait et sautait de nouveau :
Un rien m'intéressait. Mais avec quelle ivresse,
J'embrassais, je baignais de larmes de tendresse
Le vieillard qui jadis guida mes pas tremblans,
La femme dont le lait nourrit mes premiers ans,
Et le sage pasteur qui forma mon enfance!
Souvent je m'écriais : « Témoins de ma naissance,
Témoins de mes beaux jours, de mes premiers désirs,
Beaux lieux! qu'avez-vous fait de mes premiers plaisirs?

Mais loin de mon sujet ce doux sujet m'entraîne.
Vous donc, peintres des champs animez chaque scène;
Présentez-nous, au lieu d'un site inanimé,
Les lieux que l'on aima, ceux où l'on fut aimé;
D'autres fois, du contraste essayant la puissance,
Des asiles du vice à ceux de l'innocence

J'essayai d'imiter tes tableaux ravissans!
Que ne puis-je le rendre ainsi que je les sens!
Mais ils ont animé mes premières esquisses,
Et, s'ils n'ont fait ma gloire, ils ont fait mes délices.

Mais, hélas! que nos temps, nos destins sont divers!
Sur l'autel de Cérès quand tu portas tes vers,
La douce agriculture avait repris ses charmes,
Les beaux-arts renaissaient, Mars déposait ses ar-
Thémis rétablissait ses autels renversés, [mes,
Le pouvoir rassemblait ses faisceaux dispersés;
Et, réparant ses maux dans une paix profonde,
Rome enfin respirait sur le trône du monde :
Et nous, infortunés que proscrivent les dieux,
L'orageux avenir se noircit à nos yeux :
La France, malheureuse au milieu de sa gloire,
Mêle un cri de détresse à ses chants de victoire,
Près d'elle sont assis, sur son char inhumain,
D'un côté le triomphe, et de l'autre la faim;
Et, quand le monde entier est ébranlé par elle,
Elle-même en ressent la secousse cruelle :
Auprès de son trophée on creuse son cercueil;
Ses succès sont un piège, et ses fêtes un deuil;
Et la guerre étrangère, et la guerre intestine,
De ma triste patrie achèvent la ruine.
Tel s'abîme un vaisseau battu des flots grondans,
Le vent siffle au dehors, le feu court au dedans....
Où sont ses arts, ses ports, et ses îles fécondes?
Son sang a des deux mers décoloré les ondes;
Deux mondes à l'envi s'enivrent de fureurs.
Levant trop tard au ciel ses yeux mouillés de pleurs,
L'humanité tremblante à ses malheurs succombe;

L'enfance est sans berceau, la vieillesse sans tombe;
Le besoin frappe en vain au seuil de l'amitié,
Hélas! l'excès des maux a détruit la pitié!
Quel amas de complots, de vengeances, de crimes!
Que d'illustres proscrits! quelles grandes victimes!
Tu meurs, ô Lamoignon! toi dont l'austère voix
Plaida cent fois la cause et du peuple et des lois!
Tu meurs avec ta fille, et sa fille avec elle;
Chacune de ces morts rend ta mort plus cruelle:
Trois générations en un jour ont péri.
Et toi que j'aimais tant, toi dont je fus chéri,
Dont le cœur fut si bon, l'esprit si plein de charmes,
Pour qui mes tristes yeux ont épuisé leurs larmes,
O Thiars [7]! tu n'es plus! mais du moins, avant toi,
Ton amie avait fui de ce séjour d'effroi;
D'incroyables douleurs terminèrent sa vie;
Par la main des bourreaux la tienne fut ravie:
Mais l'amitié vous pleure, et doute de vous deux
Qui fut le plus aimable et le plus malheureux.

Vous qui leur survivez, déplorables familles,
Partez, n'attendez pas que vos fils, que vos filles,
Traînés sur l'échafaud, ou frappés dans vos bras,
De leur père, en mourant, avancent le trépas.
Attendez que le ciel ait apaisé l'orage;
Alors, rentrés au port et rendus au rivage,
Tranquilles, vous vivrez où vivaient vos aïeux.

Mais, dieux! quel triste aspect s'en va frapper vos [yeux!
Vos bois livrés au fer, vos fermes embrasées,
Sous leurs combles brûlans vos maisons écrasées!
Vos regards affligés redemandent en vain

Le verger, le bosquet que planta votre main;
Tout est détruit. Ainsi, lorsque des mains barbares
De l'hirondelle absente ont ravagé les lares,
Malheureuse, elle pleure, et, poussant de longs cris,
Vient et revient sans cesse à ces tristes débris.
Consolez-vous pourtant et calmez vos alarmes;
Un jour ces souvenirs auront pour vous des charmes;
Un jour à vos enfans, dans des momens plus doux,
Vous conterez vos maux : « Ici, leur direz-vous,
Des deux monstres d'Arras les barbares cohortes
De ces murs investis enfoncèrent les portes,
Et la horde nocturne, assiégeant mon sommeil,
Des torches de la mort éclaira mon réveil :
Là je luttai long-temps, et ma main paternelle
Arracha votre sœur à leur main criminelle :
Là, les cheveux épars, errant sous ces lambris,
Notre mère enlevait quelques tristes débris :
Par cette brèche heureuse on sauva mon vieux père;
Du haut de ce balcon votre malheureux frère
Vint tomber tout sanglant à mes yeux pleins d'effroi,
Et son sang, justes dieux! rejaillit jusqu'à moi :
Là-bas, dans ce vallon, et sous ce chêne sombre,
Nos parens, nos amis s'assemblèrent dans l'ombre :
Là, tremblante et craignant le retour du soleil,
Au milieu de la nuit la frayeur tint conseil,
Et n'eut, prête à chercher les terres étrangères,
Que le choix de l'exil et celui des misères :
Là, pressés l'un par l'autre, et les larmes aux yeux,
Un long embrassement attendrit nos adieux.
Que de fois en marchant mes douleurs m'arrêtèrent!
Que de fois vers ces murs mes yeux se détournèrent,
Et sur ces toits chéris, objets de mes regrets,

De la flamme en pleurant suivirent les progrès! »

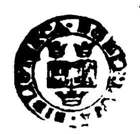
Et quand vous conterez votre longue infortune,
Les tourmens de l'espoir et l'attente importune,
Votre vie inquiète et vos destins errans,
Et dans un seul exil tant d'exils différens ;
Cette patrie, objet de crainte et de tendresse,
Sans cesse se montrant et vous fuyant sans cesse;
Ces lambeaux, ce pain noir, et ces tristes secours
Qui prolongeaient vos maux, en prolongeant vos jours;
Quand vous peindrez la faim dans ses accès funestes
D'un luxe évanoui vous arrachant les restes ;
La beauté délicate aux plus rudes métiers
Dévouant sa faiblesse ; ailleurs de vieux guerriers
Echangeant pour du pain, en le baignant de larmes,
Ces croix, prix de leur sang, et l'honneur de leurs [armes :
Vous-même d'un peu d'or, cher et dernier débris,
Dépouillant le portrait d'une fille, d'un fils,
Hélas! et pour nourrir leur mère infortunée,
Livrant jusqu'à l'anneau que bénit l'hyménée,
Vous verrez vos enfans, resssentant vos douleurs,
Se jeter dans vos bras pour y cacher leurs pleurs ;
Mais bientôt vous rirez de leurs tendres alarmes,
Et par un doux baiser effacerez leurs larmes.

Cependant, revenus d'un exil rigoureux,
Oubliez, il est temps, ces tableaux douloureux ;
De vos champs, de vos bois, réparez les ravages.
Et toi, qui m'appris l'art d'orner les paysages,
Muse, viens effacer ces vestiges de deuil!
Que des touffes de rose embrassent ce cercueil.
Le long de ces remparts, autour de ces murs

Qu'a noircis de ses feux le démon des batailles,
Courez, tendres lilas, courez, jasmins fleuris ;
De vos jeunes rameaux égayez ces débris ;
Que la vigne en rampant gagne ces colonnades ;
Monte à ces chapiteaux, et pende à ces arcades,
Et qu'un voile de fruits, de verdure, et de fleurs,
Cache ces noirs témoins de nos longues fureurs.
Hélas ! et que n'en peut la sanglante mémoire,
Ainsi que de ces murs, s'effacer de l'histoire[8] !

Et vous, peuple des champs, vous de qui tant de fois
Nous portâmes la plainte aux oreilles des rois,
Parlez : qu'avez-vous fait de vos vertus antiques ?
D'où vient que j'aperçois sous vos chaumes rustiques
Ce faste, ces débris de châteaux dépouillés ?
Pourquoi ces ornemens dont vos murs sont souillés ?
Quel fruit vous revient-il de ces pompes cruelles ?
Ah ! les remords chez vous sont entrés avec elles !
Et ce lit fastueux, dépouille des palais,
Ne vaut pas l'humble couche où vous dormiez en paix.

Ainsi je célébrais d'une voix libre et pure
L'innocence, les champs, les arts et la nature.
Veuillent les dieux sourire à mes agrestes sons !
Et moi, puissé-je encor, pour prix de mes leçons,
Compter quelques printemps, et dans les champs [que j'aime,
Vivre pour mes amis, mes livres, et moi-même !



NOTES

CHANT PREMIER.

(1) Nous citons ici les vers d'Horace, dont ceux-ci sont l'imitation :

Iidem eadem possunt horam durare probantes?
Nullus in orbe sinus Baiis prælucet amœnis,
Si dixit dives, lacus et mare sentit amorem
Festinantis heri, cui si vitiosa libido
Fecerit auspicium, cras ferramenta Teanum
Tolletis, fabri. Lectus genialis in aula est?
Nil ait esse prius, melius nil cœlibe vita :
Si non est, jurat bene solis esse maritis.
Quo teneam vultus mutantem Protea nodo?
HORAT. *Epist.*, l. I, *ep.* 1, v. 82.

(2) Quelques-uns de ces vers sont imités de la *Forêt de Windsor*, par Pope, ainsi que quelques autres vers de la description de la chasse le sont du poëte Denham.

(3) Ces vers furent récités à l'Académie le jour où M. de Malesherbes, reçu dans ce corps, et M. de Choiseul, qui assistait à cette réception, paraissaient après leur exil en public pour la première fois. Le public les nomma tous deux par ses applaudissemens.

(4) On sait avec quelle grace et quelle attention le roi de Pologne, Stanislas Poniatowski, reçut la célèbre madame Géoffrin. Elle retrouva, en arrivant dans l'appartement qui lui était destiné, les mêmes meubles, les mêmes tableaux, les mêmes livres, qu'elle avait laissés dans son appartement à Paris; et l'amitié attentive qui avait présidé à cet arrangement, et l'étonnement agréable qu'il lui causa, ne fut pas un des moindres plaisirs qu'elle goûta dans ce voyage.

(5) Cette idée est tirée d'un voyage de Suisse; et, quoiqu'elle ait été déjà employée plusieurs fois, elle est si intéressante et si doucemnt mélancolique, que l'auteur a cru devoir la reproduire. « Autour de l'Eglise (dit M. Robert, *Voyage dans les treize cantons suisses*, tome II, page 231), des tombes couvertes d'œillets, cultivés par les mains d'une fille, d'un frère, d'un fils, d'une épouse, ou par celles d'un ami, me peignaient d'une manière attendrissante la sensibilité des cœurs qui ne sont point émoussés par des jouissances factices, ni dégradés par de mauvaises institutions. Le temps des œillets est-il passé, on y substitue d'autres fleurs, suivant la saison; et tous les villages du canton montrent le même attachement pour leurs proches. »

(6) Pour l'intelligence de ce passage, voyez dans les *Œuvres diverses* une lettre à madame la princesse Czartoriuska.

(7) Quelques vers du portrait du pasteur et de celui du maître d'école sont imités du charmant poème de Goldsmith, *The deserted Village.*

CHANT DEUXIÈME.

(1) L'abbé Rosier, célèbre par ses connaissances en agriculture, ne prétendait pas répondre de tous les mémoires qu'il insérait dans son estimable recueil : plusieurs renfermaient des vues utiles, d'autres proposaient des procédés inexécutables, et plus séduisans dans la théorie que faciles dans la pratique : l'auteur devait faire connaître les inventions bonnes ou mauvaises.

(2) On a essayé de rendre le *texuntque fugas* de Virgile, ÆNEID., lib. V.

(3) Gemenos est un des vallons les plus riches et les plus rians de la Provence : il est situé sur la route de Marseille à Toulon. Le malheureux M. d'Albertas, égorgé dans son jardin au milieu d'une fête qu'il donnait aux villages voisins dans les premières années de la révolution, avait créé auprès de son château un des plus magnifiques jardins anglais qui existent; une vieille église de templiers y présente

une ruine plus naturelle et plus imposante que la plupart de celles dont on prétend embellir nos jardins modernes.

Mais loin ces monumens dont la ruine feinte
Imite mal du temps l'inimitable empreinte;
Tous ces temples anciens, récemment contrefaits;
Ces restes d'un château qui n'exista jamais,
Ces vieux ponts nés d'hier, et cette tour gothique,
Ayant l'air délabré sans avoir l'air antique,
Artifice à la fois impuissant et grossier!
Je crois voir cet enfant tristement grimacier,
Qui, jouant la vieillesse et ridant son visage,
Perd, sans paraître vieux, les graces du jeune âge.

Les Jardins, ch. IV.

J'ai cru devoir à ce lieu charmant, où j'ai échappé aux rigueurs du fameux hiver de 1769, cette marque de souvenir et ce témoignage de reconnaissance.

(4) M. de Paynes, procureur-général des états de Provence, a augmenté le revenu d'une de ses terres de 12,000 livres par le procédé utile et courageux que j'ai essayé de décrire dans ces vers.

CHANT TROISIÈME.

(1) Personne n'a écrit sur cet objet d'une manière plus lumineuse que M. Rouenne, beau-père du célèbre Darcet, professeur au collége de France, l'un des plus fameux chimistes de l'Europe, et auteur de plusieurs mémoires excellens sur différens objets d'histoire naturelle, et particulièrement sur les montagnes.

(2) L'auteur craint que ce vers ne soit une réminiscence, et se croit obligé d'en avertir le lecteur.

(3) Ces vers expriment un fait arrivé au célèbre Jussieu, que ses disciples cherchaient en vain à tromper, et qui du premier coup d'œil aperçut dans l'assemblage factice de plusieurs débris de plantes les différentes parties dont il était composé.

(4) On sait que la fraise est nommée par les botanistes *solatiolum herborisantium*.

(5) On connaissait à Paris, lorsque ce poème fut publié, le célèbre restaurateur Méot. L'auteur est bien loin de prétendre donner à son nom la même célébrité que Boileau a donnée à Bergerat, connu dans son temps comme Méot dans le sien :

Et mieux que Bergerat l'appétit l'assaisonne.

Tout le monde a retenu ce vers de l'une des épîtres de Boileau.

CHANT QUATRIÈME.

(1) M. de la Harpe, long-temps après que ce morceau eut été lu à l'académie, a fait imprimer un poème plein d'intérêt sur un sujet à peu près semblable. J'espère que, la lecture publique de mon ouvrage ayant précédé de plusieurs années la publication de celui de M. de la Harpe, on ne m'accusera pas de plagiat, pour quelques ressemblances qui se trouvent dans quelques passages de ces deux poèmes.

(2) Je n'ai pas prétendu m'approprier ce vers de Racine; mais j'ai cru pouvoir l'employer dans un morceau où je conseille au peintre des champs, pour rendre les animaux plus intéressans, de leur prêter nos penchans et nos passions. Tout le monde sait que ce vers

Je m'en retournerai seule et désespérée !

a été mis par Racine dans la bouche de Clytemnestre disputant sa fille à l'ambition de son époux.

(3) La Limagne, qui est la patrie de l'auteur, a aussi été celle de Pascal, de Domat, de Savaron, Guébriard, Sirmond, l'Hôpital, de Marmontel, Thomas, etc.

(4) On sait que, dans toutes les grandes villes, la police emploie des fripons pour découvrir des friponneries.

(5) Ces vers sont imités d'Horace, et peut-être ne sera-t-on pas fâché de retrouver ici l'imitation qu'en a faite le célèbre Despréaux.

O rus, quando ego te aspiciam, quandoque licebit,
Nunc veterum libris, nunc somno et inertibus horis
Ducere sollicitæ jucunda oblivia vitæ?
Oblitus cunctorum, obliviscendus et illis!

O fortuné séjour! ô champs aimés des cieux
Que, pour jamais foulant vos prés délicieux,
Ne puis-je ici fixer ma course vagabonde,
Et, connu de vous seuls, oublier tout le monde!

Ces vers, comparés à ceux d'Horace, suffisent pour montrer au lecteur la différence du génie de ces deux poètes : elle est d'autant plus sensible, qu'elle se montre dans l'expression très-différente de la même idée et du même sentiment. Boileau, en traduisant Horace, est encore Boileau. Ce poète, si supérieur à son modèle dans la satire, n'a jamais eu dans la poésie philosophique ni sa douceur, ni sa grace, ni son aimable abandon.

O fortuné séjour! ô champs aimés des cieux!

ne vaut pas la simplicité touchante de ces mots : *O champs, quand pourrai-je vous voir?* Horace ne demande pas de fortuné séjour, des champs aimés des cieux, il *demande la campagne;* la campagne, quelle qu'elle soit, suffit à ses désirs : « *O rus, quando ego te aspiciam?* » On est fâché de ne pas retrouver dans les vers de Boileau cette voluptueuse distribution du temps entre le sommeil, la lecture des anciens et la paresse. Quelle douceur à la fois et quelle hardiesse dans l'*inertibus horis*, les heures paresseuses! combien on doit regretter aussi ce vers charmant :

Ducere sollicitæ jucunda oblivia vitæ!

Boire l'heureux oubli d'une vie inquiète.

Enfin quelle différence, pour l'harmonie, la grace et l'expression de l'amour de la solitude, entre

Oblitus cunctorum, obliviscendus et illis,

et ce vers,

Et, connu de vous seuls, oublier tout le monde!

Enfin Horace a trouvé ces vers dans son ame, et Boileau a pris les siens dans Horace, mais avec la différence qu'ont dû mettre entre le poète et l'imitateur la sensibilité exquise de l'un et l'élégance un peu laborieuse de l'autre. C'est à cette correction, fruit du goût et du travail, que Chapelle fait allusion dans ces vers si plaisans et si vrais:

Tout bon habitant du Marais
Fait des vers qui ne coûtent guère;
Pour moi c'est ainsi que j'en fais:
Je les ferais bien plus mauvais
Si je tâchais de les mieux faire.
Quand à monsieur Despréaux,
Il en compose de fort beaux.

La Fontaine seul nous offre des exemples de cette douce sensibilité et de cet abandon plein de grace que j'admirais dans ces vers d'Horace, lorsqu'au sujet de l'amour il s'écrie:

Hélas! quand reviendront de semblables momens!
Faut-il que tant d'objets si doux et si charmans
Me laissent vivre au gré de mon ame inquiète?
Ah! si mon cœur osait se renflammer!
Ne trouverai-je plus de charme qui m'arrête?
Ai-je passé le temps d'aimer?

Le sujet est différent, mais le caractère du style est le même.

(6) Dans une société où se trouvait M. le chevalier de Boufflers, on avait parlé d'harmonie imitative dans les vers; des personnes de beaucoup d'esprit niaient l'existence de cette harmonie. L'auteur de ce poème, invité à lire quelques vers, choisit le morceau qui avait pour objet l'harmonie imitative. Alors M. le chevalier de Boufflers dit, avec l'esprit et la finesse qui lui sont si familiers: «Il a fait comme le philosophe à qui l'on niait le mouvement; il a marché.»

(7) M. de Thiars, lieutenant-général des armées du roi, commandant en Provence, puis en Bretagne, arraché des bras de son digne, M. de Clermont-Gallerande, pour aller à l'échafaud. Un de ses amis les plus estimés conserve de lui une lettre écrite au moment où il marchait à la mort, pleine de la fermeté la plus héroïque et de l'amitié la plus tendre pour l'amie dont j'ai fait mention dans ces vers, et dont il ignorait la mort.

(8) J'ai déjà remarqué dans le discours préliminaire que le poème de Virgile, publié dans un temps de calme et de bonheur, fut composé dans des circonstances trop malheureusement semblables à celles où ce morceau des Géorgiques françaises fut écrit. On en sera convaincu par la lecture de ces vers, qui terminent le premier livre des Géorgiques latines :

Quippe ubi fas versum atque nefas : tot bella per orbem,
Tam multæ scelerum facies! non ullus aratro
Dignus honos; squalent abductis arva colonis,
Et curvæ rigidum falces conflantur in ensem :
Hinc movet Euphrates, illinc Germania bellum :
Vicinæ, ruptis inter se legibus, urbes
Arma ferunt; sævit toto Mars impius orbe.
Ut, quum carceribus sese effudere, quadrigæ
Addunt in spacia, et frustrà retinacula tendens
Fertur equis auriga, neque audit currus habenas.

Que d'horreurs en effet ont souillé la nature!
Les villes sont sans lois, la terre sans culture;
En des champs de carnage on change les guérets,
Et Mars forge ses dards des armes de Cérès!
Ici le Rhin se trouble, et là mugit l'Euphrate;
Partout la guerre tonne, et la discorde éclate;
Des augustes traités le fer tranche les nœuds,
Et Bellone en grondant se déchaîne en cent lieux.
Ainsi, lorsqu'une fois lancés de la barrière,
D'impétueux coursiers volent dans la carrière,
Leur guide les rappelle et se raidit en vain;
Le char n'écoute plus ni la voix ni le frein.

J'ai à me reprocher, dans cette traduction, d'avoir infidèlement rendu ces mots, *fas versum atque nefas* : ils rendent avec une précision et une énergie extrêmes le plus grand malheur des grandes crises des empires; c'est la confusion des idées morales et politiques, du bien et du mal, du juste et de l'injuste. Les bornes une fois arrachées, on ne sait plus où les replacer. De cette incertitude naît le combat des opinions, qui l'augmente encore. Si l'incertitude est un grand tourment pour les particuliers, elle est un bien plus grand tourment pour les empires : de là résulte pour les ames communes une attente inquiète, pour les ames pusillanimes le découragement, pour les ames ambitieuses l'audace des entreprises téméraires et désorganisatrices. Et comment jouir de quelque bonheur dans un état de choses où la constitution, la religion, l'éducation, les institutions civiles et militaires, marchent, ou plutôt se traînent, au milieu de craintes et de projets, de contradictions et de réclamations sans nombre, qui résultent nécessairement des souvenirs du passé, du sentiment douloureux du présent, et de la perspective incertaine de l'avenir? Les nouveaux riches ne jouissent qu'en tremblant du fruit de leurs rapines; les hommes dépouillés, du fond de leur misère, voient avec indignation l'apparition scandaleuse des fortunes nouvelles élevées sur leurs débris : tout est inquiétude, inimitié, fureur; tous attendent, souffrent ou conspirent : *quippe ubi fas versum atque nefas.*

